00099821

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015

12 vols

03 L. 1.

OEUVRES

DE

P. CORNEILLE.

TOME ONZIEME.

OEUVRES

DE

P. CORNEILLE,

AVEC LE COMMENTAIRE DE VOLTAIRE
SUR LES PIECES DE THÉATRE,

ET DES OBSERVATIONS CRITIQUES SUR CE COMMENTAIRE,
PAR LE CITOYEN PALISSOT.

99821

ÉDITION COMPLÈTE,

DÉDIÉE AU PREMIER CONSUL DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

TOME ONZIEME.

VOL XI

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
AU PALAIS DES SCIENCES ET ARTS.

AN IX (1801.)

God
8 842.4
Cor. Jeu
99821.

RÉSUMÉ

DE L'ÉDITEUR

SUR CORNEILLE ET SUR SON COMMENTATEUR.

Que l'imagination se transporte à l'époque brillante où la tragédie du Cid et la comédie du Menteur étonnerent pour la premiere fois des spectateurs encore grossiers, et à qui rien de ce qu'ils avoient entendu jusqu'alors ne pouvoit faire espérer de pareilles merveilles; qu'on se représente l'admiration dont ils durent être frappés, et que l'on suppose pour un moment que Corneille n'eût fait que ces deux chefs-d'œuvre, pourroit-on lui disputer la gloire d'avoir été le créateur des deux scenes? et n'eût-il pas déja mérité ce nom de *grand* que lui décerna la voix publique, et que la postérité lui a confirmé?

Mais si l'on ajoute que le même homme avoit encore devancé Quinault * dans cet autre genre de spectacle,

Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,

* Dans les tragédies à spectacle d'Andromede et de la Toison d'or; et sur-tout dans le ballet de Psyché, qui donnerent à Quinault et à la France la premiere idée de l'opéra.

00099821

L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique,

quelle vaste étendue de génie ne suppose pas cette prodigieuse fécondité d'invention, et quel poëte osera-t-on lui comparer!

Si l'on considere encore qu'en moins de dix années le même homme enrichit successivement de nouveaux chefs-d'œuvre la scene qu'il avoit fondée, et que dans ses plus foibles productions, comme Voltaire lui-même n'a pu se dispenser d'en convenir *, on le reconnoît toujours, soit à la solidité du raisonnement, soit à la force et à la profondeur des idées, combien l'admiration ne s'accroîtra-t-elle pas?

Avouons cependant, car il faut être juste, avouons, mais sans nous écarter du respect qui lui est dû, que ses dernieres pieces sont véritablement très inférieures à celles qui l'ont placé au premier rang de nos poëtes: rang dont il n'est jamais descendu dans l'opinion publique, et que le seul Racine auroit pu lui disputer. **

---

* Dans la préface de Suréna, après avoir dit tout le contraire et de la maniere la plus injurieuse pour Corneille dans la préface de Pulchérie. Voyez nos remarques sur ces deux préfaces.

** C'est pourtant ce que Racine ne fit jamais, et même ce qu'il ne se croyoit pas en droit de faire. Jamais il ne parloit de Corneille à ses enfants qu'avec enthousiasme, et en leur citant ses plus

Mais Voltaire, qui s'est permis envers ce grand homme des expressions si dures, et qui a mêlé à d'excellentes remarques tant de critiques qu'on pourroit soupçonner de mauvaise foi, s'est-il donc montré plus égal à lui-même dans ses derniers ouvrages? On n'y trouvera pas sans doute ces incorrections qu'il reproche avec tant d'amertume à Corneille; mais il ne doit ce foible avantage qu'à la différence des temps où ils ont vécu. L'art que Corneille avoit eu le mérite de créer à travers tous les obstacles que lui opposoit une longue barbarie, et qu'il éleva jusqu'au sublime, ne pouvoit cependant, quel que fût son génie, atteindre tout-à-coup le degré de perfection auquel il devoit parvenir; mais on ne peut s'empêcher de reconnoître que lui seul en avoit ouvert la route à ses successeurs, et qu'il est au moins très douteux que, placé dans les mêmes circonstances, aucun d'eux eût pu franchir l'immense intervalle que le Cid et le Menteur mirent entre Corneille et tous ses contemporains.

Il est bien vrai que, lorsque l'âge eut refroidi son génie, épuisé d'ailleurs à force de produire, il

---

beaux vers; c'est ce que nous atteste celui de ses fils, qui, par son poëme de la Religion, prouva qu'il avoit hérité d'une partie des talents de son pere, et qui soutint le plus dignement la gloire d'un si beau nom. Voyez ses Mémoires sur la vie de Jean Racine.

dut nécessairement retomber dans les formes un peu sauvages, qu'il n'avoit pas entièrement perdues même dans les jours de sa gloire, et qui appartenoient à son siecle. La langue, qu'il avoit déja prodigieusement enrichie, devenue beaucoup plus riche encore, et sur-tout plus harmonieuse entre les mains du plus illustre de ses successeurs, n'étoit plus la langue de ses premieres années ; et l'on sait combien il est difficile à la vieillesse de se former de nouvelles habitudes. Un sentiment de fierté put même détourner Corneille de l'étude qu'il eût été obligé de faire pour se plier à des formes plus élégantes, qui pouvoient ne lui paroître que les innovations dont son génie avoit su se passer. Telles furent vraisemblablement les causes de cette incorrection que Voltaire ne cesse de lui reprocher à toutes les pages de son commentaire, en oubliant toujours que lui-même n'avoit conservé la pureté de style, dont il semble se prévaloir, que parcequ'il étoit né dans des temps plus heureux, et lorsque, dans une langue fixée et perfectionnée, l'art d'écrire purement étoit à peine compté pour un mérite. Voltaire n'en paya pas moins le tribut que tout homme doit à la vieillesse. Son expression s'affoiblit, mais non jusqu'au point de devenir barbare. Il en eût été de même de Racine, si, par un heureux privilege, il n'eût pas été exempt de vieillir : il eût pu tomber dans la foiblesse et dans

la froideur; mais son oreille savante et son goût exquis l'auroient toujours préservé de ces incorrections choquantes, si communes encore du temps de Corneille, mais que les progrès de la langue, dans le cours du beau siecle de Louis XIV, ne permettoient plus aux écrivains les plus médiocres.

Voltaire, plus favorisé de la nature, à certains égards, que Racine, et le plus brillant de ses successeurs, quoique moins grand poëte; Voltaire, à plus forte raison, ne pouvoit tomber, même en vieillissant, dans des fautes qui n'étoient plus celles de personne. Cependant on peut remarquer dans quelques unes de ses dernieres pieces des impropriétés de mots qui étonnent *, et qui prouvent

* Quoique Voltaire, comme cela est démontré par sa correspondance [1], se fût occupé de la tragédie d'Irene plus de vingt ans avant qu'il ne la fît paroître, il voulut cependant la faire passer pour un ouvrage qu'il venoit de composer en 1777; et le public, qui le crut, jugea cette piece avec d'autant plus d'indulgence qu'il la regarda comme l'ouvrage d'un homme de quatre-vingt-trois ans. Il y a véritablement encore de beaux détails dans cette tragédie, qu'il sembloit avoir abandonnée; mais ces détails appartiennent évidemment à l'époque où Voltaire avoit commencé d'y travailler. Le cinquieme acte, et sur-tout le monologue d'Irene qui le termine, est bien réellement de sa vieillesse, et il n'a rien écrit de plus foible. Il ne fait, dans ce long monologue, que se

[1] Voyez, tome 72 de l'édition de Khell, *in*-12, formant le cinquieme volume de la correspondance générale, page 322, la lettre de Voltaire à M. d'Argental, du 4 juin 1756.

que, dans l'écrivain le plus pur, lorsqu'une fois l'imagination commence à se flétrir, la langue elle-

---

traîner sur une même pensée, sans lui prêter jamais ce charme d'expression qui étoit le prestige de ses belles années. Non, ne m'obéis point, dit Irene,

Non, mon cher Alexis,
N'amene point mon pere à mes yeux obscurcis.

On sent assez combien cet *obscurcis* est impropre. Le sens exigeroit *à mes yeux de larmes obscurcis;* et l'omission d'un mot indispensable au sens ne peut être regardé comme une ellipse; mais, à quelques vers de distance, dans la même scène, le mot *obscurcis* est bien plus impropre encore, ou plutôt insignifiant. Grand dieu, continue Irene,

Malgré mon repentir, malgré ta loi suprême,
Tu vois que mon amour l'emporte sur toi-même.
Il regne, il t'a vaincu dans mes sens *obscurcis*...
Eh bien! voilà mon cœur, c'est là qu'est Alexis.

Long-temps avant cette piece, dans la tragédie d'Olimpie, où l'on trouve encore des vers qui ont mérité d'être retenus, et de belles intentions, quoique foiblement remplies, Olimpie dit, en parlant de Statira sa mere:

Alors elle *agonise;* et moi, *pour l'achever*,
Je la refuse.

Voltaire, dans son bon temps, n'eût jamais employé ce mot *agonise*, ni fait un si mauvais vers.

Il n'eût pas employé, comme il l'a fait dans sa tragédie du Triumvirat, un mot inusité chez tous les poëtes:

Vous trouverez plus loin l'enceinte et les *palis*
Où du clément César est le barbare fils.

Enfin, dans son bon temps, son oreille et son goût eussent été

même dégénere plus ou moins sensiblement. Cette dégradation, qui ne peut échapper à des yeux qui

---

révoltés du mot, non moins anti-poétique qu'étrange, qu'il a placé dans Agathocle:

> Sa grandeur abandonne à l'un de ses enfants
> Du *lucre* des combats les soins avilissants.

Nous ne chercherons point à multiplier malignement ces exemples; ce petit nombre suffit, et prouve assez que le déclin de l'âge se fait sentir, comme nous l'avons dit, jusque dans le choix des mots. Voltaire ne fut donc pas exempt de ces inégalités de style qu'il reproche si durement à Corneille. A dater de la tragédie de Tancrede, où son coloris avoit déja perdu beaucoup de son éclat, toutes les pieces qu'il a données depuis portent, d'une maniere plus ou moins sensible, l'empreinte de l'épuisement et de la vieillesse. Si l'on y découvre encore quelques traces de son génie, ce n'est plus qu'à de longs intervalles; il faut même en excepter les Guebres, les Lois de Minos, et les Pélopides, qui furent le dernier terme de sa décadence. N'imitons pas cependant l'injustice qu'il eut envers un grand homme que tout lui commandoit de respecter, et contentons-nous d'observer qu'il n'éprouva pas moins que lui la triste influence des années. Lui seul ne s'en appercevoit pas; et, à l'exemple de Corneille, qui croyoit de bonne foi

> qu'Othon et Suréna
> N'étoient pas des cadets indignes de Cinna,

il se flattoit sans doute que le génie d'Alzire, de Mérope, de Mahomet, respiroit encore dans ses dernieres tragédies. Tous deux se trompoient par une foiblesse malheureusement commune à l'humanité; et si l'on pouvoit supposer qu'à l'époque où Voltaire

savent observer, explique non seulement celle où Corneille, avec beaucoup moins de secours pour s'en garantir, dut nécessairement tomber quand il n'étoit plus soutenu par son génie, mais elle porte en même temps son excuse avec elle, puisqu'elle n'est que l'effet inévitable des années. La sévérité de Voltaire à son égard, sévérité qu'il seroit si facile de faire retomber sur lui-même, étoit donc aussi mal-adroite qu'injuste; et tout son esprit, les conseils même de ses amis, ne purent lui faire sentir combien, en violant toutes les bienséances envers Corneille, il s'exposoit à compromettre et ses jugements et sa propre gloire.

Selon toute apparence, il n'étoit plus alors à portée d'appercevoir les fautes qui déparent ses derniers ouvrages, ou le souvenir de ses anciens succès lui faisoit croire qu'elles étoient sans conséquence pour sa réputation, et qu'il pouvoit se les pardonner; mais il découvroit encore avec une sagacité merveilleuse, et souvent avec plus de malignité que de justesse, ce qui pouvoit prêter au ridicule dans les écrits des autres. Il en étoit à ce

---

forma le projet de son édition de Corneille il eût été capable de se juger lui-même avec des yeux non prévenus, il eût senti que son propre intérêt lui prescrivoit non seulement d'être moins sévere, mais de s'abstenir sur-tout de ces expressions dédaigneuses qu'il a prodiguées dans son commentaire.

terme lorsqu'il entreprit de juger Corneille; et malheureusement c'est à-peu-près ainsi que tous les hommes jugent. Le bon La Fontaine l'a dit:

Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,

est la devise plus ou moins applicable à toute l'espece humaine. Si cette réflexion n'humilie pas notre orgueil, elle devroit du moins nous disposer à l'indulgence: le commentaire de Voltaire, et Voltaire lui-même, y auroient gagné.

EXTRAIT

DU DISCOURS

Prononcé par Racine à l'académie françoise, le 2 janvier 1685, jour de la réception de Thomas Corneille, choisi pour remplacer Pierre Corneille son frere.

L'ACADÉMIE a regardé la mort de M. Corneille comme un des plus grands coups qui la pût frapper. Car bien que, depuis un an, une longue maladie nous eût privés de sa présence, et que nous eussions perdu en quelque sorte l'espérance de le revoir jamais dans nos assemblées, toutefois il vivoit, et l'académie, dont il étoit le doyen, avoit au moins la consolation de voir dans la liste où sont les noms de tous ceux qui la composent, de voir, dis-je, immédiatement au-dessous du nom sacré de son auguste protecteur, le fameux nom de Corneille.

Et qui d'entre nous ne s'applaudiroit pas en lui-même, et ne ressentiroit pas un secret plaisir d'avoir pour confrere un homme de ce mérite ? Vous, monsieur, qui non seulement étiez son frere, mais qui avez couru long-temps une même carriere avec lui, vous savez les obligations que lui a notre poésie ; vous savez en quel état se trouvoit la scene françoise lorsqu'il commença à travailler. Quel désordre ! quelle irrégularité ! nul goût, nulle con-

noissance des véritables beautés du théâtre; les auteurs aussi ignorants que les spectateurs; la plupart des sujets extravagants et dénués de vraisemblance; point de mœurs, point de caracteres; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisoient le principal ornement; en un mot toutes les regles de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienséance par-tout violées.

Dans cette enfance, ou, pour mieux dire, dans ce chaos du poëme dramatique parmi nous, votre illustre frere, après avoir quelque temps cherché le bon chemin, et lutté, si je l'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siecle, enfin, inspiré d'un génie extraordinaire, et aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scene la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornements dont notre langue est capable; accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et laissa bien loin derriere lui tout ce qu'il avoit de rivaux, dont la plupart désespérant de l'atteindre, et n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornerent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayerent en vain, par leurs discours et par leurs frivoles critiques, de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvoient égaler.

La scene retentit encore des acclamations qu'exciterent à leur naissance le Cid, Horace, Cinna, Pompée, tous ces chefs-d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poëte qui ait possédé à la fois tant de grands talents, tant d'excellentes parties, l'art, la force,

le jugement, l'esprit? Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets! quelle véhémence dans les passions! quelle gravité dans les sentiments! quelle dignité, et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caracteres! combien de rois, de princes, de héros de toutes nations, nous a-t-il représentés, toujours tels qu'ils doivent être, toujours uniformes avec eux-mêmes, et jamais ne se ressemblant les uns aux autres! Parmi tout cela une magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du monde qu'il fait souvent parler, capable néanmoins de s'abaisser quand il veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable; enfin, ce qui lui est sur-tout particulier, une certaine force, une certaine élévation qui surprend, qui enleve, et qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher quelques uns, plus estimables que les vertus des autres: personnage véritablement né pour la gloire de son pays; comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellents tragiques, puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse; mais aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, dont la fameuse Athenes ne s'honore pas moins que des Thémistocle, des Périclès, des Alcibiade, qui vivoient en même temps qu'eux.

Oui, monsieur, que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poésie, et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les états, nous ne craindrons point de dire, à l'avantage des lettres et de ce corps fameux dont vous faites maintenant partie, que du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin

les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvre, comme ceux de monsieur votre frere, quelque étrange inégalité que, durant leur vie, la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort cette différence cesse. La postérité qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent poëte et le grand capitaine. Le même siecle qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste ne se glorifie guere moins d'avoir produit Horace et Virgile. Ainsi, lorsque dans les âges suivants on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses et de toutes les grandes choses qui rendront notre siecle l'admiration de tous les siecles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir que sous le regne du plus grand de ses rois a fleuri le plus grand de ses poëtes. On croira même ajouter quelque chose à la gloire de notre auguste monarque, lorsqu'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent génie, que même, deux jours avant sa mort, et lorsqu'il ne lui restoit plus qu'un rayon de connoissance, il lui envoya encore des marques de sa libéralité, et qu'enfin les dernieres paroles de Corneille ont été des remerciements pour Louis le grand.

Voilà, monsieur, comme la postérité parlera de votre illustre frere; voilà une partie des excellentes qualités qui l'ont fait connoître à toute l'Europe: il en avoit d'autres qui, bien que moins éclatantes aux yeux du

public, ne sont peut-être pas moins dignes de nos louanges; je veux dire, homme de probité et de piété, bon pere de famille, bon parent, bon ami. Vous le savez, vous qui avez toujours été uni avec lui d'une amitié qu'aucun intérêt, non pas même aucune émulation pour la gloire, n'a pu altérer. Mais ce qui nous touche de plus près, c'est qu'il étoit encore un très bon académicien. Il aimoit, il cultivoit nos exercices; il y apportoit sur-tout cet esprit de douceur, d'égalité, de déférence même, si nécessaire pour entretenir l'union dans les compagnies. L'a-t-on jamais vu vouloir se préférer à aucun de ses confreres? L'a-t-on jamais vu tirer ici aucun avantage des applaudissements qu'il recevoit dans le public? au contraire, après avoir paru en maître, et, pour ainsi dire, régné sur la scene, il venoit, disciple docile, chercher à s'instruire dans nos assemblées, laissoit, pour me servir de ses propres termes, laissoit ses lauriers à la porte de l'académie, toujours prêt à soumettre son opinion à l'avis d'autrui; et de tous tant que nous sommes le plus modeste à parler, à prononcer, je dis même sur des matieres de poésie.

C'est ainsi qu'un grand cœur sait penser d'un grand homme.

VOLTAIRE.

ÉLOGE

DE

P. CORNEILLE,

Qui, au jugement de l'académie des sciences, belles-lettres, et arts, de Rouen, a remporté le prix d'éloquence donné en 1768.

PAR M. GAILLARD,

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE PARIS.

ÉLOGE

DE

P. CORNEILLE.

Célébrer la gloire des grands hommes est le plus noble emploi de l'éloquence; c'est un usage utile et saint, ami des vertus et des talents, favorable à l'émulation, précieux à la reconnoissance; l'antiquité le pratiqua, des sages l'ont renouvelé parmi nous, et des succès illustres l'ont justifié. Si telle est la malheureuse et coupable foiblesse de notre nature que le mérite vivant blesse tou-

---

* Nous croyons enrichir notre édition et honorer la mémoire de Corneille en imprimant cet éloge, qui a remporté le prix de l'académie des sciences, belles-lettres, et arts de Rouen.

Il est peut-être à remarquer qu'aucun des jeunes auteurs qui faisoient alors à Voltaire une cour respectueuse, ne concourut pour ce prix. MM. de La Harpe, et Chamfort, travaillerent à l'envi aux éloges de Moliere et de La Fontaine, mais leur éloquence demeura muette lorsqu'il fut question de louer Corneille; ce qui semble prouver qu'ils craignirent de déplaire à Voltaire, en traitant un sujet, non moins digne de leur émulation, mais

jours nos yeux et n'arrache qu'avec peine une foible partie des hommages qui lui sont dus, payons-lui du moins ce tribut entier d'amour et de respect quand la mort a désarmé l'envie et détruit la rivalité. Les contemporains les plus justes nous auront laissé toujours quelque injustice à réparer, quelques torts à expier. Voyez Richelieu déchaîner contre la palme du Cid la haine servile d'un Scudéri, qui osoit se croire jaloux de Corneille; voyez ce grand homme, fatigué d'intrigues et de revers, sortir en fureur de la carriere que lui seul avoit ouverte, que lui seul avoit remplie, n'y rentrer qu'à la voix du généreux et infortuné Fouquet, et s'y traîner

---

dans lequel ils n'auroient pu se dispenser de contrarier souvent les critiques hasardées qu'il a répandues dans son commentaire.

Quoi qu'il en soit, la gloire de Corneille n'y perdit rien; et il nous semble qu'il eût été difficile de faire mieux que l'auteur de l'éloge couronné par l'académie de Rouen. M. Gaillard avoit fait, dans le genre de l'histoire, d'autres preuves de mérite, qui l'amenerent de l'académie des inscriptions et belles-lettres, dont il étoit membre, à l'académie françoise. En ménageant dans son éloge, par des louanges adroites, les foiblesses de Voltaire, il rendit au génie de Corneille une justice complete; et l'académie de Rouen, par l'accueil qu'elle fit à son discours, prouva combien la mémoire du créateur de la scene étoit encore en vénération dans une ville dont le plus beau titre de gloire sera toujours d'avoir été la patrie de ce grand homme.

de dégoûts en dégoûts, soutenu seulement par les bienfaits de Colbert.

On ne devoit pas sans doute aux fruits de la vieillesse de Corneille la même admiration qu'avoient obtenue ses chefs-d'œuvre, mais on lui devoit des égards; on devoit se souvenir que c'étoit Corneille qu'on jugeoit. Le goût, toujours créé par le génie, a pourtant droit de le juger, c'est sa fonction; mais il doit le respecter même en le condamnant. Que dis-je? ces juges, autrefois si indulgents, ces admirateurs débonnaires des Garnier et des Hardy, où avoient-ils pris le droit de devenir si séveres? qui leur avoit formé le goût? qui leur avoit seulement appris qu'il y en eût un? n'étoit-ce pas Corneille? Ingrats! est-ce pour outrager vos maîtres que vous retenez leurs leçons? Eh quoi! dans la langueur d'un talent épuisé pour vous plaire, dans la décadence d'un âge consumé à vous servir, les précepteurs du monde, les bienfaiteurs de l'humanité, n'auront-ils plus que vos mépris pour salaire?

Je dis les bienfaiteurs de l'humanité; oui, je range dans cette classe auguste cet homme qui a montré à l'homme toute sa dignité, qui, le conduisant à la vertu par le plaisir, lui a prouvé de quels efforts le cœur est capable, et combien il lui est doux de se vaincre.

Ce grand homme fut votre compatriote, messieurs; c'est aussi dans votre heureuse province, berceau de tous les créateurs de notre poésie, *qu'enfin Malherbe vint.* Mais la naissance du pere de notre théâtre fut le plus grand bienfait de la nature envers vous : c'est dans ces murs qu'il naquit, c'est sur ces bords qu'il pensa; c'est ici que l'éducation et l'étude formerent cette ame qui trouva en elle-même de quoi peindre toutes les grandes ames; c'est ici qu'il médita ses productions sublimes; c'est ici sur-tout qu'il aima : l'amour, qui le fit poëte, qui en a fait tant d'autres, n'en fit jamais de plus illustres. Mélite [1] l'enflamma; il chanta Mélite, et Corneille s'annonça. Sa gloire, messieurs, vous appartient à tous les titres; l'univers sensible et éclairé applaudit au choix que vous faites de ce grand nom pour le sujet de nos éloges. Si vous eussiez été prévenus, c'eût été une tache à votre gloire; c'en seroit une à l'honneur de la nation, si ce prix n'étoit disputé par nos plumes les plus éloquentes.

Un grand homme, vous le savez, a critiqué ce grand

[1] Corneille, dans sa premiere piece, donna ce nom à l'objet de sa premiere inclination, qui fut long-temps distingué dans Rouen par ce nom de Mélite.

homme en l'admirant; à travers la sévérité de son goût on voit éclater son respect, on sent l'impression que le génie fait sur le génie. Ce seroit à ce censeur, ce seroit à lui seul peut-être à entreprendre cet éloge, ou plutôt il l'a déja fait par sa critique même, comme l'académie françoise acheva d'immortaliser le Cid par la sienne; il l'a fait encore d'une maniere plus noble et plus digne de lui par ses bienfaits envers la famille du grand Corneille, qu'il n'appartenoit qu'à lui d'adopter.

Si pourtant l'honneur de te louer étoit abandonné aujourd'hui à mes foibles talents, divin génie, viens m'enflammer, prête-moi ces crayons sûrs, cette touche mâle et fiere qui ne fut qu'à toi: tu peignis Auguste, et César, et Cornélie; j'oserai te peindre.

J'offrirai d'abord le tableau de ton ame: heureusement tu la peignis toi-même dans tes écrits.

Je m'occuperai ensuite plus particulièrement de tes ouvrages, et des révolutions qu'ils ont opérées.

PREMIERE PARTIE.

L'AME DE CORNEILLE.

L'AME de tout écrivain qui en a une est consignée dans ses écrits : en effet, quel autre motif d'écrire que le besoin d'épancher son ame ? « Mais, dira-t-on, à travers « cette variété infinie de caracteres que l'imagination des « poëtes crée en se jouant, et fait contraster selon les « regles de l'art, ou que leur exactitude copie fidèlement « d'après l'histoire, quel est celui qui leur ressemble ? « Auguste est dans un même ouvrage à côté de Maxime, « Phocas à côté d'Héraclius, Antiochus à côté de Cléo- « pâtre, Sévere à côté de Félix. Si le poëte aime la vertu, « lorsqu'il la peint avec tous ses charmes, il aime donc « aussi le vice qu'il retrace avec la même vérité. »

Cette objection, souvent répétée dans nos conversations légeres, prouve seulement qu'on n'entend point la maxime très vraie qu'un auteur se peint dans ses ouvrages : il s'y peint, et par le choix des sujets, et par la maniere de les traiter, et par les mœurs qu'il retrace, et par les sentiments qu'il exprime, et par son coloris propre : mais ce n'est point par des détails équivoques

ni par des traits épars qu'il faut le juger; c'est par le recueil de ses ouvrages, par la masse entiere de ses compositions. On demande quel est, parmi les caracteres qu'a tracés un poëte dramatique, celui qui lui ressemble le plus: je réponds, c'est celui qu'il reproduit le plus souvent et avec plus de complaisance, celui dont le trait distinctif se retrouve par-tout, et vient s'adapter naturellement aux caracteres mêmes qui semblent le repousser. Ouvrez Corneille, par-tout l'image de la grandeur est sous vos yeux; une majesté imposante, une fierté sublime, vous forcent au respect: vous n'y verrez point la flexible délicatesse d'un talent enchanteur caresser les foiblesses, sourire aux passions, les parer, les ennoblir, et pénétrer dans l'ame par tous ses endroits foibles. Le génie tonne, il écrase ou il entraîne. Sans déguisement, sans ménagement dans sa franchise altiere, la vertu se montre; elle se montre et elle regne; elle transporte l'homme étonné, elle l'arrache à lui-même; il frissonne d'admiration et d'amour, son ame s'éleve, tout son être s'agrandit, les rayons de la gloire l'environnent, le feu de l'héroïsme coule dans ses veines et les embrase. Tel est l'ascendant du génie. Mais le génie raboteux, inégal, indocile aux leçons du goût, néglige dédaigneusement les

détails, mêle les grands défauts aux grandes perfections, brille, s'éclipse, brille encore, s'écarte, s'éleve, retombe, admirable dans ses élans, respectable jusque dans ses chûtes: voilà Corneille. Fierté de pinceau, énergie de sentiment, élévation de pensées, vigueur d'expression. A travers toutes ses inégalités une noblesse constante et variée distingue tous ses personnages: Rome renaît dans ses écrits plus auguste, plus maîtresse du monde que jamais; toutes les nations y reconnoissent leur caractere avec plaisir, parcequ'il y est toujours ennobli.

Comme le vice même s'y releve par la grandeur! comme Félix rougit d'une bassesse, qui ne le rabaisse après tout qu'au niveau des ames vulgaires, et qui dans nos mœurs lui laisseroit encore le droit de prétendre à l'honneur! comme Maxime se repent et s'accuse! combien Cléopâtre, dans Rodogune, est imposante et terrible! combien Phocas, dans Héraclius, est sombre, pressant, et pénétrant! comme Exupere s'illustre par un grand crime! comme enfin tout étincelle d'orgueil, de vertu, ou de grandeur! Doutez-vous que Corneille ait eu l'ame fiere et sensible; qu'il ait détesté l'esclavage et la tyrannie; qu'il ait foulé aux pieds les bassesses de l'intérêt, et les fourberies de l'intrigue? Croyez-vous que rien de vil ou

de petit ait pu entrer dans cette grande ame? Croyez-vous qu'il se soit jamais permis à l'égard d'un homme cet outrage, le plus sanglant de tous et le plus pardonné, la flatterie?

Si ce Richelieu, dont l'énorme puissance se confondoit avec celle de son maître qu'elle absorboit tout entiere, a reçu de Corneille quelques hommages, souvenons-nous que Richelieu avoit à ces mêmes hommages un droit plus auguste que la puissance, les bienfaits. Oui, ce même Richelieu, qui envioit la gloire de Corneille, encourageoit ses talents, récompensoit ses travaux. Eh! comment pourrions-nous oublier ou dédaignerions-nous d'observer que Corneille amoureux [1] osa confier à Richelieu l'état de son ame, et que ce fier ministre daigna le servir et assurer son bonheur?

Si quelquefois, irrité par les persécutions que le même Richelieu lui suscita, ou révolté des violences trop familieres à ce ministre terrible, Corneille laissa échapper quelques mouvements d'indignation; soyons indulgents et justes, ne condamnons dans un grand homme ni la reconnoissance ni la sensibilité; et s'il eut des foiblesses, détournons-en nos regards.

---

[1] Voyez la vie de Corneille pas M. de Fontenelle.

Pardonnons-lui encore d'avoir repoussé avec trop de soin et trop d'aigreur les honteuses injures, les indignes reproches, les critiques ameres que l'envie exhaloit contre lui. Cette ardeur polémique à laquelle il se prêta fut un défaut du temps plus que de son caractere; ce siecle étoit contentieux, les lettres étoient querelleuses; ne pas répondre c'étoit s'avouer vaincu: on n'avoit pas compris encore qu'il n'est permis de se défendre que quand on est attaqué sur l'honneur; qu'il est ridicule de combattre pour les intérêts de la vanité; que le talent se prouve par de bons ouvrages et non par la controverse; que pendant qu'on s'amuse à soutenir qu'on a fait une bonne tragédie, on en feroit une meilleure, qu'on obtiendroit des applaudissements plus mérités, et des critiques encore plus injustes, espece d'hommage dont il faut savoir sentir le prix.

Cherchons Corneille dans des traits qui soient plus à lui, et qui ne soient qu'à lui. On sait quel fut Richelieu; il avoit abattu tout ce qui s'élevoit, nul n'osoit plus être grand ni par la puissance ni par la gloire: Corneille seul, coupable d'avoir éclipsé par un chef-d'œuvre tous les ouvrages où Richelieu se glorifioit d'avoir mis la main, ne s'empresse point d'expier ce crime par des bassesses politiques, ni de donner pour contrepoids à la gloire de

ses talents l'avilissement de son caractere; quoique protégé par la sagesse des réglements, et par la faveur du public, il permet fièrement à l'académie de le juger, et, sans respecter ni braver son jugement, il dit du ton de Socrate, *La même raison qu'on a eue pour le rendre, m'empêche d'y répondre.*

Richelieu et une autre personne trop puissante par lui préparent contre Horace le même orage que contre le Cid : *Horace*, dit Corneille, *fut condamné par les duumvirs, mais il fut absous par le peuple* : mot doublement hardi et comme ingénieux et comme républicain.

Amants de la gloire! (et c'est aux gens de lettres que je parle), apprenez à quel prix elle dispense ses faveurs; apprenez que la premiere qualité qu'elle exige en vous est le courage; mais apprenez aussi à placer ce courage et à le régler. Corneille brava l'injustice, mais il respecta tout ce qui a droit à nos respects; il sut se respecter lui-même; il fit plus, il sut se juger, talent dont l'amour-propre semble avoir privé tous les hommes.

Avec quelle grandeur et quelle simplicité il analyse ses ouvrages! comme il en montre les défauts! comme il les prononce! comme il les étale! comme il enleve à l'envie la douceur de les découvrir! comme il force l'ignorance

même à les voir, et l'indulgence à les condamner! comme l'aveu qu'il en fait est pour lui un engagement de les éviter dans la suite! Où sont ces artifices de la vanité qui cherche à se tromper elle-même, qui voudroit du moins cacher aux autres l'endroit foible qu'elle ne peut se déguiser, qui, chargeant l'aveu hypocrite des imperfections générales pour nier tout défaut particulier, et n'accordant rien en paroissant accorder tout, voudroit avoir le mérite de la modestie avec tous les profits de l'orgueil? On ne verra rien ici de semblable; c'est Corneille qui se juge.

Il seroit indigne de lui de dissimuler les beautés qui balancent ou effacent ces mêmes défauts. Corneille dit tout; et les éloges qu'il se donne par franchise et sans orgueil sont un nouveau garant de la sincérité de ses critiques. Si Richelieu n'avoit voulu que faire juger le Cid pour les intérêts du goût, il eût pu s'en rapporter à l'auteur, et il lui devoit cet égard: mais il vouloit humilier Corneille; et ce fut une assez grande gloire pour l'académie d'avoir été peu injuste avec un si grand motif de l'être beaucoup.

Corneille ne voulut pas même savoir si elle l'étoit; il se tut, et il oublia; il pardonna sincèrement à Scudéri, il lui rendit son amitié, il tâcha de ne se rappeler de Riche-

lieu que ses bienfaits. Celui qui peignit la clémence d'Auguste, le pardon généreux d'Agésilas, l'ignorance plus généreuse de Pompée [1], qui ne veut pas même savoir s'il a des ennemis, ne pouvoit avoir une ame implacable.

Osons pénétrer plus avant dans cette ame, et ne craignons pas qu'elle devienne indigne de nos regards. « Corneille, dira-t-on, pouvoit aisément pardonner à « Scudéri, à Chapelain, à Cerizai, à Cerisy, même à « Richelieu dont les bienfaits réparoient les injustices; « mais il fût jaloux de Racine. Eh! qui ne l'eût été? « Corneille cependant devoit-il l'être? il le fut et en « homme vulgaire : voyez ses plaintes contre les *mo-* « *dernes illustres*; voyez les autres monuments de cette « triste foiblesse. »

Si c'étoient les contemporains de Corneille qui lui fissent ce reproche, voici ce que je leur répondrois :

« Les torts de Corneille sont les vôtres; c'est vous qui « avez mis la jalousie dans le cœur de ce grand homme « par votre inconstance et votre frivolité, par l'oubli in- « grat de tout ce qu'il avoit fait pour vous, par votre

[1] Lorsque, dans la tragédie de Sertorius, il brûle sans les lire les lettres que Perpenna vient de lui livrer, et qui lui apprendroient les noms de ses ennemis.

« amour excessif pour la nouveauté, par la témérité de « vos jugements exclusifs, par cet enthousiasme destruc- « teur qui ne peut aimer un objet sans lui sacrifier tous « les autres. Quoi donc! l'ame de l'homme est-elle si « étroite, a-t-elle une mesure si bornée d'estime et d'ad- « miration qu'elle ne puisse en trouver pour Corneille « et pour Racine, et pour ceux qui naîtront d'eux ou « sans eux? Leurs moyens de plaire sont différents. Eh! « pourquoi voudriez-vous qu'ils fussent les mêmes? Les « sources de vos plaisirs sont-elles trop multipliées, trop « variées? à la variété féconde préférez-vous l'ennuyeuse « uniformité? Que vous demande Corneille? que, malgré « les justes succès d'un rival, la vieille admiration pour « ses chefs-d'œuvre reste sans atteinte, et qu'on accorde « quelque estime à ses derniers ouvrages : est-ce trop « exiger? Je vous ai dit que Corneille étoit fier, sensible, « et grand, je vous ai dit qu'il aimoit la gloire; vous ai- « je dit qu'il fût un dieu, et que sa gloire pût se passer « de vos hommages? Hommes injustes et légers! c'est « de vos vains caprices qu'elle dépend; et quand un « grand homme vous demande le prix de ses travaux, « quand il réclame ses droits à votre estime, vous l'accusez « de jalousie!

« Eh bien! je vous l'accorde; vos froideurs, vos in- « justices ont rendu Corneille jaloux. Voyons ce qu'a

« produit cette jalousie ; ce qu'elle produit chez les grands « hommes, où on l'honore du nom plus beau d'émula- « tion. Je vois, pour mieux combattre ses rivaux, Cor- « neille déja vieillissant lutter contre Sophocle dans « Oedipe, contre Tite-Live dans Sophonisbe, contre « Tacite dans Othon ; je le vois peindre son auguste « vieillesse [1] dans Martian, et l'éclat de ses belles années « dans Suréna. Puissent encore à ce prix tous les grands « hommes être jaloux ! »

Dira-t-on que Corneille ait employé l'intrigue? il ne la connut jamais; ou le crédit? il ne daigna point en avoir; ou seulement l'autorité de son grand nom pour arrêter les progrès de son rival? il ne lui échappa jamais contre Racine qu'un seul mot de critique ; cette critique étoit juste et modérée ; Corneille parloit à un ami, et il demanda le secret.

Racine s'abaissa une fois jusqu'à soupçonner Corneille ; mais il apprit à le connoître, et les traces de ce soupçon trop injurieux à deux grands hommes furent entièrement effacées.

Pour la bonne compagnie, on sait que quand elle voulut cabaler contre Racine, ce fut en faveur de Pradon, et non en faveur de Corneille.

Corneille la connoissoit peu et en étoit peu connu ; il étoit

[1] Voyez Pulchérie.

trop grand pour elle; il s'occupoit sans cesse de la grandeur de l'ame, elle s'occupe à peine de l'agrément de l'esprit; elle a d'ailleurs un modele unique toujours donné par la vanité ou par la mode, et auquel elle exige que tout se conforme; il lui faut des esprits souples, qui, n'étant presque rien, en soient d'autant plus propres à ressembler à tout, et à prendre sans efforts la forme convenue. Corneille avoit trop d'énergie dans l'ame et un caractere trop prononcé, il étoit trop lui-même.

Il parloit peu. Eh! que peut dire un homme de génie dans nos cercles? Descendra-t-il jusqu'aux bagatelles importantes qui nous gouvernent? comme il en parlera sans intérêt, il en parlera sans grace; il s'y prêtera; et s'il faut s'y livrer il sera contraint et mal-adroit. Voudra-t-il élever jusqu'à sa hauteur des ames qui ont leurs raisons pour ramper toutes uniformément? son langage étranger, sauvage, tout roide de choses, tout animé de philosophie et de sentiment, sera relégué au théâtre, où l'on est convenu de porter pendant deux heures une ame d'emprunt pour juger, d'après certains principes donnés, des vertus inconnues, et des talents qu'on croit inutiles.

Le monde avoit décidé que Corneille *n'avoit point de monde*, et c'étoit avoir prononcé contre lui un anathême

terrible : on disoit qu'il n'étoit bon qu'à lire; car la vanité aime à lire un homme supérieur, parcequ'elle croit le juger; mais elle craint de l'entendre, parcequ'elle sent trop alors qu'il l'instruit.

Où vivoit donc Corneille quand la gloire ne le ramenoit point à Paris, ni des devoirs importuns à la cour ? il vivoit où tous les gens de lettres devroient toujours vivre, où tous les hommes de génie aiment à vivre, dans la retraite : c'est là que l'ame ne s'abâtardit jamais, et que les années même laissent quelque vigueur au talent; c'est là que l'on fortifie son cœur contre les passions, et son esprit contre les préjugés; c'est là que les morts illustres nous environnent, et nous instruisent par leurs travaux et par leurs fautes; c'est là qu'on pense et qu'on travaille : on ne fait que s'amuser et se tromper dans le monde. O solitude ! ici les chimeres de la grandeur, les songes de la fortune, s'évanouissent; l'insolence du crime heureux, les triomphes de l'erreur, la tyrannie de l'usage, n'éblouissent et n'affligent plus nos regards; les affections désordonnées, les fureurs de parti, les haines barbares, ne nous arrachent plus aux doux mouvements de la bienfaisance et de l'humanité; la raison s'exerce, le sentiment s'épure; on aime sans trouble, et l'on ne hait plus; on plaint le méchant, on ne le voit que malheureux : ici, dans le

calme des sens et dans la paix du cœur, l'homme s'approche de la divinité, converse avec elle, écoute les leçons de la nature, et les oracles de la verité : c'est là que Corneille s'est formé et qu'il s'est conservé ; c'est là qu'il a élevé un fils digne de lui, un fils qui marchoit sur ses traces ; c'est là qu'il a pleuré ce fils trop tôt moissonné, sur la mort duquel le P. de la Rue, son ami, lui adressa des consolations, que le nom de Corneille a fait passer jusqu'à nous ; c'est là enfin qu'il a pratiqué depuis le berceau jusqu'au tombeau tous les devoirs, toutes les vertus d'un fils soumis, d'un disciple reconnoissant, d'un [illegible] fidele, d'un pere tendre, d'un ami officieux, d'un citoyen vertueux. Ce témoignage [1] que lui ont rendu la nature et l'amitié, et qui n'a pas été démenti par l'envie, doit nous rendre ses sublimes talents encore plus précieux. Il est bien doux d'aimer et de respecter ce qu'on admire.

---

[1] Voyez la vie de Corneille par M. de Fontenelle.

SECONDE PARTIE.

LES OEUVRES DE CORNEILLE,

ET LEUR INFLUENCE.

Jusqu'ici nous n'avons cherché dans les ouvrages de Corneille que le caractere de son ame: nous allons y chercher celui de ses talents. Le premier trait qui nous frappe d'abord fut toujours la marque distinctive du génie, c'est le caractere de réformateur, de créateur. On sait dans quel état les Jodelle, les Baïf, les Garnier, les Hardy, avoient laissé la scene françoise: sans passions dans la tragédie, sans caracteres dans la comédie, sans régularité dans les plans, sans action dans la marche, sans bienséance dans les mœurs, sans dignité dans le langage, elle eût été trop heureuse alors d'*être en proie à Pradon*; bien plus heureuse, elle tomba entre les mains de Corneille.

Ne nous arrêtons pas à montrer le ridicule de ses prédécesseurs, admirés de nos aïeux, et qui durent l'être; nous ne ferions qu'exciter un rire très peu philosophique parmi ceux qui ne savent pas par quelle lente et pénible

succession d'efforts et de travaux le goût pénetre pas à pas sur les traces du génie; combien le naturel, le beau, le vrai, sont difficiles à saisir, et qu'on n'y arrive ordinairement qu'après avoir épuisé le mauvais goût, et parcouru le cercle entier des erreurs. Le sort de ces auteurs, aujourd'hui si décriés, sera toujours celui de ces petits illustres, qui, uniquement taillés pour leur siècle, et ne voyant rien au-delà, ont tous les succès de la mode, et ne se doutent pas que l'oubli les attend à leur mort pour les dévorer tout entiers : la mode passe, le génie reste, et ses productions sont immortelles.

Mais que d'obstacles n'a-t-il pas à vaincre! son sort est d'être toujours traversé; on commence par vouloir l'empêcher de naître. Les lettres n'ont presque point eu de grand homme qui n'ait d'abord été détourné de sa route par les vues de sa famille. Corneille, destiné à la profession d'avocat, en fit l'essai, et se hâta d'y renoncer : l'excellence des professions les plus honorables ne suffit pas pour retenir le génie, dont le caractere est l'indépendance, et qui ne peut se plier à aucune espece de contrainte.

On sait que le génie doit être libre, et toujours on veut l'asservir. Dès que Richelieu eut apperçu les talents de Corneille, il crut devoir l'associer à Colletet, à Bois-

Robert, à l'Étoile, pour la composition de je ne sais quels petits chefs-d'œuvre de commande, aussi applaudis alors qu'oubliés depuis. Parmi ces coopérateurs de Richelieu et de Corneille distinguons Rotrou; il fit Venceslas : il fit plus, il sentit d'abord la supériorité de Corneille, et il la publia.

Le génie est une espece d'instinct ; à deux mille ans, à deux mille lieues de distance, il inspire les mêmes choses. Corneille entre dans la carriere : l'amour lui fait faire *Mélite;* et déja le génie lui découvre que toutes les parties d'un drame, tous les personnages qu'on y introduit, doivent avoir un lieu commun, que l'action doit être une, et l'intrigue simple ; bientôt cette unité d'action entraînera l'unité de lieu, et celle de temps : et voilà les lois du théâtre retrouvées : je dis *retrouvées;* en effet, quoique l'antiquité les eût recommandées et observées, quoiqu'Aristote et Horace les eussent consacrées, elles étoient tellement oubliées, que quand le génie qui les approuve, puisqu'il les inspire, les eut fait découvrir à Corneille, on les traita comme on traite la nouveauté ; on s'en moqua d'abord, on les combattit ensuite plus sérieusement, on se plaignit de ce joug imposé au talent, et l'on finit par s'y assujettir.

Corneille n'eut besoin que de la pureté de son ame

pour rappeler d'abord la scene aux lois de la bienséance, pour la purger de ces familiarités, de ces transports trop libres, de ces embrassements, de ces caresses, qu'un siecle grossier avoit presque érigés en ornements du théâtre sous prétexte de vérité. Au lieu de cette vérité choquante, et qui n'étoit bonne qu'à supprimer, il en introduisit une autre dont on avoit besoin, et qui forma dans la suite la bonne comédie; il produisit sur la scene la conversation des honnêtes gens. La comédie jusque-là n'avoit rien imité; on avoit pour toute source de comique quelques personnages bas et burlesques, des Jodelets, des capitans, des valets ivres ou stupides, qui outroient tout et ne peignoient rien. Corneille supprima tous ces monstres insipides; il instruisit la comédie à retracer nos passions, nos ridicules, notre langage: et le germe de toutes ces réformes est dans cette Mélite, si imparfaite, dont il nous a depuis autorisés à rougir pour lui, mais qui est aussi supérieure à la meilleure piece de Hardy, que Tartuffe ou le Misanthrope est supérieur à Mélite.

Nos guerres continuelles contre l'Espagne suspendues de moments en moments par des alliances avec la maison d'Autriche, qui devenoient de nouvelles sources de guerre, avoient donné à la littérature espagnole la plus

grande influence sur la littérature françoise ; notre comédie sur-tout avoit emprunté des Espagnols leurs intrigues sans vraisemblance, et toujours répétées, leurs situations romanesques, leurs enlèvements, leurs billets équivoques, leurs lettres interceptées. Corneille ne corrigea point ce défaut, il orna seulement ce mauvais genre; ses contemporains trouvoient toujours d'une piece à l'autre les marques du progrès, et les nuances du mieux. Ces nuances se confondent à nos yeux ; nous enveloppons toutes ces comédies de Corneille dans une même proscription, et nous ne distinguons que le Menteur et la Suite du Menteur : c'est que nous y voyons encore une création nouvelle, et le germe d'un nouveau genre, du vrai genre de la comédie, du comique de caractere; c'est principalement par le Menteur que Corneille mérite d'être regardé comme le précurseur de Moliere; et certainement il n'y a pas si loin du Menteur aux chefs-d'œuvre de la scene comique, que de Moliere à lui-même dans le Dépit amoureux, et dans les Femmes savantes.

Corneille eut un modele dans le Menteur, et toujours un modele espagnol; mais il eut le double mérite de l'avoir bien choisi, et de l'avoir embelli. Il n'y avoit qu'un homme de génie, qu'un homme sentant les vrais besoins du théâtre, qui, à travers le chaos de mauvaises pieces

d'intrigue qu'offroient les auteurs espagnols, pût aller saisir une piece de caractere, et une piece qui plaçât le comique dans la bouche d'un homme du monde. Le Dorante de Corneille est brillant, fécond, plein d'esprit, de graces, et de ressources; c'est un trait moral de l'avoir exposé à un duel par un effet de ses mensonges; c'est un trait plaisant de lui avoir fait oublier le nom qu'il avoit donné au hasard à son prétendu beau-pere; et cet oubli le met dans une situation vraiment comique. La colere du pere lorsqu'il a découvert tous les mensonges de Dorante est celle d'un vieillard, d'un gentilhomme, et d'un homme juste; on y reconnoît le vrai ton de Corneille.

Dans la suite du Menteur tous les mensonges de Dorante corrigé sont autant d'actions vertueuses : il est sublime, lorsqu'aux dépens de sa liberté et de sa sûreté il ment pour sauver la vie à un brave homme; il est honnête et aimable lorsqu'il ment pour sauver l'honneur à sa maîtresse: cette piece s'annonce d'ailleurs avec un intérêt dont le goût de Corneille, formé par l'expérience de son siecle et du nôtre, eût pu tirer un grand parti. Tel est Corneille considéré comme poëte comique. Non moins inventeur[1]

[1] Est-ce la peine d'observer que quand on appelle Corneille inventeur de ces genres, ainsi que de quelques autres dont on

parmi nous de la comédie que de la tragédie, s'il n'a point rempli cette premiere carriere, c'est lui qui l'a ouverte; il y a introduit des caracteres, des situations, un langage, sinon châtié, du moins chaste et honnête: enfin Corneille a remis à Moliere la scene comique épurée, ennoblie; et quand le beau est créé je ne suis plus en peine qu'il soit perfectionné. N'en respectons pas moins le génie qui perfectionne, mais que rien n'affoiblisse notre reconnoissance pour le génie qui invente.

Dans la tragédie, Corneille invente et perfectionne; il ouvre la carriere, et il la remplit. Il se déclare dès Médée; déja il s'élance jusqu'au sublime, mais il a encore besoin d'appui. Dans la marche de sa piece il corrige Euripide et Séneque: mais pour les pensées, les sentiments, et l'expression, quand il suit Séneque, c'est déja Corneille; quand il marche sans guide ce n'est encore qu'un poëte du temps. Bien différent, un jour, dans Pompée, il embellira Lucain, et, s'il le quitte, il restera toujours à sa

---

parlera dans la suite, cela ne signifie pas que ces genres fussent inconnus avant lui, mais seulement qu'il est le premier qui les ait tirés du chaos de la barbarie, et qui les ait traités avec succès? C'est encore être créateur par rapport à nous que d'avoir transporté dans notre langue des beautés étrangeres, et de les avoir effacées.

hauteur ; souvent même il s'élèvera plus haut : mais alors le Cid, si supérieur à l'original espagnol, que les Espagnols eux-mêmes [1] n'ont plus voulu le voir que traduit d'après la copie françoise, le Cid aura élevé Corneille au-dessus de ses rivaux ; Horace, Cinna, l'auront élevé au-dessus de ses modeles ; Polyeucte au-dessus de lui-même.

La gloire littéraire n'est pas moins difficile à conserver qu'à obtenir ; le temps flétrit les plus beaux lauriers, si l'on ne prend soin de les renouveler. Rodogune, Héraclius, affermirent Corneille sur le trône de la tragédie ; Nicomede et Sertorius l'y soutinrent ; et quels restes de la vigueur Cornélienne et de la grandeur romaine jusque dans Othon, et dans cette Sophonisbe, qui, sans ajouter beaucoup à la gloire de son auteur, acheva d'arracher au malheureux Mairet les restes d'une réputation usurpée !

Si, pareil à ce Charondas [2], et à ce Zaleucus [3], immolés à l'exécution de leurs propres lois, Corneille, dans Théodore, fut la victime de cette décence rigoureuse qu'il

---

[1] On traduisit en espagnol le Cid de Corneille, quoique Corneille eût travaillé d'après la piece espagnole de Guillen de Castro.

[2] Législateur des Turiens.

[3] Législateur des Locriens.

avoit établie au théâtre; si l'honneur d'avoir peut-être fourni quelques situations dans Andromaque, ne put défendre Pertharite d'une chûte dont Corneille fut bien vengé par le succès de cet Oedipe, si heureusement surpassé de nos jours; laissons là tous ces arrêts ou tous ces caprices du goût, toutes ces vicissitudes de faveurs et de disgraces inévitables dans une longue carriere: attachons-nous au caractere général des ouvrages de Corneille; nous y retrouverons par-tout l'inventeur; nous le verrons ajouter à la tragédie un ressort nouveau, la magnanimité, mere de l'admiration. Ces grands sacrifices du cœur qui s'immole au devoir, ces triomphes illustres de la vertu qui domte la sensibilité sans l'étouffer, ces élans sublimes de la foible nature vers la perfection morale, paroissent avoir été peu connus des Grecs; ils n'ont guere excité d'autres passions que la terreur et la pitié. L'admiration, sentiment moins pénible que la terreur, moins touchant que la pitié, trouble moins que la premiere, attendrit moins que la seconde; mais elle transporte, elle enflamme, elle rend l'homme plus grand et meilleur; le cœur qui a senti l'enthousiasme du bien, l'heureuse ivresse de la vertu, n'admet plus rien en lui de foible ni de bas.

Homere crut pouvoir abaisser ses dieux jusqu'aux pas-

sions humaines*; Corneille, remplissant les vœux de Cicéron [1], éleva les hommes jusqu'aux vertus divines: il prouva, en nous les inspirant, qu'elles n'étoient point au-dessus de notre nature. Quand Polyeucte, détaché de tout pour Dieu seul, résigne Pauline à Sévere; quand Pauline, plus sublime encore, met Polyeucte sous la

---

* Homere, en poëte qui connoissoit son art infiniment mieux que Cicéron, fit très bien de prêter à ses dieux les passions humaines: il n'avoit que ce moyen de les rendre intéressants. Quel rôle pourroient jouer dans un poëme des êtres qu'on supposeroit sans passions?

Malgré le vœu de Cicéron, si vous voulez intéresser dans la tragédie, restez dans la nature, et n'élevez pas l'homme au-dessus de la condition humaine: ce seroit réaliser la chimère des stoïciens que de le représenter sans foiblesse. Si vous en faites un personnage impassible, vous lui ôtez le mouvement, la chaleur, et la vie. *Rien n'est beau que le vrai* est la loi du goût dans tous les arts; et toute exagération blesse la vérité. C'est ainsi que le philosophe de Geneve, en disant que si la mort de Socrate étoit d'un sage, celle de Jésus étoit d'un dieu, a, contre son intention, affoibli, ou même anéanti tout l'intérêt que la mort de Jésus peut inspirer. Dès que je le suppose impassible, mon cœur cesse d'être ému, et mes yeux n'ont plus de larmes à lui donner. C'est sur Socrate que je pleure, précisément parcequ'il n'est mort qu'en homme, et non en dieu. Cette froide hyperbole, que Rousseau paroit avoir prise pour un trait d'éloquence, est plus d'un rhéteur que d'un philosophe.

[1] Humana ad deos transtulit; divina mallem ad nos.

garde de Sévere, et détruit par devoir les secretes espérances de son cœur, quelle femme à ce touchant exemple oseroit s'avouer qu'elle ne l'imiteroit pas? ou quel homme, pour répondre à la noble confiance de Pauline, ne courroit s'armer pour son rival comme Sévere? quelle veuve, ayant à venger un mari tel que Pompée sur un ennemi tel que César, et voyant la perfidie lui préparer par le crime une vengeance indigne, ne s'écrieroit avec Cornélie : « César, prends garde à toi » ? quel fils, ayant à prononcer entre un pere et une maîtresse, ne perdroit Chimene comme Rodrigue? quel pere républicain, ou seulement citoyen, ne répete en frémissant le *qu'il mourût* du vieil Horace? quel frere outragé par un frere impétueux et injuste ne voudroit en prendre une aussi noble vengeance qu'Attale dans Nicomede? quel monarque enfin ne voudroit avoir dit dans les mêmes conjonctures qu'Auguste, *Soyons amis, Cinna?*

L'admiration est donc un sentiment plus moral dans ses effets que cette terreur et cette pitié qui disparoissent au théâtre avec l'image fugitive d'un faux danger, et d'une douleur feinte; la vertu est toujours réelle, et ses impressions sont durables. Tel est l'avantage immortel du théâtre de Corneille sur celui des anciens, qui, malgré tous les efforts des commentateurs idolâtres pour assurer

aux Grecs toute sorte de gloire, n'a que des moralités de détail, et n'offre point de résultat moral dans l'ensemble de chaque piece.

« Mais, dit-on, si l'admiration qu'excite la vertu est un « sentiment moral, ce n'est point un sentiment tra- « gique. »

Que veut dire cela? quoi! parceque les Grecs n'ont inspiré que la terreur et la pitié, il sera défendu d'exciter d'autres passions! on ne pourra point être moral, parcequ'Eschyle ne l'a point été; et la tragédie rejette l'admiration parcequ'elle n'a point appris des anciens à l'exciter! elle rejette donc aussi la tendresse que Racine a introduite sur la scene, et qui étoit encore plus inconnue aux tragiques anciens que l'admiration! Ennemis de vos plaisirs et des progrès de l'art, oh! jusqu'à quand érigerez-vous en regles vos préjugés superstitieux? ne vous lasserez-vous jamais de borner, d'étouffer, de porter par-tout la contrainte et la mort? Élevez vos ames, étendez vos vues, concevez combien ce qu'on croit parfait peut se perfectionner encore, combien le temps, l'étude, le génie, peuvent ouvrir de routes nouvelles, et produire de beautés inconnues. Eh! qui êtes-vous pour dire au talent *Tu ne feras plus de progrès*, et à la nature, *Tu n'auras plus de ressources?*

J'insiste sur cet article, car l'erreur gagne, et déja on ose dire hautement que Corneille n'est point tragique. Peut-être ce blasphême n'est-il pas encore écrit, car la plume est toujours plus sage que la langue, mais nos cercles raisonneurs poussent jusqu'à cet excès la témérité de leurs décisions. Pour que ce jugement bizarre pût seulement avoir un prétexte, il faudroit que Corneille, borné au sentiment que lui seul savoit inspirer, eût sacrifié la terreur et la pitié à l'admiration ; mais il aimoit trop son art pour l'appauvrir d'un côté en l'enrichissant de l'autre : c'est sans lui ôter le jeu attachant des passions tumultueuses qu'il lui a donné le mérite utile de la moralité. Où trouverez-vous un plus grand appareil de terreur que dans le cinquieme acte de Rodogune ? Ne frémissez-vous pas du choix que Phocas peut faire dans Héraclius ? n'en frémissez-vous pas pour Phocas lui-même ? votre confiance dans l'ame profonde et impénétrable de Léontine peut-elle vous défendre du trouble impérieux qui naît d'une situation terrible ? Horace ne vous fait-il point passer mille fois de l'espérance à la crainte, et de la joie au désespoir ? ne voyez-vous pas la foudre qui menace, qui fuit, qui revient en grondant, qui s'éloigne encore, qui éclate enfin, et frappe à la fois tous ces personnages illustres et infortunés ? Si le *qu'il mourût* ne vous paroît

qu'une horreur sublime, si vous ne sentez pas les larmes paternelles que la nature mêle en secret à cette férocité romaine; si cet autre soldat romain qui dit à son beau-frere,

Albe vous a nommé, je ne vous connois plus,

vous étonne sans vous toucher, attendrissez-vous donc au moins avec ce Curiace qui s'écrie :

Je vous connois encore, et c'est ce qui me tue;

avec ce Curiace,

Qui rend graces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Pleurez sur cette tendre Sabine qui ressent à la fois tous les dangers, tous les malheurs d'Albe et de Rome, et dont le cœur sensible est percé de tant de coups; versez des larmes de sang avec cette Camille dont le frere a tué l'amant; partagez sa fureur, insultez avec elle aux triomphes de Rome, irritez avec elle le bras dénaturé qui va la réunir à Curiace. Suivez votre cœur, il retrouvera Corneille jusque dans ce cinquieme acte, dont le grand défaut est de n'être qu'éloquent; il entendra ce cri si paternel et si romain, ce cri du vieil Horace :

Quoi! qu'on envoie un vainqueur au supplice!

Raisonneurs malheureux! que je vous plains si vous

ne plaignez pas vous-même Rodrigue et Chimene; si ce mot,

> Ah, Rodrigue! il est vrai, quoique ton ennemie,
> Je ne puis te haïr d'avoir fui l'infamie,

ne remplit pas votre ame d'une douleur noble et délicieuse; si cet autre mot,

> Sors vainqueur d'un combat dont Chimene est le prix,

n'y verse pas la consolation et l'espérance; si vous ne vous attendrissez pas sur Pauline et Sévere! O Pauline! ô femme céleste, femme sublime et tendre! pourquoi, quand mon cœur t'admire, mes yeux sont-ils baignés de larmes? N'est-ce pas offenser la vertu généreuse que de pleurer sur elle? non, reçois mon hommage; mes larmes sont pures comme ta vertu même, mes larmes t'honorent, c'est l'admiration qui les fait couler.

Vous qui regardez l'admiration comme un sentiment froid, désavouez-vous les larmes du grand Condé au cinquième acte de Cinna? Sur qui pleuroit-il? Auguste avoit pardonné, Cinna épousoit Émilie, tous deux étoient aux pieds de leur bienfaiteur, tout le monde étoit transporté de joie; mais l'admiration a ses larmes, c'est une nouvelle source d'attendrissement.

Reconnoissez donc deux vérités importantes que ces

exemples doivent vous avoir prouvées; l'une, que Corneille n'a point négligé ces grands effets de terreur et de pitié dans lesquels seuls vous voudriez faire consister le tragique; l'autre, que l'admiration se mêlant à ces mêmes effets, les rend plus puissants, plus sensibles, qu'elle augmente les forces tragiques par l'activité d'un nouveau ressort qui anime et agit encore sur tous les autres.

Ce devoit peut-être ici le lieu de rajeunir le parallele usé de Corneille et de Racine; mais tous leurs traits de ressemblance, tous leurs traits distinctifs, ont été saisis depuis long-temps, et l'académie ne nous charge pas aujourd'hui de répéter ce que tout le monde a dit. Nous ne les distinguerons point, comme on l'a fait quelquefois, par la différence de l'esprit au génie, car ils eurent l'un et l'autre ces deux qualités dans un degré à-peu-près égal; mais ils en firent un usage différent, parcequ'ils eurent sur la tragédie des systêmes opposés. Racine, ayant pour but principal d'inspirer la tendresse, s'attacha au développement des passions, et donna le premier rang à l'amour: Corneille, voulant sur-tout exciter l'admiration, étala les triomphes de la vertu; il ne montra l'amour que sacrifié; il le peignit toujours comme une foiblesse: Racine en fit presque une vertu. Lequel faut-il préférer?

Ni l'un ni l'autre peut-être. Eh! pourquoi des préférences? pourquoi des exclusions? Profitons de tout et n'excluons rien. Nous observerons donc, mais seulement comme un point d'histoire, que Corneille, témoin des succès de Racine, succès qu'on attribuoit à son système, et qu'il ne falloit attribuer qu'à son talent, refusa toujours de se prêter à un principe qui, selon lui, dégradoit la tragédie. Il se trompoit *peut-être*, j'ai presque dit *sans doute;* mais étoit-il naturel qu'accoutumé à sa passion favorite, l'admiration, il la quittât à soixante ans pour la tendresse? Il pouvoit dire, comme un des héros de Racine lui-même :

Voudrois-tu qu'à mon âge
Je fisse de l'amour le vil apprentissage?

D'ailleurs voici le raisonnement qu'il faisoit peut-être: Vous me montrez Oreste, Hermione, Pyrrhus, livrés à l'amour; j'en vois les fureurs dans Oreste et dans Hermione, j'en vois les malheurs dans Pyrrhus; mais lequel de ces personnages me proposeriez-vous à imiter? Je vous montre Pauline et Sévere sacrifiant l'amour à la vertu; mes personnages sont aussi touchants que les vôtres, et de plus il n'est personne à qui je ne puisse les proposer pour modeles.

Avoir nommé Pauline et Sévere, c'est avoir prouvé que si Corneille dédaigna de plaire par les mêmes moyens que Racine, ce fut par principe et non par impuissance. Si cette vérité avoit encore besoin de preuves, j'en trouverois de bien fortes dans le Cid; je citerois de plus tant de belles scenes des quatre derniers actes de Psyché, surtout cette tirade admirable :

Je le vois, ma Psyché, de toute la nature, etc.

et celle-ci :

Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte, etc.

j'oserois assurer que Racine à trente ans ne donna jamais à l'amour un langage plus pénétrant ni plus enflammé *; et, soit par le genre, soit par le style, Corneille, âgé alors de soixante-quatre ans, fut encore le précurseur de Quinault '.

* Psyché précéda au moins de deux années les premiers opéra de Quinault; et M. Gaillard n'exagere pas en disant que, dans les beaux endroits de cette piece, Corneille sembla donner le ton à ce poëte lyrique; mais il va beaucoup trop loin lorsqu'il dit que Racine ne donna jamais à l'amour un langage plus pénétrant ni plus enflammé, et qu'en cette partie Corneille se montra presque égal à Racine; c'est ce qui s'appelle ne rien prouver à force de vouloir prouver. Heureusement M. Gaillard avoit un trop bon esprit pour tomber souvent dans de pareilles exagérations.

' Il est certain que dans Psyché Corneille fut pour le style

Est-ce un avantage que j'accorde ici à Corneille sur son rival? Non ; ce rival, nourri de tendresse, sut à son tour s'élever jusqu'à l'admiration; et Corneille eût envié Athalie, comme Racine sans doute envioit Polyeucte.

Mais Corneille n'a-t-il donc pas sur Racine un avantage reconnu, celui de la variété, de la vérité des caracteres, de l'observation fidele du *costume?* Racine ne peint que ce qu'il a sous les yeux, le François de la cour de Louis XIV. Corneille est présent à tous les temps, à tous les lieux; il a vécu avec tous les hommes et chez toutes les nations ; il retrace avec la même sûreté de pinceau et l'énergie romaine, et la mollesse asiatique [1], et l'orgueil espagnol [2], et la grandeur féroce des barbares [3], et le despotisme jaloux de l'Orient [4], et l'impétueuse ardeur d'un jeune disciple d'Annibal [5], et l'expérience courageuse du vieux rival [6] de Sylla. Mais disons

---

supérieur à Moliere, et presque égal à Racine, et qu'il sembla donner le ton à Quinault.

[1] Voyez Prusias, dans Nicomede.

[2] Voyez le Cid, et Don Sanche d'Arragon.

[3] Pertharite, Attila.

[4] Suréna; voyez Oroade, et Pacorus.

[5] Nicomede.

[6] Sertorius.

tout : Corneille rejetteroit un panégyriste qui n'oseroit avouer ses défauts ni rendre une justice entiere à son rival. Corneille peint tous les hommes, il distingue tous leurs traits ; il ne produit guere cependant qu'un sentiment principal, la fierté, sentiment inflexible, qui n'a, pour ainsi dire, qu'une expression, et qui ne varie que dans le degré. Racine, si l'on veut, ne peint qu'un seul homme, mais c'est l'homme de tous les temps, de tous les lieux, de toutes les conditions, l'homme amoureux : et combien cette passion n'a-t-elle pas de ressorts ! quels mouvements ! quels développements ! comme elle parcourt tous les extrêmes et avec quelle rapidité ! comme elle s'irrite et comme elle s'appaise ! comme elle menace et comme elle prie ! comme elle est fiere et timide ! comme elle éleve et comme elle abat ! comme elle anime à la vertu et comme elle est prête de pousser au crime ! comme elle fait les héros et les lâches ! certainement elle ne perd rien de sa souplesse entre les mains de Racine ; et cette vérité variée que Corneille met dans la peinture des caracteres, ne peut-on pas dire qu'elle se retrouve chez Racine dans l'expression des sentiments, et que tout est à-peu-près égal ?

Ne répétons pas que sans Corneille Racine n'eût point été, car qui peut le savoir ? Racine eut tout ce qui man-

quoit à Corneille, et ces deux génies ayant suivi des routes différentes, il semble que la nature pouvoit les placer indifféremment l'un avant l'autre : mais convenons que Racine a pris son vol de bien plus haut que Corneille; que c'est Corneille qui l'éleva d'abord à cette hauteur; que Racine imita plus que Corneille ; qu'il imita Corneille lui-même, au moins dans des détails. Une comparaison réfléchie des deux théâtres prouveroit aisément que Racine ne doit guere moins à Corneille que Virgile à Homere. Seroit-ce être injuste envers Racine que de trouver entre Corneille et lui le même rapport qu'entre Homere et Virgile, qu'entre Bossuet (ce Bossuet que Corneille semble avoir formé par ses élans, ses écarts, et ses chûtes mêmes), entre Bossuet, dis-je, et son rival : non ce Fléchier, qui, toujours froidement fleuri, ne fut éloquent qu'une fois [1], mais ce Fénélon, qui eut plus que Bossuet même les divers caracteres de l'éloquence, mais qui doit lui céder la palme du sublime ? enfin ne faut-il pas avouer que Racine fut moins créateur que Corneille?

Corneille, persuadé que les foiblesses de l'amour étoient indignes de la tragédie, et voyant bien pourtant que cette passion avoit des transports et des élans supérieurs au ton

[1] Dans l'oraison funebre de M. de Turenne.

de la comédie ordinaire, inventa un genre mitoyen, dont il sembla former à l'amour un domaine particulier; c'est la comédie héroïque: mais toujours entraîné par son penchant à l'élévation, il ne permit encore à l'amour d'y paroître qu'épuré, embelli; il lui laissa ses transports, mais il lui ôta ses fureurs. Psyché, qu'il n'inventa point, mais qu'il exécuta en inventeur, c'est-à-dire avec toutes les ressources du génie, appartient à ce genre, aussi-bien que Don Sanche.

Quel que soit ce suffrage illustre qui, en se refusant à Don Sanche, lui enleva des applaudissements mérités, et quels que puissent être le prix et l'influence de tout suffrage particulier, la postérité en a bien dédommagé Corneille. Don Sanche est jugé un des sublimes caracteres qu'il ait créés. Ces deux reines amantes d'un héros sans naissance, ces grands de Castille si fiers et si jaloux, rivaux généreux (mélange adroit d'orgueil et d'élévation), n'opposant aux vertus de don Sanche que les préjugés de leur pays et ceux de la grandeur, forment un tableau d'une ordonnance majestueuse et d'un intérêt attachant. Moliere paroît l'avoir copié à quelques égards dans les *amants magnifiques*.

Corneille ouvrit encore à l'amour un autre asile, qui ne lui a pas manqué depuis, *l'opéra*, dont on ne peut

méconnoître l'origine dans les pieces à machines, telles qu'Andromede, Médée, et encore Psyché.

Il falloit que Corneille inventât: nous lui devons non seulement tant de genres qu'il a créés, mais encore des subdivisions importantes de ces mêmes genres. En voici une, par exemple, qui vaut un genre entier. La plupart des poëtes dramatiques n'ont qu'un nœud pour toutes leurs pieces; des tyrans dans la tragédie, des parents ridicules ou injustes dans la comédie, forment ce nœud par les traverses qu'ils suscitent aux personnages intéressants. Ce ressort trop usé seroit un défaut s'il n'étoit souvent nécessaire. Corneille a donné l'idée d'un nœud plus puissant, qui tient plus aux choses qu'aux caracteres, qui, sans aucune injustice de la part des hommes, sans qu'un tyran opprime ou menace l'innocence, sans qu'il en coûte à l'auteur de souiller son pinceau par des couleurs noires et des traits coupables, en n'admettant enfin que des personnages honnêtes et vertueux, met un obstacle invincible au bonheur par le seul concours des conjonctures, par la seule opposition des devoirs et des penchants. C'est ainsi que Rodrigue et Chimene, et tous les personnages de la tragédie d'Horace, parcequ'ils font tout ce qu'ils doivent faire, parcequ'ils sont tous vertueux, sont tous infortunés. Les pieces où cette espece

de nœud domine l'emportent de beaucoup sur les autres par le charme de l'intérêt: aussi ce genre a-t-il été suivi et perfectionné; Zaïre, la touchante Zaïre, qui jamais n'a manqué son effet sur l'ame la plus froide, en est peut-être le chef-d'œuvre.

Mais ce genre a dû être inventé par Corneille; c'est une suite naturelle du principe qui le portoit à exciter toujours l'admiration. Dans ce système, n'avoir à peindre que des caracteres honnêtes étoit un avantage inestimable, et les penchants mis en opposition avec les devoirs devoient toujours leur être immolés.

Il nous reste un mot à dire des dernieres pieces de Corneille, ou plutôt ce mot est dit; S.-Évremont nous a prévenus: « Corneille, dit-il, dans la chaleur de l'âge, « exprimoit les mouvements de la nature; dans sa vieil- « lesse il en découvre les ressorts. Autrefois il donnoit « tout au sentiment; il donne plus aujourd'hui à la con- « noissance: il ouvre le cœur avec tout son secret; il « le produisoit avec tout son trouble. »

En général Corneille, politique profond et penseur sublime, disserte beaucoup et dans ses dernieres pieces et dans les précédentes. L'action sans doute est préférable aux discours; mais qu'on nous donne beaucoup de

dissertations comme celle où Cinna et Maxime étalent à Auguste les raisons d'abdiquer ou de conserver l'empire, celle où Sertorius et Pompée traitent des intérêts de la république et des leurs, celle même où Attila délibere avec deux rois ses alliés ou ses esclaves, s'il doit s'unir à l'empire qui tombe ou à la France qui s'éleve, et nous pourrons nous consoler du défaut d'action.

Quant aux dernieres pieces de Corneille, ou, si l'on veut, ses derniers discours dramatiques, osons dire, avec un critique sévere et qui a droit de l'être, que le début de Pulchérie est imposant, et avec le sage Fontenelle, que le cinquieme acte de cette même Pulchérie est très beau; disons que Suréna est un caractere plein de noblesse; que celui d'Eurydice est grand jusqu'au sublime; qu'une très belle scene entre Pacorus et Eurydice paroît avoir été le modele d'une scene semblable entre Mithridate [1] et Monime; que l'art du raisonnement est poussé si loin entre Pacorus et [2] Suréna, que le lecteur,

[1] Voyez d'un côté la seconde scene du second acte de Suréna, de l'autre la quatrieme scene du quatrieme acte de Mithridate.

[2] Suréna, acte quatrieme, scene quatrieme: nous en disons autant de la seconde scene du troisieme acte entre Orode et Suréna.

qui sait pourtant que Suréna ne peut avoir tort, seroit fort embarrassé de répondre à sa place, et voit avec étonnement que Suréna trouve à répondre; remarquons enfin que la piece finit par ce mot plus que sublime d'Eurydice :

Non, je ne pleure point, madame, mais je meurs,

et que ce mot fut le dernier de Corneille: c'est ainsi que ce grand homme termina une carrière de soixante ans de travaux.

Nous ne parlerons point de ses poésies fugitives tant latines que françoises; elles feroient la gloire d'un autre : elles se confondent chez Corneille dans une gloire plus grande. Il traduisit l'*Imitation*. Ce fut à ce livre de consolation et d'amour qu'il alla demander du soulagement dans ses disgraces et dans ses douleurs; mais son ame étoit plus forte, plus élevée que tendre, et sa simplicité n'étoit pas celle d'A-Kempis ou de Gerson; le beau défaut de sa traduction est qu'on y reconnoît trop Corneille.

Il imprimoit à tous ses écrits le caractere de son ame; il l'imprima même à toute la France. Un auteur qui ne peint que son siecle plaît à ce siecle qui sourit à son image, mais il ne le réforme pas. Corneille, en s'éle-

vant au-dessus des climats et des âges, força les ames à s'élever, à s'étendre avec la sienne; les maximes dont il est rempli fournirent des principes à la morale; ses sentiments plus efficaces encore donnerent de l'activité à la vertu; il fit pour la vertu ce que Descartes fit pour la raison. Ces deux hommes si semblables à tant d'égards, tous deux simples, grands, vertueux, amis de la retraite, faits pour éclairer le monde et pour le fuir, sont sans doute les deux têtes françoises, peut-être les deux têtes humaines qui ont le plus pensé. La France, si souvent taxée de frivolité, peut les opposer avec succès aux nations les plus philosophes. « On sait écrire « et parler en France, disoit le célebre Waller, mais il « n'y a que Corneille qui sache penser ». Il eut sur Descartes un grand avantage: il pensa dans sa patrie et pour sa patrie; il eut peut-être aussi une influence plus prompte et plus universelle.

Descartes pensoit avec le sang froid de la sagesse; Corneille avec la chaleur du génie. Les pensées d'un grand poëte se tournent presque toujours en sentiment, et s'impriment plus fortement dans l'ame. Ces pensées fécondes, ces sentiments actifs, germoient et fructifioient; la jeunesse s'en nourrissoit: Corneille formoit l'esprit

général. Si la clémence d'Auguste développa la sensibilité généreuse du grand Condé ; si la cour de Louis XIV espéra que la grace d'un coupable illustre[1] pourroit être le fruit d'une représentation de Cinna ; si Turenne crut avoir reçu dans Sertorius des leçons sur la guerre, doutons-nous que les Colbert et les Louvois n'aient trouvé dans Corneille des leçons de politique, et tous les grands hommes des leçons d'héroïsme ? Doutons-nous que cet esprit de décence, ce goût de la vertu, cette énergie de l'ame toujours soumise au devoir, cet amour de l'ordre, cette obéissance éclairée des peuples, ce zele vigilant des ministres, cette majesté paternelle du plus imposant des Monarques, enfin cette tendance universelle vers le grand, le beau, et le juste, n'aient été en partie l'ouvrage de Corneille ? Doutons-nous que ces sentiments n'aient pu former le siecle miraculeux de Louis XIV, que ses pensées n'aient pu préparer de loin le siecle philosophique de Louis XV ? Ignorons-nous le pouvoir des écrits et l'ascendant du génie ? O ciel ! si ta providence a résolu la durée de cet empire, si tu daignes soutenir et ranimer parmi nous l'amour du grand, la valeur antique, et cet

[1] Le chevalier de Rohan.

honneur, pere des vertus, conserve-nous, suscite-nous des hommes de génie, multiplie les Corneille, les Condé ne nous manqueront jamais.

J'ai vécu pour ma gloire autant qu'il falloit vivre,
Et laisse un grand exemple à qui pourra me suivre.

Suréna, acte 4, scene 4.

Quem... esse natum et nos gaudemus, et hæc civitas, dùm erit lætabitur.

Cic., de Amic., c. 4.

FIN DE L'ÉLOGE DE P. CORNEILLE.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

Nous avions essayé, dans un article de nos Mémoires sur la littérature, fait il y a plus de trente ans, de tracer un apperçu rapide et fidele du génie de Corneille; et nous croyons d'autant plus convenable de le reproduire ici, que nous y parlions en même temps du commentaire de Voltaire, qui venoit de paroître, et de l'impression que fit sur nous sa premiere lecture.

Voltaire, comme nous l'avons dit plus d'une fois, se montra beaucoup plus modéré dans cette premiere édition que dans les suivantes; elle n'étoit pas cependant exempte de toute passion, et l'on y découvroit déja plusieurs traits de cette défaveur pour Corneille, dont nous avons dévoilé les causes *, et qu'avec toute son adresse Voltaire ne sut jamais dissimuler complètement.

---

* Voyez, page 33 du premier volume de cette édition, le Sentiment de l'éditeur sur le commentaire de Voltaire.

Quelque admiration, quelque attachement même, qu'il nous eût inspirés dès notre premiere jeunesse; attachement que sa conduite inégale et variable à notre égard pouvoit affoiblir, et qui pourtant ne s'est jamais démenti, la crainte de lui déplaire ne prévalut pas sur l'esprit de justice et d'impartialité qui nous a toujours animés. Incapables dès-lors, même en l'admirant, de ménager ses foiblesses, nous ne lui fîmes grace ni des critiques injustes ni des expressions peu mesurées qu'on n'appercevoit déja que trop dans son commentaire, et qu'à force de les prodiguer il rendit intolérables dans ses éditions postérieures. Mais, dès-lors comme aujourd'hui, loin de lui supposer contre Corneille cet odieux sentiment de jalousie que ses ennemis ne cessoient de lui imputer, notre indignation se porta tout entiere sur ces mêmes ennemis, qui ne feignoient un si grand respect pour la mémoire de cet illustre mort que pour outrager avec plus de bassesse un homme qui étoit alors l'honneur de la France, et dont la gloire les humilioit d'autant plus qu'il étoit leur contemporain.

Peut-être en retrouvant ici ce fragment d'un ouvrage fait il y a si long-temps, et dans lequel ils découvriront le germe de toutes les idées que nous avons développées dans notre édition de Corneille, les lecteurs ne remarqueront pas sans quelque bienveillance pour nous que jamais nous n'avons varié dans nos sentiments; que nous les avons exprimés, lorsque Voltaire vivoit, avec autant de liberté et de franchise que nous les exprimons aujourd'hui, et qu'enfin, dans nos jugements littéraires comme dans des opinions plus importantes, nous avons toujours gardé un même ton, une même couleur, un même visage; ce qui n'est pas devenu très commun parmi les gens de lettres.

EXTRAIT

DES MÉMOIRES

Pour servir à l'histoire de notre littérature, par le citoyen Palissot : tome III de l'édition de ses œuvres.

CORNEILLE (Pierre) de l'académie françoise, né à Rouen en 1606, mort à Paris, en 1684; le créateur de la tragédie en France *.

Quoique M. de Voltaire ait dit que de trente-trois pieces que ce grand homme a composées, on n'en représente plus que six ou sept (ce qui n'est pas exact), cette fécondité de Corneille, loin de nuire à sa gloire, ne prouve que l'étonnante variété des ressources de son génie. Nous n'avons connu que par ses chefs-d'œuvre la médiocrité de quelques uns de ses derniers ouvrages; mais, dans ce nombre, il en est qui seroient eux-mêmes des chefs-d'œuvre dans ce siecle de disette, tels que les Ser-

* Nous aurions dû dire, Le créateur de l'art dramatique en France.

torius, les Othon, etc. Ces pieces que l'on affecte trop de rabaisser aujourd'hui, et que nos jeunes gens lisent à peine, demanderoient des acteurs capables de les représenter, et des spectateurs assez instruits pour les entendre; c'est alors que toute la richesse de Corneille se feroit sentir: alors on seroit à portée d'observer combien, dans ses productions les plus négligées, il est supérieur, non seulement à la foule commune, mais aux écrivains même qui se flattent de soutenir avec quelque dignité la réputation de la scene. On peut appliquer à ce grand poëte ce que Longin disoit d'Homere: « ses rêves « sont ceux de Jupiter ».

On est toujours étonné qu'un tel homme n'ait pas eu plus d'influence sur le caractere de la nation. Il semble qu'il étoit fait pour lui donner plus d'énergie et de grandeur; mais le génie du cardinal de Richelieu prévalut sur celui de Corneille. Le ministre ayant affermi l'autorité de maniere qu'elle n'eût plus rien à redouter des derniers efforts d'une liberté expirante, le poëte fut sublime et Romain en pure perte. Racine par son style enchanteur, et par la route qu'il choisit entièrement opposée à celle de son prédécesseur, acheva d'amollir la nation. Corneille, plus jaloux d'étonner que d'émouvoir, avoit fait de l'admiration le principal ressort de ses tragédies. Racine, plus pathétique, y substitua la pitié. Les maximes de politique, les idées

républicaines disparurent insensiblement du théâtre*, pour faire place à la plus vive et à la plus touchante des passions, et le cœur donna des lois au génie.

Malgré cette révolution, Corneille sera toujours le plus imposant de nos poëtes tragiques. L'admiration qu'il mérite s'est encore fortifiée, si nous l'osons dire, par une admiration de préjugé. Il semble, à notre égard, avoir acquis déja la majesté d'une antique. L'héroïsme des Romains lui devint si familier en méditant leur histoire, qu'il a l'air de leur appartenir plutôt qu'à nous. Son génie fut sublime comme celui de La Fontaine fut naïf. Peut-être même ces deux genres ne sont pas si opposés qu'on pourroit d'abord le penser, sur-tout s'il est vrai, comme nous le croyons, que le sublime ne soit que le naïf du grand.

Mais que le respect dû à ce fondateur du théâtre ne nous rende point injustes envers ceux qui ont eu le mérite d'ajouter, après lui, de nouvelles richesses à l'art dramatique. N'imitons pas ces écrivains toujours prêts à calomnier les vivants, sous prétexte d'honorer les morts, qui ont accusé M. de Voltaire de jalousie pour avoir commenté Corneille. On trouve, il est vrai, dans ce commentaire, quel-

* Ce fut Voltaire qui les y ramena dans Brutus, dans la Mort de César, et dans Rome sauvée.

ques critiques non seulement séveres, mais injustes, et (ce que nous pardonnons encore moins) des expressions trop peu mesurées: mais on s'étoit pressé de publier que M. de Voltaire, en se chargeant de ce travail, n'avoit eu d'autre but que d'outrager la mémoire de ce grand poëte. Cette injustice lui donna de l'humeur, et telle est la foiblesse de l'esprit humain, que cette humeur semble quelquefois rejaillir sur Corneille.

Soyons justes cependant, et convenons que le commentaire est plus souvent impartial que sévere *; convenons que si l'auteur ne dissimule pas les fautes, il a soin de faire sentir les beautés, et d'établir par-tout la supériorité de ce grand homme, non seulement sur ses contemporains, mais sur les anciens eux-mêmes. Opposons ses sentiments à ceux de l'académie sur le Cid, et voyons ce que gagne un poëte à être jugé par ses pairs, au lieu d'être livré à une troupe de grammairiens incapables de mesurer l'essor du génie. Distinguons les observations judicieuses des critiques hasardées, et reconnoissons du moins que personne n'étoit plus dispensé que M. de Voltaire, même à l'égard

* Il ne faut pas perdre de vue que l'auteur ne parloit alors que de la premiere édition du commentaire de Voltaire; édition beaucoup plus modérée que celles qui parurent depuis, et à laquelle Voltaire auroit dû s'arrêter pour sa gloire.

de Corneille, d'une admiration populaire et superstitieuse. Ce sentiment peut convenir à de jeunes éleves qui se passionnent d'autant plus en faveur d'une grande réputation, qu'ils sont moins capables d'avoir pour elle une estime réfléchie : mais on n'est point la dupe de ces hommages exagérés; et l'on sent trop que si Corneille vivoit encore, il n'auroit peut-être pas d'ennemis plus acharnés que ces mêmes écrivains qui semblent aujourd'hui si jaloux d'honorer sa cendre.

POÉSIES DIVERSES

DE

P. CORNEILLE.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

Il en est de la poésie comme de la peinture; et si l'on aime à observer les premiers crayons d'un grand peintre, le même intérêt de curiosité ne permet pas d'observer avec indifférence les premiers essais d'un grand poëte.

Ceux de Corneille, quelque loin qu'ils fussent de faire espérer le grand Corneille, méritoient donc d'être conservés; et c'est précisément la singularité du contraste qui nous a fait un devoir de recueillir, non pas toutes les pieces qui lui ont été attribuées, et parmi lesquelles il en est de douteuses, mais celles qui sont bien véritablement de lui.

Son émule en génie, l'illustre Racine, avoit aussi payé, dans sa jeunesse, le tribut de l'inexpérience. Il existe de lui des lettres mêlées de vers, des sonnets, des odes, enfin quelques pieces fugitives dont on se plaît à lire quelques fragments dans les mé-

moires sur sa vie, publiés par son fils, et qui ne promettoient pas plus l'auteur de Phedre et d'Iphigénie, que les premiers vers de Corneille ne promettoient l'auteur de Cinna : mais ces foibles commencements de deux hommes qui devoient atteindre à un si haut degré de gloire prouvent (et c'est encore une raison de les conserver) combien il seroit téméraire de se presser de juger l'avenir d'un jeune poëte par la médiocrité de ses premiers ouvrages.

En effet, qu'il nous soit permis de supposer pour un moment que Racine eût soumis ses premiers vers à un de ces censeurs qui, sous l'apparence d'un vif intérêt, se font un mérite d'une franchise dure envers ceux qui les consultent, n'eût-il pas été possible que frappé de la foiblesse réelle de ces vers, et peu capable d'ailleurs de prévoir l'essor que devoit prendre un jour le génie du jeune poëte, ce censeur ne l'eût détourné, de très bonne foi, d'une carriere à laquelle rien ne prouvoit encore qu'il fût appelé? Qui sait si Racine alors, humilié, convaincu, n'eût pas abjuré la poésie! Et quelle perte n'eût pas causée à la littérature, osons dire

même à la gloire de la France, le zele indiscret d'un pédant!

Nous devons à cette réflexion, qui nous frappa vivement lorsque nous lûmes pour la premiere fois ces foibles productions de la jeunesse de Racine, le sentiment qui nous a toujours fait accueillir avec indulgence les jeunes écrivains qui nous ont fait l'honneur de nous consulter. Cette indulgence, dont on s'est permis quelquefois de nous railler, a pu nous coûter quelques moments d'ennui, mais du moins elle nous a exemptés du remords d'avoir contribué, par une sévérité dédaigneuse, à décourager de vrais talents.

POÉSIES DIVERSES

DE

PIERRE CORNEILLE.

A MONSIEUR D. L. T.

Enfin échappé du danger
Où mon sort me voulut plonger,
L'expérience indubitable
Me fait tenir pour véritable
Que l'on commence d'être heureux
Quand on cesse d'être amoureux,
Lorsque notre ame s'est purgée
De cette sottise enragée,
Dont le fantasque mouvement
Bricole notre entendement.
Crois-moi qu'un homme de ta sorte,
Libre des soucis qu'elle apporte,
Ne voit plus loger avec lui
Le soin, le chagrin, ni l'ennui.
Pour moi, qui dans un long servage
A mes dépens me suis fait sage,
Je ne veux point d'autres motifs,

Pour te servir de lénitifs,
Et ne sais point d'autre remede
A la douleur qui te possede,
Qu'écrivant la félicité
Qu'on goûte dans la liberté
Te faire une si bonne envie
Des douceurs d'une telle vie,
Qu'enfin tu puisses à ton tour
Envoyer au diable l'amour.
Je meure, ami, c'est un grand charme
D'être insusceptible d'alarme,
De n'espérer ni craindre rien,
De se plaire en tout entretien,
D'être maître de ses pensées,
Sans les avoir toujours dressées
Vers une beauté qui souvent
Nous estime moins que du vent,
Et pense qu'il n'est point d'hommage
Que l'on ne doive à son visage.
Tu t'en peux bien fier à moi;
J'ai passé par-là comme toi;
J'ai fait autrefois de la bête.
J'avois des Philis à la tête:
J'épiois les occasions;
J'épiloguois mes passions;
Je paraphrasois un visage;
Je me mettois à tout usage,
Debout, tête nue, à genoux,

Triste, gaillard, rêveur, jaloux;
Je courois, je faisois la grue
Tout un jour au bout d'une rue;
Soleils, flambeaux, attraits, appas,
Pleurs, désespoirs, tourments, trépas,
Tout ce petit meuble de bouche
Dont un amoureux s'escarmouche,
Je savois bien m'en escrimer.
Par-là je m'appris à rimer,
Par-là je fis sans autre chose
Un sot en vers d'un sot en prose;
Et Dieu sait alors si les feux,
Les flammes, les soupirs, les vœux,
Et tout ce menu badinage,
Servoient de rime et de remplage.
Mais à la fin hors de mes fers,
Après beaucoup de maux soufferts,
Ce qu'à présent je te conseille
C'est de pratiquer la pareille,
Et de montrer à ce bel œil,
Qui n'a pour toi que de l'orgueil,
Qu'un cœur si généreux et brave
N'est pas né pour vivre en esclave.
Puis quand nous nous verrons un jour,
Sans soin tous deux, et sans amour,
Nous ferons de notre martyre
A commun frais une satire;
Nous incaguerons les beautés;

Nous rirons de leurs cruautés ;
A couvert de leurs artifices,
Nous pasquinerons leurs malices ;
Impénétrables à leurs traits,
Nous ferons nargue à leurs attraits ;
Et, toute tristesse bannie,
Sur une table bien garnie,
Entre les verres et les pots
Nous dirons le mot à propos ;
On nous orra * conter merveilles
En préconisant les bouteilles ;
Nous rimerons au cabaret
En faveur du blanc, du clairet ;
Où, quand nous aurons fait ripaille,
Notre main contre la muraille
Avec un morceau de charbon
Paranymphera le jambon.
Ami, c'est ainsi qu'il faut vivre,
C'est le chemin qu'il nous faut suivre,
Pour goûter de notre printemps
Les véritables passe-temps.
Prends donc, comme moi, pour devise,
Que l'amour n'est qu'une sottise.

* *Orra*, d'après le verbe *ouir*, pour *entendra* : il n'est plus d'usage. Corneille l'a employé une seconde fois dans le Cid, acte 3 ; scene 3, page 78 du troisieme volume,

Son sang crira vengeance, et je ne l'*orrai* pas.

ODE

SUR UN PROMPT AMOUR.*

O dieux! qu'elle sait bien surprendre!
Mon cœur, adore ta prison,
Et n'écoute plus la raison
Qui fait mine de te défendre;
Accepte une si douce loi!
Voir Aminte et rester à soi
Sont des choses incompatibles;
Devant une telle beauté
C'est à faire à des insensibles
De conserver leur liberté.

Ses yeux d'un pouvoir plus suprême
Que n'est l'autorité des rois,
Interdisent à notre choix
De disposer plus de nous-même:
Ravi que j'en fus à l'abord,

* Corneille, quoique très jeune lorsqu'il fit cette pièce, devoit connoître assez les odes de Malherbe pour sentir combien elle méritoit peu le titre d'ode qu'il se permettoit de lui donner.

Je ne peux faire aucun effort
A me retenir en balance;
Et je sentis un changement
Par une douce violence,
Que j'eusse fait par jugement.

Regards brillants, clartés divines,
Qui m'avez tellement surpris;
Oeillades qui sur les esprits
Exercez si bien vos rapines;
Tyrans secrets, auteurs puissants
D'un esclavage où je consens;
Chers ennemis de ma franchise,
Beaux yeux, mes aimables vainqueurs,
Dites-moi qui vous autorise
A dérober ainsi les cœurs!

Que ce larcin m'est favorable!
Que j'ai sujet d'appréhender,
La conjurant de le garder,
Qu'elle me soit inexorable!
Amour, si jamais ses dédains
La portent à ce que je crains,
Fais qu'elle se puisse méprendre;
Et qu'aveuglée, au lieu du mien
Qu'elle aura dessein de me rendre,
Aminte me donne le sien!

A MONSEIGNEUR
LE CARDINAL
DE RICHELIEU.

SONNET.

Puisqu'un d'Amboise et vous d'un succès admirable
Rendez également nos peuples réjouis,
Souffrez que je compare à vos faits inouis
Ceux de ce grand prélat, sans vous incomparable.

Il porta comme vous la pourpre vénérable
De qui le saint éclat rend nos yeux éblouis;
Il veilla comme vous d'un soin infatigable;
Il fut ainsi que vous le cœur d'un roi Louis.

Il passa comme vous les monts à main armée;
Il sut ainsi que vous convertir en fumée
L'orgueil des ennemis et rabattre leurs coups:

Un seul point de vous deux forme la différence;
C'est qu'il fut autrefois légat du pape en France,
Et la France en voudroit un envoyé de vous.

SONNET

Pour M. D. V., envoyant un galant à Madame L. C. D. L.

Au point où me réduit la distance des lieux
Souffrez que ce galant vous porte mes hommages;
Comme si ces couleurs étoient autant d'images
De celle qu'en mon cœur je conserve le mieux.

Parez-en ce beau sein, ce chef-d'œuvre des cieux,
Cette honte des lis, cet aimant des courages;
Ce beau sein où nature a mis tant d'avantages
Qu'il dérobe le cœur en surprenant les yeux.

Il va mourir d'amour sur cette gorge nue;
Il en pâlit déja, sa vigueur diminue,
Et finit languissant en des traits effacés.

Hélas! que de mortels lui vont porter envie,
Et voudroient en langueur finir ainsi leur vie,
S'ils pouvoient en mourant être si bien placés!

ÉPITAPHE

DE DIDON,

IMITÉE DU DISTIQUE D'AUSONE.

Infelix Dido, nulli bene nupta marito;
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.

Pauvre Didon, où ta réduite
De tes maris l'étrange sort?
L'un en mourant cause ta fuite,
L'autre en fuyant cause ta mort. *

* Nous ne croyons pas que cette imitation du distique d'Ausone soit de Corneille; nous nous en rappelons une autre que nous lui avons entendu attribuer dans notre jeunesse, et qui a plus de précision:

Didon, tes deux époux ont fait tous tes malheurs:
Le premier meurt, tu fuis; le second fuit, tu meurs.

SONNET.

Après l'œil de Mélite * il n'est rien d'admirable;
Il n'est rien de solide après ma loyauté:
Mon feu, comme son teint, se rend incomparable,
Et je suis en amour ce qu'elle est en beauté.

Quoi que puisse à mes sens offrir la nouveauté,
Mon cœur à tous ses traits demeure invulnérable;
Et quoiqu'elle ait au sien la même cruauté,
Ma foi pour ses rigueurs n'en est pas moins durable.

C'est donc avec raison que mon extrême ardeur
Trouve chez cette belle une extrême froideur,
Et que, sans être aimé, je brûle pour Mélite.

Car de ce que les dieux, nous envoyant au jour,
Donnerent pour nous deux d'amour et de mérite,
Elle a tout le mérite, et moi j'ai tout l'amour.

* Ce sonnet étoit adressé à cette femme charmante que Corneille, dans sa premiere jeunesse, avoit aimée avec passion, et chez laquelle il lui arriva l'aventure qui donna lieu à sa comédie de Mélite. C'est la seule piece qui soit restée de toutes celles qu'il avoit composées pour elle: il ne voulut jamais qu'elles devinssent publiques, et les brûla toutes, deux ans avant sa mort.

A MONSEIGNEUR DE GUISE.

SONNET.[1]

Croissez, jeune héros; notre douleur profonde
N'a que ce doux espoir qui la puisse affoiblir;
Croissez, et hâtez-vous de faire voir au monde
Que le plus noble sang peut encor s'ennoblir.

Croissez pour voir sous vous trembler la terre et l'onde.
Un grand prince vous laisse un grand nom à remplir;
Et ce que se promit sa valeur sans seconde,
C'est par vous que le ciel réserve à l'accomplir.

Vos aïeux vous diront par d'illustres exemples
Comme il faut mériter des sceptres et des temples;
Vous ne verrez que gloire et que vertus en tous.

Sur des pas si fameux suivez l'ordre céleste;
Et de tant de héros qui revivent en vous,
Égalez le dernier, vous passerez le reste.

[1] Ce sonnet est adressé à Henri de Lorraine, IIme du nom, duc de Guise, fils de Charles de Lorraine, duc de Guise, mort en 1640. Il fut composé la même année par Corneille.

VERS

SUR

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Qu'on parle mal ou bien du fameux cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien :
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal ;
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

AVIS DE L'ÉDITEUR

SUR LES INSCRIPTIONS SUIVANTES.

CORNEILLE fut invité à faire ces inscriptions par une lettre de Louis XIV, encore mineur; et l'on imagine aisément qu'une marque de faveur si distinguée dut faire bien des jaloux. Cette lettre nous a paru digne d'être conservée, comme une anecdote peu connue *, et qui prouve le haut degré de gloire auquel étoit déja parvenu ce grand poëte; elle est datée de Fontainebleau, le 14 octobre 1645.

« Monsieur de Corneille, comme je n'ai point « de vie plus illustre à imiter que celle du feu roi « mon très honoré seigneur et pere, je n'ai point « aussi de plus grand desir que de voir, en un « abrégé, ses glorieuses actions dignement repré- « sentées, ni un plus grand soin que d'y faire tra- « vailler promptement. Et comme j'ai cru que, « pour rendre cet ouvrage parfait, je devois vous « en laisser l'expression, et à Valdor ** les dessins,

* Il est surprenant que Fontenelle ait ignoré cette lettre.

** Célebre artiste du temps, qui fit les dessins des estampes recueillies en un volume *in-folio*, sous le titre des Triomphes de Louis le juste, XIIIme du nom, roi de France et de Navarre.

« et que j'ai vu, par ce qu'il a fait, que son inven-
« tion avoit répondu à mon attente, je juge, par ce
« que vous avez accoutumé de faire, que vous
« réussirez en cette entreprise, et que, pour éter-
« niser la mémoire de votre roi, vous prendrez
« plaisir d'éterniser le zele que vous avez pour sa
« gloire. C'est ce qui m'a obligé de vous faire cette
« lettre par l'avis de la reine régente, madame ma
« mere, et de vous assurer que vous ne sauriez me
« donner des preuves d'affection plus agréables
« que celles que j'en attends sur ce sujet. Cepen-
« dant je prie Dieu qu'il vous ait, monsieur de
« Corneille, en sa sainte garde. »

Signé LOUIS; *et plus bas*, DE GUÉNÉGAUD.

Les inscriptions, il faut l'avouer, sont en général très inférieures à ce qu'on devoit attendre de Corneille. Il est rare que les ouvrages de commande réussissent; et d'ailleurs la gêne imposée au poëte par le graveur, et qui restreignoit chaque inscription à six vers au plus, dut nécessairement refroidir un génie qui avoit plus d'élévation que de souplesse.

INSCRIPTIONS

MISES SOUS DES ESTAMPES

QUI REPRÉSENTOIENT

LES ÉVÈNEMENTS GLORIEUX

DU REGNE DE LOUIS XIII.

I.

LA REDDITION DE CAEN.

Le château révolté donne à Caen mille alarmes;
Mais sitôt que Louis y fait briller ses armes,
Sa présence reprend le cœur de ses guerriers;
Et leur révolte ainsi ne semble être conçue
Que par l'ambition de jouir de sa vue,
Et de le couronner de ses premiers lauriers.

II.

LA DÉROUTE DU PONT DE CÉ.

Que sert de disputer le passage de Loire?
Le sang sur la discorde emporte la victoire;

Notre mauvais destin cede à son doux effort;
Et les canons, quittant leurs usages farouches,
Ne servent plus ici que d'éclatantes bouches
Pour rendre grace au ciel de cet heureux accord.

III.

LA RÉDUCTION DU BÉARN.

Sa valeur en ce lieu n'a point cherché sa gloire:
Il prend l'honneur du ciel pour but de sa victoire;
Et la religion combat l'impiété.
Il tient dessous ses pieds l'hérésie étouffée:
Les temples sont ses forts; et son plus beau trophée
Est un présent qu'il fait à la divinité.

IV.

LA REDDITION DE SAUMUR.

En vain contre le roi vous opposez vos armes;
Sa majesté brillante avec de si doux charmes
Peut mettre en un moment vos desseins à l'envers.
Ne vous enquérez pas si ses troupes sont fortes;
Encore que vos cœurs ne lui soient pas ouvertes,
D'un seul trait de ses yeux il ouvrira vos portes.

V.

LA PRISE DE SAINT-JEAN-D'ANGÉLY.

Soubise, ouvre les yeux: ce foudre que tu crains
N'est plus entre ses mains;
Sa clémence l'arrache à sa juste colere;
Et, de quoi que ton crime ose l'entretenir,
Tes soupirs ont trouvé le secret de lui plaire;
Et quand il voit tes pleurs, il oublie à punir.

VI.

L'ENTRÉE DANS LES VILLES REBELLES DE GUIENNE.

Tel entrant ce grand roi dans ses villes rebelles
De ces cœurs révoltés fait des sujets fideles;
Un profond repentir désarme ses rigueurs;
Et quoique le soldat soupire après la proie,
Il l'appaise, il l'arrête, et se montre avec joie
Et pere des vaincus, et maître des vainqueurs.

VII.

LA PUNITION DES VILLES REBELLES.

Enfin aux châtiments il se laisse forcer.
Qui pardonne aisément invite à l'offenser,

Et le trop de bonté jette une amorce au crime.
Une juste rigueur doit régner à son tour;
Et qui veut affermir un trône légitime
Doit semer la terreur aussi bien que l'amour.

VIII.

DÉFAITE DANS L'ISLE DE RHÉ.

Va, fier tyran des mers, mon prince te l'ordonne;
Prends toi-même le soin de conduire Bellone
Au secours du parti qu'elle veut épouser;
Calme les flots mutins, dissipe les tempêtes;
Obéis; et par-là fais voir que tu t'apprêtes
Au joug que dans un an il te doit imposer.

IX.

LA DIGUE DE LA ROCHELLE.

Vois Éole et Neptune à l'envi faire hommage
A ce prodigieux ouvrage,
Rochelle, et crains enfin le plus puissant des rois.
Ta fureur est bien sans seconde
De t'obstiner encore à rejeter des lois
Que reçoivent le vent et l'onde.

X.

LA GRACE FAITE A LA ROCHELLE.

Ici l'audace impie en son trône parut,
Ici fut l'arrogance à soi-même funeste :
Un excès de valeur brisa ce qu'elle fut;
Un excès de clémence en sauva ce qui reste.

XI.

LE PAS DE SUZE FORCÉ.

L'orgueil de tant de forts sous mon roi s'humilie :
Suze ouvre enfin la porte au bonheur d'Italie
Dont elle voit qu'il tient les intérêts si chers;
Et pleine de l'exemple affreux de la Rochelle,
Ouvrons à ce grand prince, ouvrons-lui tôt, dit-elle:
Qui domte l'océan ne craint pas nos rochers.

XII.

PAIX DE CAZAL.

Lorsque Mars se prépare à tout couvrir de morts,
Un illustre Romain étouffe ces discords
En dépit des fureurs en deux camps allumées.
En ce moment à craindre il remplit nos souhaits;

Et se montrant tout seul plus fort que deux armées,
Dans le champ de bataille il fait naître la paix.

XIII.

LA PROTECTION DE MANTOUE.

Lorsqu'aux pieds de mon roi tu mets ton jeune prince,
Manto, tu ne vois point soupirer ta province
Dans l'attente d'un bien qu'on espere et qui fuit;
Et de sa main à peine a-t-il tari les larmes,
Que sa France en la tienne aussitôt met ses armes,
Que la gloire couronne, et la victoire suit.

XIV.

LA PAIX D'ALET.

Que ce fut un spectacle, Alet, doux à tes yeux
Quand tu vis à ses pieds ces peuples factieux
Trouver plus de bonté qu'ils n'avoient eu d'audace!
Apprenez de mon prince, ô monarque vainqueur,
Que c'est peu fait à vous de reprendre une place,
Si vous ne trouvez l'art de regagner les cœurs.

XV.

PAIX ACCORDÉE AUX CHEFS DES REBELLES.

La paix voit ce pardon d'un œil indifférent,
Et ne veut rien devoir au parti qui se rend,
Déja par la victoire assez bien établie;
Et la noble fierté qui l'oblige à punir
Ne dissimule ici le crime qu'on oublie
Que pour ne perdre pas la gloire d'obéir.

XVI.

LA PRISE DE NANCI.

Troie auprès de ses murs l'espace de dix ans
Vit contre elle les Dieux et les Grecs combattants,
Et s'arma sans trembler contre la destinée.
Grand roi, l'on avoûra que l'éclat de tes yeux
T'a fait plus remporter d'honneur cette journée
Que la fable en dix ans n'en fit avoir aux Dieux.

XVII.

LA REPRISE DE CORBIE.

Prends Corbie, Espagnol, prends-la, que nous importe?
Tu la rends à mon roi plus puissante et plus forte

Avant qu'il en ait pu concevoir quelque ennui.
Ton bonheur sert au sien, et ta gloire à sa gloire;
Et s'il t'a, par pitié, permis une victoire,
Ta victoire elle-même a travaillé pour lui.

XVIII.

LA PRISE DE HESDIN.

A peine de Hesdin les murs sont renversés
Que sur l'affreux débris des bastions forcés
Tu reçois le bâton de la main de ton maître,
Généreux maréchal[1] ; c'est de quoi nous ravir
De le voir aussi prompt à te bien reconnoître
Que ta haute valeur fut prompte à le servir.

XIX.

LA PROTECTION DU PORTUGAL ET DE LA CATALOGNE.

Que le ciel vous fut doux lorsque dans votre effroi
Il vous sollicita de courir à mon roi
Pour voir entre vos murs la liberté renaître !
Le succès à l'instant suivit votre desir.
Peuples, qui recherchez ou protecteur ou maître,
Par cet heureux exemple apprenez à choisir.

[1] Le maréchal de Meilleraye.

XX.

LA PRISE DE PERPIGNAN.

Illustre boulevard des frontieres d'Espagne,
Perpignan, sa plus belle et derniere campagne,
Tout mourant contre toi nous le voyons s'armer[1];
Tout mourant il te force, et fait dire à l'Envie
Qu'un si grand conquérant n'eût jamais pu fermer
Par un plus digne exploit une si belle vie.

[1] Louis XIII, qui mourut dans ce temps-là.

ÉPITAPHE

Sur la mort de damoiselle Elisabeth Ranquet, femme de M. du Chevreul, écuyer, seigneur d'Esturnville.

SONNET.

Ne verse point de pleurs sur cette sépulture,
Passant: ce lit funebre est un lit précieux,
Où gît d'un corps tout pur la cendre toute pure;
Mais le zele du cœur vit encore en ces lieux.

Avant que de payer le droit de la nature
Son ame, s'élevant au-delà de ses yeux,
Avoit au Créateur uni la créature,
Et marchant sur la terre elle étoit dans les cieux.

Les pauvres bien mieux qu'elle ont senti sa richesse:
L'humilité, la peine, étoient son alégresse;
Et son dernier soupir fut un soupir d'amour.

Passant, qu'à son exemple un beau feu te transporte;
Et, loin de la pleurer d'avoir perdu le jour,
Crois qu'on ne meurt jamais quand on meurt de la sorte.

LA POÉSIE
A LA PEINTURE,

En faveur de l'académie des peintres illustres.

Enfin tu m'as suivie, et ces vastes montagnes
Qui du Rhône et du Pô séparent les campagnes
N'ont eu remparts si forts ni si haut élevés
Que ton vol, chere sœur, après moi n'ait bravés;
Enfin ce vieux témoin de toutes nos merveilles,
Toujours pour toi tout d'yeux, et pour moi tout d'oreilles,
Le Tibre voit la Seine, autrefois son appui,
Partager tes trésors et les miens avec lui:
Tu me rejoins enfin, et courant sur mes traces,
En cet heureux séjour du mérite et des graces,
Tu viens, à mon exemple, enrichir ces beaux lieux
De tout ce que ton art a de plus précieux.
Oh, qu'ils te fourniront de brillantes matieres!
Que d'illustres objets à toutes tes lumieres!
Prépare tes pinceaux, prépare des efforts,
Pour toutes les beautés de l'esprit et du corps,
Pour tous les dons du ciel, pour tous les avantages
Que la nature et lui sement sur les visages;

Prépare-s-en enfin pour toutes les vertus;
Sous qui nous puissions voir les vices abattus.
Sans te gêner l'idée après leur caractere,
Pour les bien exprimer tu n'auras qu'à portraire;
La France en est féconde, et tes nobles travaux
En trouveront chez elle assez d'originaux:
Mais n'en prépare point pour la plus signalée,
Qu'on a depuis long-temps de la cour exilée,
Pour celle qui départ le solide renom:
Hélas! j'en ai moi-même oublié jusqu'au nom,
Tant je vois rarement mes plus fameux ouvrages
Pouvoir s'enorgueillir de ses moindres suffrages.
Ronsard, qu'elle flattoit à son commencement,
La crut avec son roi couchée au monument;
Il en perdit haleine, et sa Muse malade
En laissa de ses mains tomber la Franciade.
Maynard l'a chaque jour criée à haute voix:
Il n'est porte où pour elle il n'ait frappé cent fois;
Mais sans en voir l'image en aucun lieu gravée,
Il est mort la cherchant, et ne l'a point trouvée.
J'en fais souvent reproche à ce climat heureux;
Je me plains aux plus grands comme aux plus généreux:
Pour trop m'en plaindre en vain je deviens ridicule,
Et l'on ne m'entend pas, ou l'on le dissimule.
Qu'aujourd'hui la valeur sait mal se secourir!
Que je vois de grands noms en danger de mourir!
Que de gloire à l'oubli malgré le ciel se livre,
Quand il m'a tant donné de quoi la faire vivre!

Le siecle a des héros, il en a même assez
Pour en faire rougir tous les siecles passés;
Il a plus d'un César, il a plus d'un Achille:
Mais il n'a qu'un Mécene, et n'aura qu'un Virgile:
Rare exemple, et trop grand pour ne pas éclater;
Rare exemple, et si grand qu'on ne l'ose imiter.
Cette haute vertu va toutefois renaître:
A quelques traits déja je crois la reconnoître.
Chere et divine sœur, prépare tes crayons:
J'en vois de temps en temps briller quelques rayons;
Les Sophocles nouveaux dont s'honore la France
En ont déja senti quelque douce influence;
Mais ce ne sont enfin que rayons inconstants,
Qui vont de l'un à l'autre, et qui n'ont que leur temps:
Et ces heureux hasards des fruits de mon étude
Laissent tout l'avenir dedans l'incertitude.
Fixe avec leur pouvoir leur éclat vagabond;
Fais-les servir d'ébauche à ton savoir profond;
Et, mêlant à ces traits l'effort de ton génie,
Fais revoir en portrait cette illustre bannie;
Peins bien toute sa pompe et toutes ses beautés,
Son empire absolu dessus les volontés;
Fais-lui donner du lustre aux plus brillantes marques
Dont se pare le chef des plus dignes monarques;
Fais partir de nos mains à ses commandements
Tout ce que nous avons d'éternels monuments;
Fais-lui distribuer la plus durable gloire;
Mets l'histoire à ses pieds, et toute la mémoire;

Mets en ses yeux l'éclat d'une divinité;
Mets en ses mains le sceau de l'immortalité,
Et rappelle si bien un juste amour pour elle,
Qu'à son tour en ces lieux cet amour la rappelle,
Et que les cœurs, plongés dans le ravissement,
N'en puissent plus souffrir ce long bannissement.
Mais que dis-je? tu vas rappeler cette reine
Avec bien plus de gloire, et beaucoup moins de peine.
Ce que je n'ai pu faire avec toutes mes voix,
Quoique j'aie eu pour moi jusqu'à celle des rois,
Quoique toute leur cour, de mes douceurs charmée,
Ait par-delà mes vœux enflé ma renommée;
Un coup-d'œil le va faire, et ton art plus charmant
Pour un si grand effet ne veut qu'un seul moment.
Je vois, je vois déja dans ton académie,
Par de royales mains en ces lieux affermie,
Tes Zeuxis renaissants, tes Appelles nouveaux,
Étaler à l'envi des chef-d'œuvres si beaux,
Qu'un violent amour pour des choses si rares
Transforme en généreux les cœurs les plus avares;
Et les précipitant à d'inouis efforts,
Fait dérouiller les clefs des plus secrets trésors.
Je les vois effacer ces chef-d'œuvres antiques,
Dont jadis les seuls rois, les seules républiques,
Les seuls peuples entiers pouvoient faire le prix,
Et pour qui l'on traitoit les talents de mépris:
Je vois le Potosi te venir rendre hommage,
Je vois se déborder le Pactole et le Tage,

Je les vois à grands flots se répandre sur toi.
N'accusons plus le siecle; enfin je la revoi,
Je la revois enfin cette belle inconnue,
Et par toi rappelée, et pour toi revenue.
Oui, désormais le siecle a tout son ornement,
Puisqu'enfin tu lui rends en cet heureux moment
Cette haute vertu, cette illustre bannie,
Cette source de gloire en torrents infinie,
Cette reine des cœurs, cette divinité:
J'ai retrouvé son nom, la Libéralité.

SUR LA CONTESTATION

*Entre le sonnet d'Uranie et celui de Job.**

SONNET.

DEMEUREZ en repos, Frondeurs et Mazarins,
Vous ne méritez pas de partager la France;
Laissez-en tout l'honneur aux partis d'importance
Qui mettent sur les rangs de plus nobles mutins.

Nos Uranins ligués contre nos Jobelins
Portent bien au combat une autre véhémence;
Et s'il doit achever de même qu'il commence,
Ce sont Guelfes nouveaux, et nouveaux Gibelins.

Vaine démangeaison de la guerre civile,
Qui partagiez naguere et la cour et la ville,
Et dont la paix éteint les cuisantes ardeurs,

Que vous avez de peine à demeurer oisive,
Puisqu'au même moment qu'on voit bas les Frondeurs,
Pour deux méchants sonnets on demande Qui vive!

* Voyez l'histoire de cette contestation dans les Mémoires de littérature imprimés à la Haye, tome I, page 20. Le sonnet d'Uranie étoit de Voiture, et celui de Job, de Benserade. Une pareille contestation donneroit aujourd'hui matiere à quelques épigrammes, mais ne fourniroit pas un sujet d'histoire.

SONNET.

Deux sonnets partagent la ville,
Deux sonnets partagent la cour,
Et semblent vouloir à leur tour
Rallumer la guerre civile.

Le plus sot et le plus habile
En mettent leur avis au jour,
Et ce qu'on a pour eux d'amour
A plus d'un échauffe la bile.

Chacun en parle hautement
Suivant son petit jugement;
Et s'il y faut mêler le nôtre,

L'un est sans doute mieux rêvé,
Mieux conduit, et mieux achevé;
Mais je voudrois avoir fait l'autre.

LA TULIPE,*

MADRIGAL.

AU SOLEIL.

Bel astre à qui je dois mon être et ma beauté,
Ajoute l'immortalité
A l'éclat nompareil dont je suis embellie;
Empêche que le temps n'efface mes couleurs:
Pour trône donne-moi le beau front de Julie;
Et, si cet heureux sort à ma gloire s'allie,
Je serai la reine des fleurs.

* Cette petite piece et les deux suivantes firent partie de cette célebre guirlande imaginée par le duc de Montausier, en l'honneur de Julie d'Augennes, qu'il recherchoit alors en mariage, et qu'il épousa. Tous les beaux esprits qui fréquentoient l'hôtel de Rambouillet concoururent à former cette guirlande.

LA FLEUR D'ORANGE,

MADRIGAL.

Du palais d'émeraude où la riche nature
M'a fait naître et régner avecque majesté,
Je viens pour adorer la divine beauté
Dont le soleil n'est rien qu'une foible peinture.
Si je n'ai point l'éclat ni les vives couleurs
Qui font l'orgueil des autres fleurs,
Par mes odeurs je suis plus accomplie,
Et par ma pureté plus digne de Julie.
Je ne suis point sujette au fragile destin
De ces belles infortunées,
Qui meurent dès qu'elles sont nées,
Et de qui les appas ne durent qu'un matin;
Mon sort est plus heureux, et le ciel favorable
Conserve ma franchise et la rend plus durable.
Ainsi, charmant objet, rare présent des cieux,
Pour mériter l'honneur de plaire à vos beaux yeux,
J'ai la pompe de ma naissance;
Je suis en bonne odeur en tout temps, en tous lieux;
Mes beautés ont de la constance,
Et ma pure blancheur marque mon innocence.

J'ose donc me vanter, en vous offrant mes vœux,
De vous faire moi seule une riche couronne,
Bien plus digne de vos cheveux
Que les plus belles fleurs que Zéphyre vous donne:
Mais si vous m'accusez de trop d'ambition,
Et d'aspirer plus haut que je ne devrois faire,
Condamnez ma présomption,
Et me traitez en téméraire;
Punissez, j'y consens, mon superbe dessein
Par une sévere défense
De m'élever plus haut que jusqu'à votre sein;
Et ma punition sera ma récompense.

L'IMMORTELLE BLANCHE,

MADRIGAL.

Donnez-moi vos couleurs, tulipes, anémones;
Oeillets, roses, jasmins, donnez-moi vos odeurs;
Des contraires saisons le froid ni les ardeurs
Ne respectent que les couronnes
Que l'on compose de mes fleurs:
Ne vous vantez donc point d'être aimables ni belles;
On ne peut nommer beau ce qu'efface le temps:
Pour couronner les beautés éternelles,
Et pour rendre leurs yeux contents,

Il ne faut point être mortelles;
Si vous voulez affranchir du trépas
Vos brillants, mais frêles appas,
Souffrez que j'en sois embellie;
Et si je leur fais part de mon éternité,
Je les rendrai pareils aux appas de Julie,
Et dignes de parer sa divine beauté.

JALOUSIE.

N'AIMEZ plus tant, Philis, à vous voir adorée:
Le plus ardent amour n'a pas grande durée;
Les nœuds les plus serrés sont le plutôt rompus;
A force d'aimer trop, souvent on n'aime plus,
Et ces liens si forts ont des lois si séveres
Que toutes leurs douceurs en deviennent amerés.
Je sais qu'il vous est doux d'asservir tous nos soins:
Mais qui se donne entier n'en exige pas moins;
Sans réserve il se rend, sans réserve il se livre,
Hors de votre présence il doute s'il peut vivre:
Mais il veut la pareille, et son attachement
Prend compte de chaque heure et de chaque moment.
C'est un esclave fier qui veut régler son maître,
Un censeur complaisant qui cherche à trop connoître,
Un tyran déguisé qui s'attache à vos pas,
Un dangereux Argus qui voit ce qui n'est pas;

Sans cesse il importune, et sans cesse il assiege,
Importun par devoir, fâcheux par privilege,
Ardent à vous servir jusqu'à vous en lasser,
Mais au reste un peu tendre et facile à blesser.
Le plus léger chagrin d'une humeur inégale,
Le moindre égarement d'un mauvais intervalle,
Un souris par mégarde à ses yeux dérobé,
Un coup-d'œil par hasard sur un autre tombé,
Le plus foible dehors de cette complaisance
Que se permet pour tous la même indifférence;
Tout cela fait pour lui de grands crimes d'état;
Et plus l'amour est fort, plus il est délicat.
Vous avez vu, Philis, comme il brise sa chaîne
Sitôt qu'auprès de vous quelque chose le gêne;
Et comme vos bontés ne sont qu'un foible appui
Contre un murmure sourd qui s'épand jusqu'à lui;
Que ce soit vérité, que ce soit calomnie,
Pour vous voir en coupable il suffit qu'on le die;
Et lorsqu'une imposture a quelque fondement
Sur un peu d'imprudence, ou sur trop d'enjoûment,
Tout ce qu'il sait de vous et de votre innocence
N'ose le révolter contre cette apparence,
Et souffre qu'elle expose à cent fausses clartés
Votre humeur sociable et vos civilités.
Sa raison au-dedans vous fait en vain justice,
Sa raison au-dehors respecte son caprice;
La peur de sembler dupe aux yeux de quelques fous
Étouffe cette voix qui parle trop pour vous.

La part qu'il prend sur lui de votre renommée
Forme un sombre dépit de vous avoir aimée;
Et comme il n'est plus temps d'en faire un désaveu,
Il fait gloire par-tout d'éteindre un si beau feu:
Du moins s'il ne l'éteint, il l'empêche de luire,
Et brave le pouvoir qu'il ne sauroit détruire.
Voilà ce que produit le don de trop charmer.
Pour garder vos amants faites-vous moins aimer;
Un amour médiocre est souvent plus traitable:
Mais pourriez-vous, Philis, vous rendre moins aimable?
Pensez-y, je vous prie, et n'oubliez jamais,
Quand on vous aimera, que l'amour est doux; mais...

SUR LE DÉPART

DE MADAME LA MARQUISE DE B. A. T.

Allez, belle marquise, allez en d'autres lieux
Semer les doux périls qui naissent de vos yeux.
Vous trouverez par-tout les ames toutes prêtes
A recevoir vos lois et grossir vos conquêtes,
Et les cœurs à l'envi se jetant dans vos fers,
Ne feront point de vœux qui ne vous soient offerts;
Mais ne pensez pas tant aux glorieuses peines
De ces nouveaux captifs qui vont prendre vos chaînes,
Que vous teniez vos soins tout-à-fait dispensés
De faire un peu de grace à ceux que vous laissez.

Apprenez à leur noble et chere servitude
L'art de vivre sans vous et sans inquiétude;
Et, si sans faire un crime on peut vous en prier,
Marquise, apprenez-moi l'art de vous oublier.
En vain de tout mon cœur la triste prévoyance
A voulu faire essai des maux de votre absence;
Quand j'ai cru le soustraire à des yeux si charmants,
Je l'ai livré moi-même à de nouveaux tourments:
Il a fait quelques jours le mutin et le brave,
Mais il revient à vous, et revient plus esclave,
Et reporte à vos pieds le tyrannique effet
De ce tourment nouveau que lui-même il s'est fait.
Vengez-vous du rebelle, et faites-vous justice:
Vous devez un mépris du moins à son caprice;
Avoir un si long-temps des sentiments si vains,
C'est assez mériter l'honneur de vos dédains.
Quelle bonté superbe, ou quelle indifférence
A sa rebellion ôte le nom d'offense?
Quoi! vous me revoyez sans vous plaindre de rien?
Je trouve même accueil avec même entretien?
Hélas! et j'espérois que votre humeur altiere
M'ouvriroit les chemins à la révolte entiere;
Ce cœur, que la raison ne peut plus secourir,
Cherchoit dans votre orgueil une aide à se guérir:
Mais vous lui refusez un moment de colere;
Vous m'enviez le bien d'avoir pu vous déplaire;
Vous dédaignez de voir quels sont mes attentats,
Et m'en punissez mieux ne m'en punissant pas.

Une heure de grimace ou froide ou sérieuse,
Un ton de voix trop rude ou trop impérieuse,
Un sourcil trop sévere, une ombre de fierté,
M'eût peut-être à vos yeux rendu la liberté.
J'aime, mais en aimant je n'ai point la bassesse
D'aimer jusqu'au mépris de l'objet qui me blesse;
Ma flamme se dissipe à la moindre rigueur.
Non qu'enfin mon amour prétende cœur pour cœur:
Je vois mes cheveux gris: je sais que les années
Laissent peu de mérite aux ames les mieux nées;
Que les plus beaux talents des plus rares esprits,
Quand les corps sont usés, perdent bien de leur prix;
Que, si dans mes beaux jours je parus supportable,
J'ai trop long-temps aimé pour être encore aimable,
Et que d'un front ridé les replis jaunissants
Mêlent un triste charme au prix de mon encens.
Je connois mes défauts; mais après tout, je pense
Être pour vous encore un captif d'importance:
Car vous aimez la gloire, et vous savez qu'un roi
Ne vous en peut jamais assurer tant que moi.
Il est plus en ma main qu'en celle d'un monarque
De vous faire égaler l'amante de Pétrarque,
Et mieux que tous les rois je puis faire douter
De sa Laure ou de vous qui le doit emporter.
Aussi, je le vois trop, vous aimez à me plaire,
Vous vous rendez pour moi facile à satisfaire;
Votre ame de mes feux tire un plaisir secret,
Et vous me perdriez sans honte avec regret.

Marquise, dites donc ce qu'il faut que je fasse :
Vous rattachez mes fers quand la saison vous chasse ;
Je vous avois quittée, et vous me rappelez
Dans le cruel instant que vous vous en allez.
Rigoureuse faveur, qui force à disparoître
Ce calme étudié que je faisois renaître,
Et qui ne rétablit votre absolu pouvoir
Que pour me condamner à languir sans vous voir!
Payez, payez mes feux d'une plus foible estime,
Traitez-les d'inconstants ; nommez ma fuite un crime ;
Prêtez-moi, par pitié, quelque injuste courroux ;
Renvoyez mes soupirs qui volent après vous ;
Faites-moi présumer qu'il en est quelques autres
A qui jusqu'en ces lieux vous renvoyez des vôtres,
Qu'en faveur d'un rival vous allez me trahir :
J'en ai, vous le savez, que je ne puis haïr ;
Négligez-moi pour eux : mais dites en vous-même ;
« Moins il me veut aimer, plus il fait voir qu'il m'aime,
« Et m'aime d'autant plus que son cœur enflammé
« N'ose même aspirer au bonheur d'être aimé ;
« Je fais tous ses plaisirs, j'ai toutes ses pensées,
« Sans que le moindre espoir les ait intéressées. »
Puissé-je malgré vous y penser un peu moins,
M'échapper quelques jours vers quelques autres soins,
Trouver quelques plaisirs ailleurs qu'en votre idée,
Et voir toute mon ame un peu moins obsédée ;
Et vous, de qui je n'ose attendre jamais rien,
Ne ressentir jamais un mal pareil au mien!

Ainsi parla Cléandre, et ses maux se passerent,
Son feu s'évanouit, ses déplaisirs cesserent:
Il vécut sans la dame, et vécut sans ennui,
Comme la dame ailleurs se divertit sans lui.
Heureux en son amour, si l'ardeur qui l'anime
N'en conçoit les tourments que pour s'en plaindre en rime,
Et si d'un feu si beau la céleste vigueur
Peut enflammer ses vers sans échauffer son cœur!

POUR UNE DAME

Qui représentoit la Nuit en la comédie d'Endymion.

MADRIGAL.

Si la Lune et la Nuit sont bien représentées,
Endymion n'étoit qu'un sot:
Il devoit dès le premier mot
Renvoyer à leur ciel les cornes argentées.
Ténébreuse déesse, un œil bien éclairé
Dans tes obscurités eût cherché sa fortune;
Et je n'en connois point qui n'eût tôt préféré
Les ombres de la Nuit aux clartés de la Lune.

ÉLÉGIE.

Iris, je vais parler; c'est trop de violence.
Il est temps que mon feu se dérobe au silence,
Et qu'il fasse échapper au respect qui me suit,
L'aveu du triste état où vous m'avez réduit.
Depuis le jour fatal que pour vous je soupire
Mes yeux se sont cent fois chargés de vous le dire,
Et cent fois, si mon mal vous pouvoit émouvoir,
Leur mourante langueur vous l'auroit fait savoir:
Mais les vôtres par-tout, certains de leur victoire,
D'une obscure conquête estiment peu la gloire,
Et veulent, pour daigner en faire part au cœur,
Que l'éclat du triomphe en apporte au vainqueur.
C'est par-là que, jaloux de l'orgueil qui l'inspire,
Ce cœur n'a point sur moi reconnu son empire;
Que mettant ma défaite au-dessous de ses soins
Il en a récusé mes soupirs pour témoins,
Et craint de s'exposer, s'il avouoit mes peines,
A rougir d'un captif indigne de vos chaînes.
Je le confesse, Iris, il n'est point parmi nous
De mérite assez haut pour aller jusqu'à vous.
A voir ce que je suis tout mon espoir chancelle;
Mais le peu que je vaux ne vous rend pas moins belle:
J'ai des yeux comme un autre à me laisser charmer,
J'ai comme un autre un cœur ardent à s'enflammer;

Et, dans les doux appas dont vous êtes pourvue,
J'ai dû brûler pour vous puisque je vous ai vue.
Oui, de votre beauté l'éclat impérieux
Touche aussitôt le cœur qu'il vient frapper les yeux:
Ce n'est point un brillant dont la fausse lumiere
Ne fasse qu'éblouir au moment qu'elle éclaire;
Ce n'est point un effort de charmes impuissants
Qui prennent pour appui la surprise des sens:
Quelqu'en vous leur rapport vante d'un prix extrême,
La raison convaincue y souscrit elle-même,
Et, sans appréhender de le voir démenti,
Par son propre suffrage affermit leur parti.
Alors que ne peut point sur les plus belles ames
Ce vif amas d'attraits, cette source de flammes,
Ces beaux yeux qui, portant le jour de toutes parts,
Font autant de captifs qu'ils lancent de regards!
Alors que ne peut point ce pompeux assemblage
Des traits les plus perçants dont brille un beau visage,
Et qui dessus le vôtre étalent hautement
Ce qu'ailleurs cent beautés font voir de plus charmant!
Aussi, que leur adresse aux dons de la nature
Ajoute encor de l'art la plus douce imposture,
Que de lis empruntés leur visage soit peint,
On les verra pâlir auprès de votre teint,
Ce teint dont la blancheur, sans être mendiée,
Passe en vivacité la plus étudiée,
Et pare avec orgueil le plus brillant séjour
Où les graces jamais aient attiré l'amour.

C'est là, c'est en vous seule, Iris, que l'on doit croire
Qu'aimant à triompher, il triomphe avec gloire,
Et qu'il trouve aussitôt de quoi s'assujettir
Quiconque de ses traits s'étoit pu garantir.
Pour moi, je l'avoûrai, comme aucune surprise
N'avoit jusques ici fait trembler ma franchise,
Permettant à mes yeux l'heur de vous regarder,
Mon cœur trop imprudent ne crut rien hasarder.
Ainsi de vos beautés qu'on vantoit sans pareilles
Je voulus à loisir contempler les merveilles;
Ainsi j'examinai tous ces riches trésors
Que prodigua le ciel à former votre corps,
Ce port noblement fier, cette taille divine
Qui par sa majesté marque son origine,
Seule égale à soi-même, et tellement à vous
Que, la formant unique, il s'en montra jaloux.
De tant d'appas divers mon ame possédée
Conclut d'en conserver la précieuse idée:
Je l'admirai sans cesse, et de mon souvenir,
Ne croyant qu'admirer, j'eus peur de la bannir:
Mais de ce sentiment la flatteuse imposture
N'empêcha pas le mal pour cacher la blessure,
Et ce soin d'admirer, qui dure plus d'un jour,
S'il n'est amour déja, devient bientôt amour.
Un je ne sais quel trouble où je me vis réduire
De cette vérité sut assez tôt m'instruire;
Par d'inquiets transports me sentant émouvoir,
J'en connus le sujet quand j'osai vous revoir.

A prendre ce dessein mon ame tout émue
Eut peine à soutenir l'éclat de votre vue;
Mon cœur en fut surpris d'un doux saisissement
Qui me fit découvrir que j'allois être amant:
Un désordre confus m'expliqua son martyre;
Je voulus vous parler, et ne sus que vous dire;
Je rougis, je pâlis; et d'un tacite aveu,
Si je n'aime point, dis-je, hélas! qu'il s'en faut peu!
Soudain, le pourrez-vous apprendre sans colère?
Je jugeai la révolte un parti nécessaire,
Et je n'épargnai rien, dans cette extrémité,
Pour soulever mon cœur contre votre beauté.
L'ardeur de dégager ma franchise asservie
Me fit prendre les yeux de la plus noire envie;
Je ne m'attachai plus qu'à chercher des défauts,
Qui, détruisant ma flamme, adoucissent mes maux:
Mais, las! cette recherche un peu trop téméraire
Produisit à sa cause un effet bien contraire;
Et vos attraits, par elle à mes sens mieux offerts,
Au lieu de les briser redoublerent mes fers.
Plus je vous contemplai, plus je connus de charmes,
Contre qui ma raison me refusa des armes;
Et sans cesse l'amour par de vives clartés
Me découvrit en vous de nouvelles beautés.
Tout ce que vous faisiez étoit inséparable
De ce je ne sais quoi sans qui rien n'est aimable;
Tout ce que vous disiez avoit cet air charmant
Qui des plus nobles cœurs triomphe en un moment.

J'en connus le pouvoir, j'en ressentis l'atteinte:
Contraint de vous aimer, j'aimai cette contrainte;
Et je n'aspirai plus, par mille vœux offerts,
Qu'à vous faire avouer la gloire de mes fers.
Y consentirez-vous, belle Iris? et pourrai-je
Promettre à mes desirs ce charmant privilege?
Je ne demande point que sensible à mon feu
L'assurance du vôtre en couronne l'aveu;
Je ne demande point qu'à mes vœux favorable
Vous vous montriez amante en vous montrant aimable,
Et que, par un transport qui n'examine rien,
Le don de votre cœur suive l'offre du mien:
Quoi qu'on ait fait pour vous et de grand et d'insigne,
C'est un prix glorieux dont on n'est jamais digne,
Et que ma passion me faisant desirer,
L'excès de mes défauts me défend d'espérer.
Permettez seulement, pour flatter mon martyre,
Que vous osant aimer j'ose aussi vous le dire;
Qu'à vos pieds mon respect apporte chaque jour
Les serments redoublés d'un immuable amour;
Que là par son ardeur je vous fasse connoître
Qu'étant pur et sincere il doit toujours s'accroître,
Que ce n'est point l'effet d'un aveugle appétit
Que le desir fit naître et que l'espoir nourrit,
Et qu'aimant par raison d'un amour véritable
Ce que jamais le ciel forma de plus aimable,
Le temps dessus mon cœur n'aura rien d'assez fort
Pour en bannir les traits que par ceux de la mort.

SONNET.

Je vous estime, Iris, et crois pouvoir sans crime
Permettre à mon respect un aveu si charmant:
Il est vrai qu'à chaque moment
Je songe que je vous estime.

Cette agréable idée, où ma raison s'abyme,
Tyrannise mes sens jusqu'à l'accablement;
Mais pour vouloir fuir ce tourment
La cause en est trop légitime.

Aussi, quelque désordre où mon cœur soit plongé,
Bien loin de faire effort à l'en voir dégagé,
Entretenir sa peine est toute mon étude.

J'en aime le chagrin, le trouble m'en est doux.
Hélas! que ne m'estimez-vous
Avec la même inquiétude!

SONNET.

D'UN accueil si flatteur, et qui veut que j'espere,
Vous payez ma visite alors que je vous voi,
Que souvent à l'erreur j'abandonne ma foi,
Et crois seul avoir droit d'aspirer à vous plaire.

Mais si j'y trouve alors de quoi me satisfaire,
Ces charmes attirants, ces doux je ne sais quoi,
Sont des biens pour tout autre aussi-bien que pour moi;
Et c'est dont un beau feu ne se contente guere.

D'une ardeur réciproque il veut d'autres témoins,
Un mutuel échange et de vœux et de soins,
Un transport de tendresse à nul autre semblable.

C'est là ce qui remplit un cœur fort amoureux:
Le mien le sent pour vous; le vôtre en est capable.
Hélas! si vous vouliez, que je serois heureux!

STANCES.

MARQUISE, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guere mieux.

Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront,
Et saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planetes
Regle nos jours et nos nuits:
On m'a vu ce que vous êtes;
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore;
Mais ceux que vous méprisez
Pourroient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourroient sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle,
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Pensez-y, belle marquise.
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise,
Quand il est fait comme moi.

SONNET.

USEZ moins avec moi du droit de tout charmer:
Vous me perdrez bientôt si vous n'y prenez garde.
J'aime bien à vous voir, quoi qu'enfin j'y hasarde;
Mais je n'aime pas bien qu'on me force d'aimer.

Cependant mon repos a de quoi s'alarmer:
Je sens je ne sais quoi dès que je vous regarde;
Je souffre avec chagrin tout ce qui m'en retarde;
Et c'est déja sans doute un peu plus qu'estimer.

Ne vous y trompez pas : l'honneur de ma défaite
N'assure point d'esclave à la main qui l'a faite ;
Je sais l'art d'échapper aux charmes les plus forts ;

Et quand ils m'ont réduit à ne plus me défendre,
Savez-vous, belle Iris, ce que je fais alors?
Je m'enfuis de peur de me rendre.

SONNET PERDU AU JEU.

Je chéris ma défaite, et mon destin m'est doux,
Beauté, charme puissant des yeux et des oreilles ;
Et je n'ai point regret qu'une heure auprès de vous
Me coûte en votre absence et des soins et des veilles.

Se voir ainsi vaincu par vos rares merveilles,
C'est un malheur commode à faire cent jaloux ;
Et le cœur ne soupire, en des pertes pareilles,
Que pour baiser la main qui fait de si grands coups.

Recevez de la mienne, après votre victoire,
Ce que pourroit un roi tenir à quelque gloire,
Ce que les plus beaux yeux n'ont jamais dédaigné.

Je vous en rends, Iris, un juste et prompt hommage.
Hélas ! contentez-vous de me l'avoir gagné,
Sans me dérober davantage.

MADRIGAL

A MADEMOISELLE SERMENT.*

Mes deux mains à l'envi disputent de leur gloire;
Et dans leurs sentiments jaloux
Je ne sais ce que j'en dois croire.
Philis, je m'en rapporte à vous;
Réglez mon amour par le vôtre.
Vous savez leurs honneurs divers;
La droite a mis au jour un million de vers,
Mais votre belle bouche a daigné baiser l'autre.
Adorable Philis, peut-on mieux décider
Que la droite lui doit céder?

* Mademoiselle Serment ayant baisé la main à M. Corneille par un excès d'estime, il lui envoya ce madrigal. Mademoiselle Serment étoit née à Grenoble, et mourut à Paris en 1692. Elle fut du nombre des femmes qui cultiverent les lettres, et qui se composerent une cour de tous les beaux esprits du temps. Quinault, entre autres, lui fut tendrement attaché, et la consultoit, dit-on, sur ses ouvrages.

RÉPONSE

DE MADEMOISELLE SERMENT.

Si vous parlez sincèrement
Lorsque vous préférez la main gauche à la droite,
De votre jugement je suis mal satisfaite.
Le baiser le plus doux ne dure qu'un moment;
Un million de vers dure éternellement,
Quand ils sont beaux comme les vôtres:
Mais vous parlez comme un amant,
Et peut-être comme un Normand;
Vendez vos coquilles à d'autres.

IMITATION D'UNE ODE LATINE

QUI FUT ADRESSÉE

A MONSIEUR PÉLISSON.

Non, je ne serai pas, illustre Pélisson;
Ingrat à tes bienfaits, injuste à ton beau nom.
Dans mes chants, dans mes vers, il trouvera sa place,
Et tes bienfaits dans moi ne perdront pas leur grace.
Je sais bien que ce nom, par la gloire porté,
A déja pris l'essor vers l'immortalité,
Et que, pour le placer avec quelque avantage,
Il faudroit mettre l'or et le marbre en usage:
Mais ne pouvant dresser de plus beaux monuments,
Approuve dans mes vers ces justes sentiments.
C'est toi, grand Pélisson, qui, malgré la licence,
Ramenes dans nos jours le siecle d'innocence:
Par toi nous retrouvons la candeur, la bonté,
Et du monde naissant la sainte probité.
Que la justice armée et les lois souveraines
Contiennent les mortels par la crainte des peines,
De peur que le forfait et le crime indomté
N'entraîne le désordre avec l'impunité:

Ni la rigueur des lois ni l'austere justice
Ne te retiendront pas sur le penchant du vice;
L'amour de la vertu fait cet effet dans toi,
Elle seule te guide, elle est seule ta loi.
Au milieu de la cour ton ame bienfaisante
Verse indifféremment sa faveur obligeante;
Et, bien loin d'enchérir ou vendre les bienfaits,
Tu préviens, en donnant, les vœux et les souhaits.
Ces mortels dont l'éclat emporte notre estime
N'ont souvent pour vertu que d'être exempts de crime:
Mais ta vertu, qui suit des sentiments plus hauts,
Ne borne pas ta gloire à vivre sans défauts;
En mille beaux projets, en mille biens, féconde,
Ta solide vertu se fait voir dans le monde;
Et, sans les faux appas d'un éclat emprunté,
Elle porte à nos yeux sa charmante beauté.
En vain, pour ébranler ta fidele constance,
On voit fondre sur toi la force et la puissance;
En vain dans la Bastille on t'accabla de fers;
En vain on te flatta sur mille appâts divers:
Ton grand cœur, inflexible aux rigueurs, aux caresses,
Triompha de la force, et se rit des promesses.
Et comme un grand rocher par l'orage insulté
Des flots audacieux méprise la fierté,
Et sans craindre le bruit qui gronde sur sa tête,
Voit briser à ses pieds l'effort de la tempête;
C'est ainsi, Pélisson, que dans l'adversité
Ton intrépide cœur garda sa fermeté,

Et que ton amitié, constante et généreuse,
Du milieu des dangers sortit victorieuse.
Mais c'est par ce revers que le plus grand des rois
Sembloit te préparer aux plus nobles emplois,
Et qu'admirant dans toi l'esprit et le courage
De la Bastille au Louvre il te fit un passage,
Où ta fidélité dans son plus grand éclat
Conserve le dépôt des secrets de l'état.
Pour moi, je ne veux point, comme le bas vulgaire,
De tes divers emplois pénétrer le mystere;
Je ne m'introduis point dans le palais des grands,
Et me fais un secret de ce que j'y comprends:
Mais je te vois alors comme un autre Moïse,
Quand le peuple de Dieu, par sa seule entremise,
Sur le mont de Sina reçut la sainte loi
A travers les carreaux, la terreur, et l'effroi;
De sa haute faveur les tribus étonnées
Au pied du sacré mont demeuroient prosternées,
Pendant que ce prophete, élevé dans ce lieu,
Dans un nuage épais parloit avec son Dieu,
Et qu'il puisoit à fond dans le sein de sa gloire
Le merveilleux projet de sa divine histoire,
Monument éternel, où la postérité
Viendra dans tous les temps chercher la vérité.
Mais, puisqu'un même sort te donne dans la France
Du plus grand des héros l'illustre confidence,
Et que par sa faveur tu vois jusques au fonds
Des secrets de l'état les abymes profonds,

Ne donneras-tu pas, après tes doctes veilles,
De ce grand conquérant les faits et les merveilles?
Et d'un style éloquent ne décriras-tu pas
Ses conseils, ses exploits, ses sieges, ses combats?
Le monde attend de toi ce merveilleux ouvrage,
Seul digne des appas de ton divin langage;
Les faits de ce grand roi perdroient de leur beauté,
Si tu n'en soutenois l'auguste majesté;
Et sa gloire après nous ne seroit pas entiere,
Si tout autre que toi traitoit cette matiere.
Poursuis donc, Pélisson, cet auguste projet,
Et ne t'étonne point par l'éclat du sujet;
Ton seul art peut donner d'une main immortelle
Au plus grand de nos rois une gloire éternelle.

DÉFENSE

DES FABLES DANS LA POÉSIE.

IMITATION DU LATIN DE SANTEUIL.

Qu'on fait d'injure à l'art de lui voler la fable!
C'est interdire aux vers ce qu'ils ont d'agréable,
Anéantir leur pompe, éteindre leur vigueur,
Et hasarder la muse à sécher de langueur.

O vous qui prétendez qu'à force d'injustices
Le vieil usage cede à de nouveaux caprices,
Donnez-nous par pitié du moins quelques beautés
Qui puissent remplacer ce que vous nous ôtez,
Et ne nous livrez pas aux tons mélancoliques
D'un style estropié par de vaines critiques!
Quoi! bannir des enfers Proserpine et Pluton!
Dire toujours le Diable, et jamais Alecton!
Sacrifier Hécate et Diane à la Lune,
Et dans son propre sein noyer le vieux Neptune!
Un berger chantera ses déplaisirs secrets
Sans que la triste Écho répete ses regrets!
Les bois autour de lui n'auront point de Dryades!
L'air sera sans Zéphyrs, les fleuves sans Naïades!
Et par nos délicats les Faunes assommés
Rentreront au néant dont on les a formés!
Pourras-tu, dieu des vers, endurer ce blasphême,
Toi qui fis tous ces dieux, qui fis Jupiter même?
Pourras-tu respecter ces nouveaux souverains
Jusqu'à laisser périr l'ouvrage de tes mains?
O! digne de périr, si jamais tu l'endures!
D'un si mortel affront sauve tes créatures;
Confonds leurs ennemis, insulte à leurs tyrans,
Fais-nous, en dépit d'eux, garder nos premiers rangs:
Et retirant ton feu de leurs veines glacées,
Laisse leurs vers sans force, et leurs rimes forcées.
La fable en nos écrits, disent-ils, n'est pas bien;
La gloire des païens déshonore un chrétien.

L'église toutefois, que l'Esprit-Saint gouverne,
Dans ses hymnes sacrés nous chante encor l'Averne,
Et par le vieil abus le Tartare inventé
N'y déshonore point un Dieu ressuscité.
Ces rigides censeurs ont-ils plus d'esprit qu'elle?
Et font-ils dans l'église une église nouvelle?
Quittons cet avantage, et ne confondons pas
Avec des droits si saints de profanes appas.
L'œil se peut-il fixer sur la vérité nue?
Elle a trop de brillant pour arrêter la vue,
Et, telle qu'un éclair qui ne fait qu'éblouir,
Elle échappe aussitôt qu'on présume en jouir;
La fable, qui la couvre, allume, presse, irrite
L'ingénieuse ardeur d'en voir tout le mérite:
L'art d'en montrer le prix consiste à le cacher,
Et sa beauté redouble à se faire chercher.
Otez Pan et sa flûte, adieu les pâturages;
Otez Pomone et Flore, adieu les jardinages;
Des roses et des lis le plus superbe éclat,
Sans la fable, en nos vers, n'aura rien que de plat.
Qu'on y peigne en savant une plante nourrie
Des impures vapeurs d'une terre pourrie,
Le portrait plaira-t-il, s'il n'a pour agrément
Les larmes d'une amante ou le sang d'un amant?
Qu'aura de beau la guerre, à moins qu'on n'y crayonne
Ici le char de Mars, là celui de Bellone,
Que la Victoire vole, et que les grands exploits
Soient portés en tous lieux par la Nymphe à cent voix?

Qu'ont la terre et la mer, si l'on n'ose décrire
Ce qu'il faut de Tritons à pousser un navire,
Cet empire qu'Éole a sur les tourbillons,
Bacchus sur les coteaux, Cérès sur les sillons?
Tous ces vieux ornements, traitez-les d'antiquailles;
Moi, si je peins jamais Saint-Germain et Versailles,
Les Nymphes, malgré vous, danseront tout autour;
Cent demi-Dieux follets leur parleront d'amour;
Du Satyre caché les brusques échappées
Dans les bras des Silvains feront fuir les Napées;
Et si je fais baller pour l'un de ces beaux lieux,
J'y ferai malgré vous trépigner tous les dieux.

Vous donc, encore un coup, troupe docte et choisie,
Qui nous forgez des lois à votre fantaisie,
Puissiez-vous à jamais adorer cette erreur
Qui pour tant de beautés inspire tant d'horreur,
Nous laisser à jamais ces charmes en partage,
Qui portent les grands noms au-delà de notre âge!
Et si le vôtre atteint quelque postérité,
Puisse-t-il n'y traîner qu'un vers décrédité!

BILLET

A MONSIEUR PÉLISSON.

En matiere d'amour je suis fort inégal;
J'en écris assez bien et le fais assez mal;
J'ai la plume féconde et la bouche stérile,
Bon galant au théâtre, et fort mauvais en ville;
Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Voilà, monsieur, une petite peinture que je fis de moi-même il y a près de vingt ans. Je ne vaux guere mieux à présent. Quoi qu'il en soit, monsieur le surintendant * a voulu savoir ces six vers; et je ne suis point fâché de lui avoir fait voir que j'ai toujours eu assez d'esprit pour connoître mes défauts, malgré l'amour-propre qui semble être attaché à notre métier. J'obéis donc sans répugnance aux ordres qu'il lui a plu m'en

[1] M. Fouquet, surintendant des finances.

donner, et vous supplie de me ménager un moment d'audience pour prendre congé de lui, puisqu'il a voulu que je l'importunasse encore une fois. Il me témoigna dimanche dernier assez de bonté pour me faire espérer qu'il ne dédaignera pas de prendre quelque soin de moi; et je ne doute point que tôt ou tard elle n'ait son effet, principalement quand vous prendrez la peine de l'en faire souvenir. Je me promets cela de la généreuse amitié dont vous m'honorez, et suis à vous de tout mon cœur,

P. CORNEILLE.

DISCOURS

Prononcé par P. Corneille, avocat-général à la table de marbre de Normandie, le 22 janvier 1647, lorsqu'il fut reçu à l'académie françoise à la place de M. Maynard.

MESSIEURS,

S'il est vrai que ce soit un avantage pour dépeindre les passions que de les ressentir, et que l'esprit trouve avec plus de facilité des couleurs pour ce qui le touche, que pour les idées qu'il emprunte de son imagination : j'avoue qu'il faut que je condamne tous les applaudissements qu'ont reçus jusqu'ici mes ouvrages, et que c'est injustement qu'on m'attribue quelque adresse à décrire les mouvements de l'ame, puisque dans la joie la plus sensible dont je sois capable, je ne trouve point de paroles qui vous en puissent faire concevoir la moindre partie. Ainsi je vois ma réputa-

tion prête à être détruite par la gloire même qui la devoit achever, puisqu'elle me jette dans la nécessité de vous montrer mon foible, prenant possession des graces qu'il vous a plu me faire: je ne me dois regarder que comme un de ces indignes mignons de la fortune que son caprice n'éleve au plus haut de la roue sans aucun mérite, que pour mettre plus en vue les taches de la fange dont elle les a tirés. Et certes, voyant cette honte inévitable dans l'honneur que je reçois, j'aurois de la peine à m'en consoler, si je ne considérois que vous rappellerez aisément en votre mémoire ce que vous savez mieux que moi, que la joie n'est qu'un épanouissement du cœur, et, si j'ose me servir d'un terme dont la dévotion s'est saisie, une certaine liquéfaction intérieure, qui, s'épanchant dans l'homme tout entier, relâche toutes les puissances de son ame; de sorte qu'au lieu que les autres passions y excitent des orages et des tempêtes dont les éclats sortent au-dehors avec impétuosité et violence, celle-ci n'y produit qu'une langueur, qui tient quelque chose de l'extase, et qui, se contentant de se mêler et de se rendre vi-

sible dans tous les traits extérieurs, laisse l'esprit dans l'impuissance de l'exprimer. C'est ce qu'ont bien reconnu nos grands maîtres du théâtre, qui n'ont jamais amené leur héros jusqu'à la félicité qu'ils leur ont fait espérer, qu'ils ne se soient arrêtés là tout aussitôt, sans faire des efforts inutiles à représenter leur satisfaction, dont ils savoient bien qu'ils ne pouvoient venir à bout.

Vous êtes trop équitables pour exiger de leur écolier une chose dont leurs exemples n'ont pu l'instruire; et vous aurez même assez de bonté pour suppléer à ce défaut, et juger de la grandeur de ma joie par celle de l'honneur que vous m'avez fait en me donnant une place dans votre illustre compagnie. Et véritablement, messieurs, quand je n'aurois pas une connoissance particuliere du mérite de ceux qui la composent, quand je n'aurois pas tous les jours entre les mains les admirables chefs-d'œuvre qui partent des vôtres, quand je ne saurois enfin autre chose de vous sinon que vous êtes le choix de ce grand génie qui n'a fait que des miracles, feu M. le cardinal de Richelieu; je serois l'homme du monde le plus

dépourvu de sens commun si je n'avois pas pour vous une estime et une vénération toujours extraordinaires, quand je vois que de la même main dont ce grand homme sapoit les fondements de la monarchie d'Espagne, il a daigné jeter ceux de votre établissement, et confier à vos soins la pureté d'une langue qu'il vouloit faire entendre et dominer par toute l'Europe. Vous m'avez fait part de cette gloire, et j'en tire encore cet avantage qu'il est impossible que de vos savantes assemblées, où vous me faites l'honneur de me recevoir, je ne remporte les belles teintures et les parfaites connoissances, qui, donnant une meilleure forme à ces heureux talents dont la nature m'a favorisé, mettront en un plus haut degré ma réputation, et feront remarquer aux plus grossiers, même dans la continuation de mes petits travaux, combien il s'y sera coulé du vôtre, et quels nouveaux ornements le bonheur de votre communication y aura semés. Oserai-je vous dire toutefois, messieurs, parmi cet excès d'honneur et ces avantages infaillibles, que ce n'est pas de vous que j'attends ni les plus grands honneurs ni les plus grands avan-

tages. Vous vous étonnerez sans doute d'une civilité si étrange; mais, bien loin de vous en offenser, vous demeurerez d'accord avec moi de cette vérité, quand je vous aurai nommé monseigneur le chancelier, et que je vous aurai dit que c'est de lui que j'espere et ces honneurs et ces avantages dont je vous parle, puisqu'il a bien voulu être le protecteur d'un corps si fameux, et qu'on peut dire en quelque sorte n'être que d'esprit: en devenir un des membres, c'est devenir en même temps une de ses créatures; et, puisque par l'entrée que vous m'y donnez je trouve et plus d'occasions et plus de facilité de lui rendre mes devoirs plus souvent, j'ai quelque droit de me promettre qu'étant illuminé de plus près je pourrai répandre à l'avenir dans tous mes ouvrages avec plus d'éclat et de vigueur les lumieres que j'aurai reçues de sa présence. Comme c'est un bien que je devrai entièrement à la faveur de vos suffrages, je vous conjure de croire que je ne manquerai jamais de reconnoissance envers ceux qui me l'ont procuré, et qu'encore qu'il soit très vrai que vous ne pourriez donner cette place à personne qui

se sentît plus incapable de la remplir, il n'est pas moins vrai que vous ne la pouviez donner à personne, ni qui l'eût plus ardemment souhaitée, ni qui s'en tînt votre redevable en un plus haut point, ni qui eût enfin plus de passion de contribuer de tous ses soins et de toutes ses forces au service d'une compagnie si célebre, à qui j'aurai des obligations éternelles de m'avoir fait tant d'honneurs sans les mériter.*

* Ce discours, écrit avec plus de négligence qu'aucun autre ouvrage de Corneille, semble prouver, par le peu de soin qu'il y donna, son mépris secret pour l'académie, qui, après avoir censuré le Cid par une basse complaisance pour le cardinal de Richelieu, avoit encore été assez injuste pour lui préférer deux fois deux hommes dont le nom est à peine connu. On sent combien un remerciement qui lui rappeloit nécessairement cette double injure dut lui paroître pénible à faire, et combien d'ailleurs il étoit au-dessous de lui.

LETTRE

De P. Corneille à M. de Saint-Evremond, pour le remercier des louanges qu'il lui avoit données dans la Dissertation sur l'Alexandre de Racine. [1]

MONSIEUR,

L'obligation que je vous ai est d'une nature à ne pouvoir jamais vous en remercier dignement; et, dans la confusion où je suis, je m'obstinerois encore dans le silence, si je n'avois peur qu'il ne passât auprès de vous pour ingratitude. Bien que les suffrages de l'importance du vôtre nous doivent toujours être très précieux, il y a des conjonctures qui en augmentent infiniment le prix. Vous m'honorez de votre estime en un temps où il semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en

[1] Cette lettre et la réponse sont au tome III des OEuvres de M. de Saint-Evremond, page 45 et suivantes de l'édition d'Amsterdam, 1726.

laisser aucune. Vous me soutenez, quand on se persuade qu'on m'a battu; et vous me consolez glorieusement de la délicatesse de notre siecle, quand vous daignez m'attribuer le bon goût de l'antiquité. C'est un merveilleux avantage pour un homme qui ne peut douter que la postérité ne veuille bien s'en rapporter à vous. Aussi je vous avoue après cela que je pense avoir quelque droit de traiter de ridicules ces vains trophées qu'on établit sur le débris imaginaire des miens, et de regarder avec pitié ces opiniâtres entêtements qu'on avoit pour les anciens héros refondus à notre mode.

Me voulez-vous bien permettre d'ajouter ici que vous m'avez pris par mon foible, et que ma Sophonisbe [1], pour qui vous montrez tant de tendresse,

[1] Voici l'endroit de la Dissertation de M. de Saint-Evremond: « Un des grands défauts de notre nation, c'est de ramener tout « à elle, jusqu'à nommer *étrangers* dans leur propre pays ceux « qui n'ont pas bien ou son air ou ses manieres: de là vient qu'on « nous reproche justement de ne savoir estimer les choses que « par le rapport qu'elles ont avec nous; dont Corneille a fait une « injuste et fâcheuse expérience dans sa Sophonisbe. Mairet, qui « avoit dépeint la sienne infidele au vieux Syphax, et amoureuse

a la meilleure part de la mienne? Que vous flattez agréablement mes sentiments, quand vous confirmez ce que j'ai avancé touchant la part que l'amour doit avoir dans les belles tragédies, et la fidélité avec laquelle nous devons conserver à ces vieux illustres ces caracteres de leur temps, de leur nation, et de leur humeur! J'ai cru jusques ici que l'amour étoit une passion trop chargée de foiblesse pour être la dominante dans une piece héroïque; j'aime qu'elle y serve d'ornement, et non

---

« du jeune et victorieux Massinisse, plut quasi généralement à « tout le monde pour avoir rencontré le goût des dames et le vrai « esprit des gens de la cour. Mais Corneille, qui fait mieux parler « les Grecs que les Grecs, les Romains que les Romains, les « Carthaginois que les citoyens de Carthage ne parloient eux- « mêmes; Corneille, qui presque seul a le bon goût de l'anti- « quité, a eu le malheur de ne plaire pas à notre siecle pour être « entré dans le génie de ces nations, et avoir conservé à la fille « d'Asdrubal son véritable caractere. Ainsi, à la honte de nos « jugements, celui qui a surpassé tous nos auteurs, et qui s'est « peut-être ici surpassé lui-même à rendre à ces grands noms « tout ce qui leur étoit dû, n'a pu nous obliger à lui rendre tout « ce que nous lui devions, asservis par la coutume aux choses « que nous voyons en usage, et peu disposés par la raison à esti- « mer des qualités et des sentiments qui ne s'accommodent pas « aux nôtres. » OEuvres de S. Evrem., tome 2, p. 449.

pas de corps, et que les grandes ames ne la laissent agir qu'autant qu'elle est compatible avec de plus nobles impressions. Nos doucereux et nos enjoués sont de contraire avis: mais vous vous déclarez du mien; n'est-ce pas assez pour vous en être redevable au dernier point, et me dire toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur, CORNEILLE.

RÉPONSE

De M. de Saint-Evremond à M. P. Corneille.

MONSIEUR,

Je ne doute pas que vous ne fussiez le plus reconnoissant homme du monde d'une grace qu'on vous feroit, puisque vous vous sentez obligé d'une justice qu'on vous rend. Si vous aviez à remercier tous ceux qui ont les mêmes sentiments que moi de vos ouvrages, vous devriez des remerciements à tous ceux qui s'y connoissent. Je vous puis répondre que jamais réputation n'a été si bien établie que la vôtre en Angleterre et en Hollande. Les Anglois, assez disposés naturellement à estimer ce qui leur appartient, renoncent à cette opinion, souvent bien fondée, et croient faire honneur à leur Ben. Johnson [1] de le nommer le Corneille

[1] Benjamin Johnson, célebre poëte anglois sous les regnes de la reine Elisabeth, de Jacques I, et de Charles I.

d'Angleterre. Monsieur Waller, un des plus beaux esprits du siecle, attend toujours vos pieces nouvelles, et ne manque pas d'en traduire un acte ou deux en vers anglois pour sa satisfaction particuliere [1]. Vous êtes le seul de notre nation dont les sentiments aient l'avantage de toucher les siens. Il demeure d'accord qu'on parle et qu'on écrit bien en France ; il n'y a que vous, dit-il, et tous les François, qui sache penser. M. Vossius, le plus grand admirateur de la Grece, qui ne saurait souffrir la moindre comparaison des Latins aux Grecs, vous préfere à Sophocle et à Euripide.

Après des suffrages si avantageux, vous me surprenez de dire que votre réputation est attaquée en France. Seroit-il arrivé du bon goût comme des modes, qui commencent à s'établir chez les étrangers quand elles se passent à Paris? Je ne m'étonnerois point qu'on prît quelque dégoût pour les vieux héros, quand on en voit un jeune qui

[1] Monsieur Waller a travaillé à la traduction angloise du Pompée de Corneille conjointement avec Charles Sackville, comte de Dorset, un des plus beaux esprits d'Angleterre, mort en 1706. C'est tout ce qui reste de ses traductions de Corneille.

efface toute leur gloire; mais si on se plaît encore à les voir représenter sur nos théâtres, comment ne peut-on pas admirer ceux qui viennent de vous? Je crois que l'influence du mauvais goût s'en va passer; et la premiere piece que vous donnerez au public fera voir, par le retour de ses applaudissements, le recouvrement du bon sens, et le rétablissement de la raison. Je ne finirai pas sans vous rendre graces très humbles de l'honneur que vous m'avez fait. Je me trouverois indigne des louanges que vous donnez à mon jugement; mais comme il s'occupe le plus souvent à bien connoître la beauté de vos ouvrages, je confonds nos intérêts, et me laisse aller avec plaisir à une vanité mêlée avec la justice que je vous rends.

ODE

Au révérend P. Delidel, de la compagnie de Jésus, sur son traité de la Théologie des saints.[1]

Toi qui nous apprends de la grace
Quelle est la force et la douceur,
Comme elle descend dans un cœur,
Comme elle agit, comme elle passe;
Docte écrivain, dont l'œil perçant
Va jusqu'au sein du Tout-Puissant
Pénétrer ce profond abyme;
Que les hommes te vont devoir!
Et que le prix en est ineffable et sublime
De ces biens que par-là tu mets en leur pouvoir!

Oui, tant que durera ta course,
Tu peux, mortel, à pleines mains
Puiser des bonheurs souverains
En cette inépuisable source.

[1] Cette ode est au commencement de ce traité, imprimé à Paris en 1668, *in*-4°.

Un guide si bien éclairé
Te conduit d'un pas assuré
Au vivant soleil qui l'éclaire:
Suis, mais avec zele, avec foi,
Suis, dis-je, tu verras tout ce qu'il te faut faire;
Et si tu ne le fais, il ne tiendra qu'à toi.

Tu peches, mais un Dieu pardonne,
Et pour mériter ce pardon
Il te fait ce précieux don;
Il n'en est avare à personne.
Reçois avec humilité,
Conserve avec fidélité,
Ce grand appui de ta foiblesse:
Avec lui ton vouloir peut tout;
Sans lui tu n'es qu'ordure, impuissance, bassesse.
Fais-en un bon usage, et la gloire est au bout.

C'en est la digne récompense;
Mais aussi, tu le dois savoir,
Cet usage est en ton pouvoir,
Il dépend de ta vigilance:
Tu peux t'endormir, t'arrêter;
Tu peux même le rejeter
Ce don, sans qui ta perte est sûre,
Et n'en tireras aucun fruit,
Si tu déferes plus aux sens, à la nature,
Qu'aux mouvements sacrés qu'en ton ame il produit.

J'en connois par toi l'efficace,
Savant et pieux écrivain,
Qui jadis de ta propre main
M'as élevé sur le Parnasse:
C'étoit trop peu pour ta bonté
Que ma jeunesse eût profité
Des leçons que tu m'as données;
Tu portes plus loin ton amour,
Et tu veux qu'aujourd'hui mes dernieres années
De tes instructions profitent à leur tour.

Je suis ton disciple, et peut-être
Que l'heureux éclat de mes vers
Éblouit assez l'univers
Pour faire peu de honte au maître.
Par une plus sainte leçon
Tu m'apprends de quelle façon
Au vice on doit faire la guerre.
Puissé-je en user encor mieux,
Et comme je te dois ma gloire sur la terre,
Puissé-je te devoir un jour celle des cieux!

Par son très obligé disciple
P. CORNEILLE.

Quòd scribo et placeo, si placeo, omne tuum est.[1]

[1] Imité du dernier vers de la troisieme ode d'Horace, liv. 4:

Quòd spiro et placeo, si placeo, tuum est.

REMERCIEMENT

AU ROI.

Ainsi du Dieu vivant la bonté surprenante
Verse, quand il lui plaît, sa grace prévenante;
Ainsi du haut des cieux il aime à départir
Des biens dont notre espoir n'osoit nous avertir.
Comme ses moindres dons excedent le mérite,
Cette même bonté seule l'en sollicite;
Il ne consulte qu'elle, et, maître qu'il en est,
Sans devoir à personne, il donne à qui lui plaît.
Telles sont les faveurs que ta main nous partage,
Grand roi, du roi des rois la plus parfaite image:
Tel est l'épanchement de tes nouveaux bienfaits;
Il prévient l'espérance, il surprend les souhaits,
Il passe le mérite, et ta bonté suprême
Pour faire des heureux les choisit d'elle-même.
Elle m'a mis du nombre et me force à rougir
De ne me voir qu'un zele incapable d'agir.

* Corneille composa cette piece pour remercier le roi de l'avoir compris dans le nombre des savants célebres à qui il avoit accordé des gratifications, en 1662.

Son excès dans mon cœur fait des troubles étranges.
Je sais que je te dois des vœux et des louanges,
Que ne t'en pas offrir c'est te les dérober;
Mais si j'y fais effort, je cherche à succomber,
Et le plus beau succès que ma muse en obtienne
Profanera ta gloire et détruira la mienne.
Je veux bien l'immoler tout entiere à mon roi;
Mais si je n'en ai plus, je ne puis rien pour toi;
Et j'en dois prendre soin, pour éviter le crime
D'employer à te peindre un pinceau sans estime.
Il n'est dans tous les arts secret plus excellent
Que de savoir connoître et choisir son talent.
Pour moi, qui de louer n'eus jamais la méthode,
J'ignore encor le tour du sonnet et de l'ode.
Mon génie au théâtre a voulu m'attacher,
Il en a fait mon sort, je dois m'y retrancher;
Par-tout ailleurs je rampe, et ne suis plus moi-même:
Mais là j'ai quelque nom, là quelquefois on m'aime,
Là ce même génie ose de temps en temps
Tracer de ton portrait quelques traits éclatants.
Par eux de l'Andromede il sut ouvrir la scene;
On y vit le Soleil instruire Melpomene,
Et lui dire qu'un jour Alexandre et César
Sembleroient des vaincus attachés à ton char:
Ton front le promettoit, et tes premiers miracles
Ont rempli hautement la foi de mes oracles.
A peine tu parois les armes à la main,
Que tu ternis les noms du Grec et du Romain;

Tout tremble, tout fléchit sous tes jeunes années;
Tu portes en toi seul toutes les destinées;
Rien n'est en sûreté s'il ne vit sous ta loi:
On t'offre, ou, pour mieux dire, on prend la paix de toi;
Et ceux qui se font craindre aux deux bouts de la terre,
Pour ne te craindre plus renoncent à la guerre.
Ton hymen est le sceau de cette illustre paix:
Sur ces grands incidents tout parle, et je me tais;
Et sans me hasarder à ces nobles amorces,
J'attends l'occasion qui s'arrête à mes forces.
Je la trouve, et j'en prends le glorieux emploi,
Afin d'ouvrir ma scene encore un coup pour toi:
J'y mets la Toison d'or; mais avant qu'on la voie,
La Paix vient elle-même y préparer la joie;
L'Hymen l'y fait descendre; et de Mars en courroux
Par ta digne moitié j'y romps les derniers coups.
On te voyoit dès-lors à toi seul comparable
Faire éclater par-tout ta conduite adorable,
Remplir les bons d'amour, et les méchants d'effroi.
Jusque-là toutefois tout n'étoit pas à toi,
Et, quelque doux effets qu'eût produits ta victoire,
Les conseils du grand Jule [1] avoient part à ta gloire.
Maintenant qu'on te voit en digne potentat
Réunir en ta main les rênes de l'état,
Que tu gouvernes seul, et que par ta prudence
Tu rappelles des rois l'auguste indépendance,

[1] Le cardinal Mazarin.

Il est temps que d'un air encor plus élevé
Je peigne en ta personne un monarque achevé;
Que j'en laisse un modele aux rois qu'on verra naître;
Et qu'en toi pour régner je leur présente un maître.
C'est là que je saurai fortement exprimer
L'art de te faire craindre, et de te faire aimer;
Cet accès libre à tous, cet accueil favorable,
Qu'ainsi qu'au plus heureux tu fais au misérable.
Je te peindrai vaillant, juste, bon, libéral,
Invincible à la guerre, en la paix sans égal:
Je peindrai cette ardeur constante et magnanime
De retrancher le luxe et d'extirper le crime;
Ce soin toujours actif pour les nobles projets,
Toujours infatigable au bien de tes sujets;
Ce choix de serviteurs fideles, intrépides,
Qui soulagent tes soins, mais sur qui tu présides,
Et dont tout le pouvoir qui fait tant de jaloux
N'est qu'un écoulement de tes ordres sur nous.
Je rendrai de ton nom l'univers idolâtre:
Mais pour ce grand chef-d'œuvre il faut un grand théâtre!
Ouvre-moi donc, grand roi, ce prodige des arts,
Que n'égala jamais la pompe des Césars,
Ce merveilleux salon où ta magnificence
Fait briller un rayon de sa toute-puissance;
Et peut-être, animé par tes yeux de plus près,
J'y ferai plus encor que je ne te promets.
Parle, et je reprendrai ma vigueur épuisée
Jusques à démentir les ans qui l'ont usée.

Vois comme elle renaît dès que je pense à toi,
Comme elle s'applaudit d'espérer en mon roi!
Le plus pénible effort n'a rien qui la rebute:
Commande, et j'entreprens; ordonne, et j'exécute.

AU ROI,

SUR SON RETOUR DE FLANDRE.

Tu reviens, ô mon roi, tout couvert de lauriers;
Les palmes à la main tu nous rends nos guerriers;
Et tes peuples, surpris et charmés de leur gloire,
Mêlent un peu d'envie à leurs chants de victoire.
Ils voudroient avoir vu comme eux aux champs de Mars
Ton auguste fierté guider tes étendards,
Avoir domté comme eux l'Espagne en sa milice,
Réduit comme eux la Flandre à te faire justice,
Et su mieux prendre part à tant de murs forcés,
Que par des feux de joie et des vœux exaucés.
Nos muses, à leur tour, de même ardeur saisies,
Vont redoubler pour toi leurs nobles jalousies,
Et ta France en va voir les merveilleux efforts
Déployer à l'envi leurs plus rares trésors.
Elles diront quels soins, quels rudes exercices,
Quels travaux assidus étoient lors tes délices,

Quels secours aux blessés prodiguoit ta bonté;
Quels exemples donnoit ton intrépidité,
Quels rapides succès ont accru ton empire,
Et le diront bien mieux que je ne le puis dire:
C'est à moi de m'en taire, et ne pas avilir
L'honneur de ces lauriers que tu viens de cueillir.
De mon génie usé la chaleur amortie
A leur gloire immortelle est trop mal assortie;
Et défigureroit tes grandes actions
Par l'indigne attentat de ses expressions.
Que ne peuvent, grand roi, tes hautes destinées
Me rendre la vigueur de mes jeunes années!
Qu'ainsi qu'au temps du Cid je ferois de jaloux!
Mais j'ai beau rappeler un souvenir si doux,
Ma veine, qui charmoit alors tant de balustres,
N'est plus qu'un vieux torrent qu'ont tari douze lustres;
Et ce seroit en vain qu'aux miracles du temps
Je voudrois opposer l'acquis de quarante ans.
Au bout d'une carriere et si longue et si rude
On a trop peu d'haleine et trop de lassitude;
A force de vieillir un auteur perd son rang;
On croit ses vers glacés par la froideur du sang;
Leur dureté rebute, et leur poids incommode;
Et la seule tendresse est toujours à la mode.
Ce dégoût toutefois ni ma propre langueur
Ne me font pas encor tout-à-fait perdre cœur;
Et dès que je vois jour sur la scene à te peindre,
Il rallume aussitôt ce feu prêt à s'éteindre.

Mais comme au vif éclat de tes faits inouis
Soudain mes foibles yeux demeurent éblouis,
J'y porte, au lieu de toi, ces héros dont la gloire
Semble épuiser la fable et confondre l'histoire,
Et m'en faisant un voile entre la tienne et moi,
J'assure mes regards pour aller jusqu'à toi.
Ainsi de ta splendeur mon idée enrichie
En applique à leur front la clarté réfléchie,
Et forme tous leurs traits sur le moindre des tiens,
Quand je veux faire honneur aux siecles anciens.
Sur mon théâtre ainsi tes vertus ébauchées
Sement ton grand portrait par pieces détachées;
Les plus sages des rois, comme les plus vaillants,
Y reçoivent de toi leurs plus dignes brillants.
J'emprunte, pour en faire une pompeuse image,
Un peu de ta conduite, un peu de ton courage;
Et j'étudie en toi ce grand art de régner,
Qu'à leur postérité je leur fais enseigner.
C'est tout ce que des ans me peut souffrir la glace:
Mais j'ai d'autres moi-même à servir en ma place,
Deux fils dans ton armée, et dont l'unique emploi
Est d'y porter du sang à répandre pour toi:
Tous deux ils tâcheront, dans l'ardeur de te plaire,
D'aller plus loin pour toi que le nom de leur pere;
Tous deux, impatients de le mieux signaler,
Ils brûleront d'agir, quand je tremble à parler;
Et ce feu qui sans cesse eux et moi nous consume
Suppléra par l'épée au défaut de ma plume.

Pardonne, grand vainqueur, à cet emportement:
Le sang prend malgré nous quelquefois son moment;
D'un pere pour ses fils l'amour est légitime;
Et j'ai droit pour les miens de garder quelque estime,
Après qu'en leur faveur toi-même as bien voulu
M'assurer que l'abord ne t'en a point déplu.

Le plus jeune a trop tôt reçu d'heureuses marques
D'avoir suivi les pas du plus grand des monarques:
Mais s'il a peu servi, si le feu des mousquets
Arrêta dès Douay ses plus ardents souhaits,
Il fait gloire du lieu que perça leur tempête:
Ceux qu'elle atteint au pied ne cachent pas leur tête;
Sur eux à ta fortune ils laissent tout pouvoir;
Ils s'offrent tout entiers aux hasards du devoir.

De nouveau je m'emporte. Encore un coup pardonne
Ce doux égarement que le sang me redonne;
Sa flatteuse surprise aisément nous séduit;
La pente est naturelle, avec joie on la suit;
Elle fait une aimable et prompte violence,
Dont pour me garantir je n'ai que le silence.

Grand roi, qui vois assez combien j'en suis confus,
Souffre que je t'admire, et ne te parle plus.

LES VICTOIRES DU ROI,

EN L'ANNÉE 1667,

Imitées du latin du P. de la Rue, jésuite.

Mânes des grands Bourbons, brillants foudres de guerre;
Qui fûtes et l'exemple et l'effroi de la terre,
Et qu'un climat fécond en glorieux exploits
Pour le soutien des lis vit sortir de ses rois,
Ne soyez point jaloux qu'un roi de votre race
Égale tout d'un coup votre plus noble audace.
Vos grands noms dans le sien revivent aujourd'hui:
Toutes les fois qu'il vainc vous triomphez en lui;
Et ces hautes vertus que de vous il hérite
Vous donnent votre part aux encens qu'il mérite.
C'est par cette valeur qu'il tient de votre sang
Que le lion belgique a vu percer son flanc;
Il en frémit de rage, et, devenu timide,
Il met bas cet orgueil contre vous intrépide,
Comme si sa fierté qui vous sut résister
Attendoit ce héros pour se laisser domter!

Aussi cette fierté, par le nombre alarmée,
Voit en un chef si grand encor plus d'une armée;
Dont par le seul aspect ce vieil orgueil brisé
Court au-devant du joug si long-temps refusé.
De là ces feux de joie et ces chants de victoire
Qui font briller par-tout et retentir sa gloire:
Et bien que la déesse aux cent voix et cent yeux
L'ait publiée en terre et fait redire aux cieux,
Qu'il ne soit pas besoin d'aucune autre trompette;
Le cœur paroît ingrat quand la bouche est muette,
Et d'un nom que par-tout la vertu fait voler
C'est crime de se taire où tout semble parler.

Mais n'attends pas, grand roi, que mes ardeurs sinceres
Appellent au secours l'Apollon de nos peres;
A mes foibles efforts daigne servir d'appui,
Et tu me tiendras lieu des muses et de lui.
Toi seul y peux suffire, et dans toutes les ames
Allumer de toi seul les plus célestes flammes,
Tel qu'épand le soleil sa lumiere sur nous,
UNIQUE DANS LE MONDE, ET QUI SUFFIT À TOUS.

Par l'ordre de son roi les armes de la France
De la triste Hongrie avoient pris la défense;
Sauvé du Turc vainqueur, un peuple gémissant
Fait trembler son Asie et rougir son croissant;
Par son ordre on voyoit d'invincibles courages
D'Alger et de Tunis arrêter les pillages,
Affranchir nos vaisseaux de ces tyrans des mers,
Et leur faire à leur tour appréhender nos fers.

L'Anglois même avoit vu jusque dans l'Amérique
Ce que c'est qu'avec nous rompre la foi publique,
Et sur terre et sur mer reçu le digne prix
De l'infidélité qui nous avoit surpris.
Enfin du grand Louis aux trois parts de la terre
Le nom se faisoit craindre à l'égal du tonnerre.
L'Espagnol s'en émeut; et, gêné de remords,
Après de tels succès il craint pour tous ses bords;
L'injure d'une paix à la fraude enchaînée,
Les dures pactions d'un royal hyménée,
Tremblent sous les raisons et la facilité
Qu'aura de s'en venger un roi si redouté.
Louis s'en apperçoit, et tandis qu'il s'apprête
A joindre à tant de droits celui de la conquête,
Pour éblouir l'Espagne et son raisonnement,
Il tourne ses apprêts en divertissement;
Il s'en fait un plaisir, où par un long prélude
L'image de la guerre en affermit l'étude,
Et ses passe-temps même instruisant ses soldats
Préparent un triomphe où l'on ne pense pas.
Il se met à leur tête aux plus ardentes plaines,
Fait en se promenant leçon aux capitaines,
Se délasse à courir de quartier en quartier,
Endurcit et soi-même et les siens au métier,
Les forme à ce qu'il faut que chacun cherche ou craigne,
Et par de feints combats apprend l'art qu'il enseigne.
Il leur montre à doubler leurs files et leurs rangs,
A changer tôt de face aux ordres différents,

Tourner à droite, à gauche, attaquer et défendre;
Enfoncer, soutenir, caracoler, surprendre,
Tantôt marcher en corps, et tantôt défiler,
Pousser à toute bride, attendre, reculer,
Tirer à coups perdus, et par toute l'armée
Faire l'oreille au bruit et l'œil à la fumée.
Ce héros va plus outre; il leur montre à camper:
A la tente, à la hutte on les voit s'occuper;
Sa présence aux travaux mêle de si doux charmes
Qu'ils apprennent sans peine à dormir sous les armes,
Et comme s'ils étoient en pays dangereux,
L'ombre de Saint-Germain est un bivouac pour eux.
Acheve, grand monarque, acheve, et pars sans crainte:
Si tu t'es fait un jeu de cette guerre feinte,
Accoutumé par elle à la poussiere, au feu,
La véritable ailleurs ne te sera qu'un jeu:
Tes guerriers t'y suivront sans y voir rien de rude,
Combattront par plaisir, vaincront par habitude;
Et la victoire, instruite à prendre ici ta loi,
Dans les champs ennemis n'obéira qu'à toi.
L'Espagne cependant qui voit des Pyrénées
Donner ce grand spectacle aux dames étonnées,
Loin de craindre pour soi, regarde avec mépris
Dans un camp si pompeux des guerriers si bien mis,
Tant d'habits, comme au bal, chargés de broderie,
Et parmi des canons tant de galanterie.
Quoi! l'on se joue en France, et ce roi si puissant
Croit m'effrayer, dit-elle, en se divertissant!

Il est vrai qu'il se joue, Espagne, et tu devines;
Mais tu mettras au jeu plus que tu n'imagines,
Et, de ton dernier vol si tu ne te repens,
Tu ne verras finir ce jeu qu'à tes dépens.
Son pere et son aïeul t'ont fait voir que sa France
Sait trop, quand il lui plaît, domter ton arrogance;
Tant d'escadrons rompus, tant de murs emportés,
T'ont réduite souvent au secours des traités;
Ces disgraces alors te donnoient peu d'alarmes,
Tes conseils réparoient la honte de tes armes;
Mais le ciel réservoit à notre auguste roi
D'avoir plus de conduite et plus de cœur que toi.
Rien plus ne le retarde, et déja ses trompettes
Aux confins de l'Artois lui servent d'interpretes;
C'est de là, c'est par-là qu'il s'explique assez haut.
Il entre dans la Flandre et rase le Hainaut.
Le François court et vole, une mâle assurance
Le fait à chaque pas triompher par avance;
Le désordre est par-tout, et l'approche du roi
Remplit l'air de clameurs et la terre d'effroi.
Jusqu'au fond du climat ses lions en rugissent,
Leur vue en étincelle, et leurs crins s'en hérissent;
Les antres et les bois, par de longs hurlements,
Servent d'affreux échos à leurs rugissements:
Et les fleuves mal sûrs dans leurs grottes profondes
Hâtent vers l'océan la fuite de leurs ondes;
Incertains de la marche, ils tremblent tous pour eux.
Songe encor, songe, Espagne, à mépriser nos jeux!

Ainsi, quand le courroux du Maître de la terre
Pour en punir l'orgueil prépare son tonnerre,
Qu'un orage imprévu qui roule dans les airs
Se fait connoître au bruit et voir par les éclairs,
Ces foudres, dont la route est pour nous inconnue,
Paroissent quelque temps se jouer dans la nue,
Et ce feu qui s'échappe et brille à tous moments
Semble prêter au ciel de nouveaux ornements:
Mais enfin le coup tombe; et ce moment horrible,
A force de tarder devenu plus terrible,
Étale aux yeux surpris des hommes écrasés,
Une plaine fumante, et des rochers brisés.
Telle on voit le Flamand présumer ta venue,
Grand roi; pour fuir ta foudre il cherche à fuir ta vue;
Et, de tes justes lois ignorant la douceur,
Il abandonne aux tiens des murs sans défenseur.
La Bassée, Armentiere, aussitôt sont désertes;
Charleroi, qui t'attend, mais à portes ouvertes,
A forts démantelés, à travaux démolis,
Sur le nom de son roi laisse arborer tes lis:
C'est là le prompt effet de la frayeur commune;
C'est ce que font sans toi ton nom et ta fortune.
Heureux tous nos Flamands, si l'exemple suivi
Eût par-tout à tes droits fait justice à l'envi!
Furne n'auroit point vu ses portes enfoncées;
Bergue n'auroit point vu ses murailles forcées;
Et Tournai, de tout temps tout François dans le cœur,
T'eût reçu comme maître, et non comme vainqueur;

Les muses à Douay n'auroient point pris les armes
Pour coûter à son peuple et du sang et des larmes;
Courtray sans en verser eût changé de destin;
Ce refuge orgueilleux de l'Espagnol mutin,
Alost, n'eût point fourni de matiere à ta gloire;
Oudenarde jamais n'eût pleuré ta victoire.
Que dirai-je de Lille, où tant et tant de tours,
De forts, de bastions, n'ont tenu que dix jours?
Ces murs si rechantés, dont la noble ruine
De tant de nations flatte encor l'origine;
Ces remparts, que la Grece et tant de dieux ligués
En deux lustres à peine ont pu voir subjugués,
Eurent moins de défense, et l'art en leur structure
Avoit moins secouru l'effort de la nature;
Et ton bras en dix jours a plus fait à nos yeux
Que la fable en dix ans n'a fait faire à ses dieux.
Ainsi, par des succès que nous n'osions attendre,
Ton état voit sa borne au milieu de la Flandre;
Et la Flandre, qui craint de plus grands changements,
Voit ses fleuves captifs diviser ses Flamands.
C'est là ton pur ouvrage, et ce qu'en vain ta France
Elle-même a tenté sous une autre puissance,
Ce que sembloit le ciel défendre à nos souhaits;
Ce qu'on n'a jamais vu, qu'on ne verra jamais;
Ce que tout l'avenir à peine voudra croire....
Mais de quel front osé-je ébaucher tant de gloire,
Moi, dont le style foible et le vers mal suivi
Ne sauroient même atteindre à ceux qui t'ont servi?

Souffre-moi toutefois de tâcher à portraire
D'un roi tout merveilleux l'incomparable frere;
Sa libéralité pareille à sa valeur;
A l'espoir du combat ce qu'il sent de chaleur;
Ce que lui fait oser l'inexorable envie
D'affronter les périls au mépris de sa vie,
Lorsque de sa grandeur il peut se démêler,
Et trompe autour de lui tant d'yeux pour y voler.
Les tristes champs de Bruge en rendront témoignage:
Ce fut là que pour suite il n'eut que son courage;
Il fuyoit tous les siens pour courir sur tes pas,
Marcin; et ta déroute eût signalé son bras,
Si le destin jaloux qui l'avoit arrêtée
Pour en croître l'affront ne l'eût précipitée,
Et sur ton nom fameux déployé sa rigueur
Jusques à t'envier un si noble vainqueur.
Enghien le suit de près, et n'est pas moins avide
De ces occasions où l'honneur sert de guide.
L'Escaut épouvanté voit ses premiers efforts
Le couronner de gloire au travers de cent morts,
Donner sur l'embuscade, en pousser la retraite,
Triompher des périls où sa valeur le jette,
Et montrer dans un cœur aussi haut que son rang
De l'illustre Condé le véritable sang.
Saint-Paul, de qui l'ardeur prévient ce qu'on espere,
De son côté Dunois, et Condé par sa mere,
A l'un et l'autre nom répond si dignement
Que des plus vaillants même il est l'étonnement.

Des armes qu'il arrache aux mains qui le combattent
Il commence un trophée où ses vertus éclatent;
Et, pour forcer la Flandre à prendre un joug plus doux,
Les pals les plus serrés font passage à ses coups.
Mais où va m'emporter un zele téméraire?
A quoi m'expose-t-il? et que prétends-je faire,
Lorsque tant de grands noms, tant d'illustres exploits,
Tant de héros enfin s'offrent tous à la fois?

Magnanimes guerriers, dont les hautes merveilles
Lasseroient tout l'effort des plus savantes veilles,
Bien que votre valeur étonne l'univers,
Qu'elle mette vos noms au-dessus de mes vers,
Vos miracles pourtant ne sont point des miracles;
L'exemple de Louis vous leve tous obstacles:
Marchez dessus ses pas, fixez sur lui vos yeux,
Vous n'avez qu'à le voir, qu'à le suivre en tous lieux,
Qu'à laisser faire en vous l'ardeur qu'il vous inspire,
Pour vous faire admirer plus qu'on ne vous admire.

Cette ardeur, qui des chefs passe aux moindres soldats,
Anime tous les cœurs, fait agir tous les bras:
Tout est beau, tout est doux sous de si grands auspices;
La peine a ses plaisirs, la mort a ses délices;
Et de tant de travaux qu'il aime à partager,
On n'en voit que la gloire et non pas le danger.

Il n'est pas de ces rois qui, loin du bruit des armes,
Sous des lambris dorés donnent ordre aux alarmes,
Et, traçant en repos d'ambitieux projets,
Prodiguent, à couvert, le sang de leurs sujets.

Il veut de sa main propre enfler sa renommée;
Voir de ses propres yeux l'état de son armée,
Se fait à tout son camp reconnoître à la voix,
Visite la tranchée, y fait suivre ses lois:
S'il faut des assiégés repousser les sorties,
S'il faut livrer assaut aux places investies,
Il montre à voir la mort, à la braver de près,
A mépriser par-tout la grêle des mousquets,
Et lui-même essuyant leur plus noire tempête
Par ses propres périls achete sa conquête.
Tel le grand saint Louis, la tige des Bourbons,
Lui-même du soudan forçoit les bataillons:
Tel son aïeul Philippe acquit le nom d'Auguste
Dans les fameux hasards d'une guerre aussi juste;
Avec le même front, avec la même ardeur
Il terrassa d'Othon la superbe grandeur,
Couvrit devant ses yeux la Flandre de ruines,
Et du sang allemand fit ruisseler Bovines:
Tel enfin, grand monarque, aux campagnes d'Ivri,
Tel en mille autres lieux l'invincible Henri,
De la ligue obstinée enfonçant les cohortes,
Te conquit de sa main le sceptre que tu portes.
Vous, ses premiers sujets qu'attache à son côté
La splendeur de la race ou de la dignité,
Vous, dignes commandants, vous, dextres aguerries,
Troupes aux champs de Mars dès le berceau nourries,
Dites-moi de quels yeux vous vîtes ce grand roi,
Après avoir rangé tant de murs sous sa loi,

Descendre parmi vous de son char de victoire
Pour vous donner à tous votre part à sa gloire.
De quels yeux vîtes-vous son auguste fierté
Unir tant de tendresse à tant de majesté,
Honorer la valeur, estimer le service,
Aux belles actions rendre prompte justice,
Secourir les blessés, consoler les mourants,
Et pour vous applaudir passer dans tous vos rangs?
Parlez, nouveaux François, qui venez de connoître
Quel est votre bonheur d'avoir changé de maître,
Vous, qui ne voyiez plus vos princes qu'en portrait,
Sujets en apparence, esclaves en effet,
Pouvez-vous regretter ces démarches pompeuses,
Ces fastueux dehors, ces grandeurs sourcilleuses,
Ces gouverneurs enfin envoyés de si loin,
Tout-puissants en parade, impuissants au besoin,
Qui, ne montrant jamais qu'un œil farouche et sombre,
A peine vous jugeoient dignes de voir leur ombre?
Nos rois n'exigent point cet odieux respect:
Chacun peut chaque jour jouir de leur aspect;
On leur parle, on reçoit d'eux-mêmes le salaire
Des services rendus, ou du zele à leur plaire;
Et l'amoureux attrait qui regne en leurs bontés
Leur gagne d'un coup-d'œil toutes les volontés.
Pourriez-vous en avoir une plus sûre marque,
Belges? vous le voyez, cet illustre monarque,
A vos temples ouverts conduire ses vainqueurs
Pour y bénir le ciel de vos propres bonheurs.

Est-il environné de ces pompes cruelles
Dont à Rome éclatoient les victoires nouvelles,
Quand tout autour d'un char elle voyoit traînés
Des peuples soupirants et des rois enchaînés,
Qu'elle admiroit l'amas des affreux brigandages
D'où tiroient leurs grands noms ses plus grands personnages,
Et des fleuves domtés les simulacres vains
Qui sous des flots de bronze adoroient ses Romains?
Il n'y fait point porter les dépouilles des villes,
Comme ses Marius, ses Metels, ses Émiles,
Et ce reste insolent d'avides conquérants,
Grands héros dans ses murs, par-tout ailleurs tyrans.
Il entre avec éclat, mais votre populace
Ne voit point sur son front de *fast* * ni de menace;

* *Fast*, pour orgueil. On a écrit depuis *faste*, et c'est aujourd'hui le mot françois. Nous pensions que Corneille n'avoit employé ce mot tel qu'il l'emploie ici que cette seule fois; mais nous le retrouvons dans des vers qu'il adresse à l'abbé de Boisrobert, et qui furent imprimés, en 1647, dans une édition des épitres de cet abbé; les voici:

Que tes entretiens sont charmants!
Que leur douceur est infinie!
Que la facilité de ton heureux génie
Fait de honte à l'éclat des plus beaux ornements!
Leur grace naturelle aura plus d'idolâtres
Que n'en a jamais eu le *fast* de nos théâtres:
Le temps respectera cette naïveté;
Et pour un seul endroit où tu me donnes place,
Tu m'assures bien mieux de l'immortalité
Que Cinna, Rodogune, et le Cid, et l'Horace.

Il entre, mais d'un air qui ravit tous les cœurs,
En pere des vaincus, en maître des vainqueurs.
Peuples, repentez-vous de votre résistance ;
Il ramene en vos murs la joie et l'abondance;
Votre défaite en chasse un sort plus rigoureux:
Si vous aviez vaincu, vous seriez moins heureux.
On m'en croit, on l'aborde, on lui porte des plaintes,
Il écoute, il prononce, il fait des lois plus saintes ;
Chacun reste charmé d'un si facile accès,
Chacun des maux passés goûte le doux succès,
Jure avec l'Espagnol un éternel divorce,
Et porte avec amour un joug reçu par force.
C'est ainsi que la terre, au retour du printemps,
Des graces du soleil se défend quelque temps,
De ses premiers rayons refuit les avantages,
Et pour les repousser éleve cent nuages;
Le soleil plus puissant dissipe ces vapeurs,
S'empare de son sein, y fait naître des fleurs,
Y fait germer des fruits, et la terre à leur vue
Se trouvant enrichie aussitôt que vaincue,
Ouvre à ce conquérant jusques au fond du cœur,
Et, pleine de ses dons, adore son vainqueur.
Poursuis, grand roi, poursuis : c'est par-là qu'on s'assure
Un respect immortel chez la race future :
C'est par-là que le ciel prépare ton Dauphin
A remplir hautement son illustre destin :
Il y répond sans peine, et son jeune courage
Accuse incessamment la paresse de l'âge;
Toute son ame vole après tes étendards,

Brûle de partager ta gloire et tes hasards,
D'aller ainsi que toi de conquête en conquête.
Conservez, justes cieux, et l'une et l'autre tête;
Modérez mieux l'ardeur d'un roi si généreux:
Faites-le souvenir qu'il fait seul tous nos vœux,
Que tout notre destin s'attache à sa personne,
Qu'il feroit d'un faux pas chanceler sa couronne;
Et puisque ses périls nous forcent de trembler,
Du moins n'en souffrez point qui nous puisse accabler.

TRADUCTION ET IMITATION

De l'épigramme latine de M. de Montmor, premier maître des requêtes de l'hôtel du roi.

Fulminat attonitas Scaldis Lodoicus ad arces,
Intrepidusque hostes terret ubique suos:
Dum tamen augustum caput objectare periclis
Non timet, heu! populos terret et ille suos.

TRADUCTION.

Sur l'Escaut étonné tu lances la tempête,
Grand prince, et fais trembler par-tout tes ennemis;
Mais quand tu ne crains pas d'y hasarder ta tête,
Tu fais trembler aussi ceux que Dieu t'a soumis.

IMITATION.

Tes glorieux périls remplissent tes projets,
Grand roi: mais tu fais peur aux deux partis ensemble;
Et si devant tes pas toute l'Espagne tremble,
Ces périls où tu cours font trembler tes sujets.

AU ROI,

Sur la conquête de la Franche-Comté.

QUELLE rapidité, de conquête en conquête,
En dépit des hivers guide tes étendards?
Et quel Dieu dans tes yeux tient cette foudre prête
Qui fait tomber les murs d'un seul de tes regards?

A peine tu parois qu'une province entiere
Rend hommage à tes lis, et justice à tes droits;
Et ta course en neuf jours acheve une carriere
Que l'on verroit coûter un siecle à d'autres rois.

En vain pour t'applaudir ma muse impatiente,
Attendant ton retour, prête l'oreille au bruit;
Ta vîtesse l'accable, et sa plus haute attente
Ne peut imaginer ce que ton bras produit.

Mon génie étonné de ne pouvoir te suivre,
En perd haleine et force; et mon zele confus,
Bien qu'il t'ait consacré ce qui me reste à vivre,
S'épouvante, t'admire, et n'ose rien de plus.

Je rougis de me taire, et d'avoir tant à dire;
Mais c'est le seul parti que je puisse choisir:
Grand roi, pour me donner quelque loisir d'écrire,
Daigne prendre pour vaincre un peu plus de loisir.

IDEM LATINE.*

Quis te per medias hiemes, rex maxime, tulit,
Quisve triumphandi præscius ardor agit?
Quis deus in sacra fulmen tibi fronte ministrum,
Quis dedit ut nutu mœnia tacta ruant?

Venisti, et populos provincia territa subdit,
Qui tua suspiciant lilia, jura probent.
Quodque alio absolvant vix integra sæcula rege,
Hoc tibi ter terni dant potuisse dies.

Ecce avida famam properans dum devorat aure,
Et quærit reduci quæ tibi musa canat,
Præcipiti obruitur cursu victoris, et alta
Spe licet arripiat plurima, plura videt.

* Ces vers latins sont de Corneille. Il étoit très attaché à Santeuil, au P. de La Rue, et à la plupart de ceux qui cultivoient alors avec le plus de succès la poésie latine. On peut juger par ces vers qu'il ne leur eût pas été inférieur.

Impar tot rerum sub pondere deficit ipse
Spiritus, et vires mole premente cadunt;
Quique tibi reliquos vates devoverat annos
Hæret, et insueto cuncta pavore stupet.

Turpe silere quidem, seges est ubi tanta loquendi,
Turpius indigno carmine tanta loqui;
Carmina quippe moram poscunt: vel parce tacenti,
Victor, vincendi vel tibi sume moras.

SUR LE CANAL DU LANGUEDOC

POUR LA JONCTION DES DEUX MERS.

IMITATION

D'une piece latine d'un avocat de Toulouse, nommé Parisot.

La Garonne et l'Atax dans leurs grottes profondes
Soupiroient de tout temps pour voir unir leurs ondes,
Et faire ainsi couler par un heureux penchant
Les trésors de l'aurore aux rives du couchant;
Mais à des vœux si doux, à des flammes si belles,
La nature, attachée à ses lois éternelles,

Pour obstacle invincible opposoit fièrement
Des monts et des rochers l'affreux enchaînement.
France, ton grand roi parle, et ces rochers se fendent,
La terre ouvre son sein, les plus hauts monts descendent;
Tout cede; et l'eau qui suit les passages ouverts
Le fait voir tout-puissant sur la terre et les mers.

AU ROI,

Sur le rétablissement de la foi catholique en ses conquêtes de Hollande.

Tes victoires, grand roi, si pleines et si promptes,
N'ont rien qui ne surprenne en leur rapide cours,
Ni tout ce vaste effroi des peuples que tu domtes,
Qui t'ouvre plus de murs que tu n'y perds de jours.

C'est l'effet, c'est le prix des soins dont tu travailles
A ranimer la foi qui s'y laisse étouffer:
Tu mets de leur parti le Maître des batailles,
Et, dès qu'ils ont vaincu, tu le fais triompher.

Tu prends ses intérêts, il brise tous obstacles;
Tu rétablis son culte, il se fait ton appui;
Sur ton zele intrépide il répand ses miracles,
Et prête son secours à qui combat pour lui.

Ils font de jour en jour nouvelle peine à croire,
Ils vont de marche en marche au-delà des projets,
Lassent la renommée, épouvantent l'histoire,
Préviennent l'espérance, et passent les souhaits.

Poursuis, digne monarque, et rends-lui tous ses temples;
Fais-lui d'heureux sujets de ceux qu'il t'a soumis;
Et comme il met ta gloire au-dessus des exemples,
Mets la sienne au-dessus de tous ses ennemis.

Mille autres à l'envi peindront ce grand courage,
Ce grand art de régner qui te suit en tout lieu:
Je leur en laisse entre eux disputer l'avantage,
Et ne veux qu'admirer en toi le don de Dieu.

LES VICTOIRES DU ROI SUR LES ETATS DE HOLLANDE,

EN L'ANNÉE 1672,

Imitées du latin du P. de La Rue.

Les douceurs de la paix, et la pleine abondance
Dont ses tranquilles soins comblent toute la France,
Suspendoient le courroux du plus grand de ses rois:
Ce courroux sûr de vaincre, et vainqueur tant de fois,
Vous l'aviez éprouvé, Flandre, Hainault, Lorraine;
L'Espagne et sa lenteur n'en respiroient qu'à peine;
Et ce triomphe heureux sur tant de nations
Sembloit mettre une borne aux grandes actions.
Mais une si facile et si prompte victoire
Pour le victorieux n'a point assez de gloire:
Amoureux des périls et du pénible honneur,
Il ne sauroit goûter ce rapide bonheur;
Il ne sauroit tenir pour illustres conquêtes
Des murs qui trébuchoient sans écraser de têtes,

Des forts avant l'attaque entre ses mains remis,
Ni des peuples tremblants pour justes ennemis.
Au moindre souvenir qui peigne à sa vaillance
Chez tant d'autres vainqueurs la fortune en balance,
Les triomphes sanglants, et long-temps disputés,
Il voit avec dédain ceux qu'il a remportés:
Sa gloire, inconsolable après ces hauts exemples,
Brûle d'en faire voir d'égaux, ou de plus amples;
Et, jalouse du sang versé par ces guerriers,
Se reproche le peu que coûtent ses lauriers.
Pardonne, grand monarque, à ton destin propice;
Il va de ses faveurs corriger l'injustice,
Et t'offre un ennemi fier, intrépide, heureux,
Puissant, opiniâtre, et tel que tu le veux.
Sa fureur se fait craindre aux deux bouts de la terre,
Au levant, au couchant, elle a porté la guerre;
L'une et l'autre Java, la Chine, et le Japon,
Frémissent à sa vue, et tremblent à son nom:
C'est ce jaloux ingrat, cet insolent Batave,
Qui te doit ce qu'il est, et hautement te brave;
Il te déchire, il arme, il brigue contre toi,
Comme s'il n'aspiroit qu'à te faire la loi.
Ne le regarde point dans sa basse origine,
Confiné par mépris aux bords de la marine:
S'il n'y fit autrefois la guerre qu'aux poissons,
S'il n'y connut le fer que par ses hameçons;
Sa fierté, maintenant au-dessus de la roue,
Méconnoît ses aïeux qui rampoient dans la boue.

C'est un peuple ennobli par cent fameux exploits,
Qui ne veut adorer, ni vivre qu'à son choix;
Un peuple qui ne souffre autels ni diadêmes;
Qui veut borner les rois, et les régler eux-mêmes;
Un peuple enflé d'orgueil et gorgé de butin,
Que son bras a rendu maître de son destin;
Pirate universel, et, pour gloire nouvelle,
Associé d'Espagne, et non plus son rebelle.
Sur ce digne ennemi venge le ciel, et toi;
Venge l'honneur du sceptre, et les droits de la foi.
Tant d'illustres fureurs, tant d'attentats célèbres,
L'ont fait assez gémir chez lui dans les ténèbres;
Romps les fers qu'elle y traîne, et rends-lui le plein jour;
Regne, et fais-y régner le vrai culte à son tour.
Ce grand prince m'écoute, et son ardeur guerriere
Le jette avidement dans cette âpre carriere,
La juge avantageuse à montrer ce qu'il est;
Et plus la course est rude, et plus elle lui plaît.
Il s'oppose déja des troupes formidables,
Des Ostendes, trois ans à tout autre imprenables,
Des fleuves teints de sang, des champs semés de corps,
Cent périls éclatants, et mille affreuses morts:
Car enfin d'un tel peuple, à lui rendre justice,
Après une si longue et si dure milice,
Après un siecle entier perdu pour le domter,
Quelle plus foible image ose se présenter?
Des orageux reflux d'une mer écumeuse,
Des trois canaux du Rhin, de l'Issel, de la Meuse,

De ce climat jadis si fatal aux Romains
Et qui défie encor tous les efforts humains,
De ces flots suspendus où l'art soutient des rives
Pour noyer les vainqueurs dans les plaines captives,
De cent bouches par-tout si prêtes à tonner
Qui peut se former l'ombre, et ne pas s'étonner?
Si ce peuple au secours attire l'Allemagne,
S'il joint le Mein au Tage, et l'Empire à l'Espagne,
S'il fait au Danemarck craindre pour ses deux mers,
Si contre nous enfin il ligue l'univers,
Que sera-ce? Mon roi n'en conçoit point d'alarmes;
Plus l'orage grossit, plus il y voit de charmes;
Son ardeur s'en redouble au lieu de s'arrêter;
Il veut tout reconnoître et tout exécuter,
Et, présentant le front à toute la tempête,
Agir également du bras et de la tête.
La même ardeur de gloire emporte ses sujets;
Chacun veut avoir part à ses nobles projets;
Chacun s'arme; et la France, en guerriers si féconde,
Jamais sous ses drapeaux ne rangea tant de monde.
L'Anglois couvre pour nous la mer de cent vaisseaux:
Cologne après Munster nous prête ses vassaux;
Ces prélats, pour marcher contre des sacrileges,
De leur sacré repos quittent les privileges,
Et pour les intérêts d'un Dieu leur souverain
Se joignent à nos lis le tonnerre à la main.
Cependant la Hollande entend la Renommée
Publier notre marche et vanter notre armée.

Le nautonnier brutal, et l'artisan sans cœur,
Déja de sa défaite osent se faire honneur:
Cette ame du parti, cet Amsterdam, qu'on nomme
Le magasin du monde, et l'émule de Rome,
Pour se flatter d'un sort à ce grand sort égal,
S'imagine à sa porte un second Annibal;
S'y figure un Pyrrhus, un Jugurthe, un Persée;
Et sur ces rois vaincus promenant sa pensée,
S'applique tous ces temps où les moindres bourgeois
Dans Rome avec mépris regardoient tous les rois:
Comme si son trafic et des armes vénales
Lui pouvoient faire un cœur et des forces égales!
Voyons, il en est temps, fameux républicains,
Nouveaux enfants de Mars, rivaux des vieux Romains,
Tyrans de tant de mers, voyons de quelle audace
Vous détachez du toit l'armet et la cuirasse,
Et rendez le tranchant à ces glaives rouillés,
Que du sang espagnol vos peres ont souillés.
Juste ciel! me trompé-je, ou si déja la guerre
Sur les deux bords du Rhin fait bruire son tonnerre?
Condé presse Vesel, tandis qu'avec mon roi
Le généreux Philippe assiege et bat Orsoi;
Ce monarque avec lui devant Rhimbergue tonne,
Et Turenne promet Buric à sa couronne.
Quatre sieges ensemble, où les moindres remparts
Ont bravé si long-temps nos modernes Césars,
Où tout défend l'abord, (qui l'auroit osé croire!)
Mon prince ne s'en fait qu'une seule victoire.

Sous tant de bras unis il a peur d'accabler,
Et les divise exprès pour faire moins trembler;
Il s'affoiblit exprès pour laisser du courage;
Pour faire plus d'éclat il prend moins d'avantage;
Et, n'envoyant par-tout que des partis égaux,
Il cherche à voir par-tout répondre à ses assauts.
Que te sert, ô grand roi, cette noble contrainte?
Partager tes drapeaux, c'est partager la crainte,
L'épandre en plus de lieux, et faire sous tes lois
Tomber plus de remparts et de peuple à la fois.
Pour t'affoiblir ainsi tu n'en deviens pas moindre,
Ta fortune par-tout sait l'art de te rejoindre:
L'effet est sûr au bras dès que ton cœur résout;
Tu ne bats qu'une place, et tes soins vont par-tout;
Par-tout on croit te voir, par-tout on t'appréhende,
Et tes ordres font tout, quelque chef qui commande.
Ainsi tes pavillons à peine sont plantés,
A peine vers les murs tes canons sont pointés,
Que l'habitant s'effraie, et le soldat s'étonne;
Un bastion le couvre, et le cœur l'abandonne;
Et le front menaçant de tant de boulevards,
De tant d'épaisses tours qui flanquent ses remparts,
Tant de foudres d'airain, tant de masses de pierre,
Tant de munitions et de bouche et de guerre,
Tant de larges fossés qui nous ferment le pas,
Pour tenir quatre jours ne lui suffisent pas.
L'épouvante domine, et la molle prudence
Court au-devant du joug avec impatience,

Se donne à des vainqueurs que rien n'a signalés,
Et leur ouvre des murs qu'ils n'ont pas ébranlés.
Misérables! quels lieux cacheront vos miseres
Où vous ne trouviez pas les ombres de vos peres,
Qui, morts pour la patrie et pour la liberté,
Feront un long reproche à votre lâcheté?
Cette noble valeur autrefois si connue,
Cette digne fierté, qu'est-elle devenue?
Quand sur terre et sur mer vos combats obstinés
Brisoient les rudes fers à vos mains destinés;
Quand vos braves Nassaus, quand Guillaume et Maurice,
Quand Henri vous guidoit dans cette illustre lice;
Quand du sceptre danois vous paroissiez l'appui,
N'aviez-vous que les cœurs, que les bras d'aujourd'hui?
Mais n'en réveillons point la mémoire importune;
Vous n'êtes pas les seuls, l'habitude est commune,
Et l'usage n'est plus d'attendre sans effroi
Des François animés par l'aspect de leur roi.
Il en rougit pour vous, et lui-même il a honte
D'accepter des sujets que le seul effroi domte;
Et, vainqueur malgré lui sans avoir combattu,
Il se plaint du bonheur qui prévient sa vertu.
Peuples, l'abattement que vous faites connoître
Ne fait pas bien sa cour à votre nouveau maître;
Il veut des ennemis, et non pas des fuyards
Que saisit l'épouvante à nos premiers regards:
Il aime qu'on lui fasse acheter la victoire,
La disputer si mal c'est envier sa gloire;

Et ce tas de captifs, cet amas de drapeaux,
Ne font qu'embarrasser ses projets les plus beaux.
Console-t'en, mon prince; s'il s'ouvre une autre voie
A te combler de gloire aussi-bien que de joie,
Si ce peuple à l'effroi se laisse trop domter,
Ses fleuves ont des flots à moins s'épouvanter.
Ils ont fait aux Romains assez de résistance
Pour en espérer une en faveur de ta France;
Et ces bords, où jamais l'aigle ne fit la loi,
S'oseront quelque temps défendre contre toi.
A ce nouveau projet le monarque s'enflamme,
Il l'examine, tâte, et résout en son ame;
Et, tout impatient d'en recueillir le fruit,
Il part dans le silence et l'ombre de la nuit.
Des guerriers qu'il choisit l'escadron intrépide,
Glorieux d'un tel choix, et ravi d'un tel guide,
Marche incertain des lieux où l'on veut son emploi,
Mais assuré de vaincre où l'emploîra son roi.
Le jour à peine luit que le Rhin se rencontre;
Tholus frappe les yeux; le fort de Skeink se montre:
On s'apprête au passage, on dresse les pontons,
Vers la rive opposée on pointe les canons.
La frayeur que répand cette troupe guerriere
Prend les devants sur elle, et passe la premiere;
Le tumulte à la suite et sa confusion
Entraînent le désordre et la division.
La discorde effarée à ces monstres préside,
S'empare au fort de Skeink des cœurs qu'elle intimide,

Et d'un cor enroué fait sonner en ces lieux
La fureur des François, et le courroux des cieux,
Leur étale des fers, et la mort préparée,
Et des autels brisés la vengeance assurée.
La vague au pied des murs à peine ose frapper,
Que le fleuve alarmé ne sait où s'échapper;
Sur le point de se fendre, il se retient, et doute
Ou du Rhin ou du Whal s'il doit prendre la route.
Les tremblements de l'isle ouvrant jusqu'aux enfers
(Écoute, Renommée, et répete mes vers)
Le grand nom de Louis et son illustre vie
Aux Champs élysiens font descendre l'Envie,
Qui pénetre à tel point les mânes des héros,
Que, pour s'en éclaircir, ils quittent leur repos.
On voit errer par-tout ces ombres redoutables
Qu'arrêterent jadis ces bords impénétrables:
Drusus marche à leur tête, et se poste au fossé
Que pour joindre l'Yssel au Rhin il a tracé;
Varus le suit tout pâle, et semble dans ces plaines
Chercher le reste affreux des légions romaines;
Son vengeur après lui, le grand Germanicus,
Vient voir comme on vaincra ceux qu'il n'a pas vaincus:
Le fameux Jean d'Autriche, et le cruel Tolede,
Sous qui des maux si grands crûrent par leur remede;
L'invincible Farnese, et les vaillants Nassaus,
Fiers d'avoir tant livré, tant soutenu d'assauts,
Reprennent tous leur part au jour qui nous éclaire
Pour voir faire à mon roi ce qu'eux tous n'ont pu faire,

Eux-mêmes s'en convaincre, et d'un regard jaloux
Admirer un héros qui les efface tous.
Il range cependant ses troupes au rivage,
Mesure de ses yeux Tholus et le passage,
Et voit de ces héros ibères et romains
Voltiger tout autour les simulacres vains:
Cette vue en son sein jette une ardeur nouvelle
D'emporter une gloire et si haute et si belle,
Que, devant ces témoins à le voir empressés,
Elle ait de quoi ternir tous les siecles passés:
Nous n'avons plus, dit-il, affaire à ces Bataves
De qui les corps massifs n'ont que des cœurs d'esclaves;
Non, ce n'est plus contre eux qu'il nous faut éprouver,
C'est Rome et les Césars que nous allons braver.
De vos ponts commencés abandonnez l'ouvrage,
François; ce n'est qu'un fleuve, il faut passer à nage;
Et laisser, en dépit des fureurs de son cours,
Aux autres nations un si tardif secours:
Prenez pour le triomphe une plus courte voie;
C'est Dieu que vous servez, c'est moi qui vous envoie;
Allez, et faites voir à ces flots ennemis
Quels intérêts le ciel en vos mains a remis.
C'étoit assez en dire à de si grands courages:
Des barques et des ponts on hait les avantages;
On demande, on s'efforce à passer des premiers:
Grammont ouvre le fleuve à ces bouillants guerriers:
Vendôme, d'un grand roi race tout héroïque,
Vivonne, la terreur des galeres d'Afrique,

Briole, Chavigny, Nogent, et Nantouillet,
Sous divers ascendants montrent même souhait;
De Termes, et Coaslin, et Soubise, et la Salle,
Et de Saulx, et Revel ont une ardeur égale;
Et Guitry, que la Parque attend sur l'autre bord,
Sallart et Beringhen font un pareil effort.
Je n'acheverois point si je voulois ne taire
Ni pas un commandant, ni pas un volontaire:
L'histoire en prendra soin, et sa fidélité
Les consacrera mieux à l'immortalité.
De la maison du roi l'escadre ambitieuse
Fend après tant de chefs la vague impétueuse,
Suit l'exemple avec joie; et peut-être, grand roi,
Avois-je là quelqu'un qui te servoit pour moi:
Tu le sais, il suffit. Ces guerriers intrépides
Percent des flots grondants les montagnes liquides.
La tourmente et les vents font horreur aux coursiers,
Mais cette horreur en vain résiste aux cavaliers:
Chacun pousse le sien au travers de l'orage;
Le péril redoublé redouble le courage;
Le gué manque, et leurs pieds semblent à pas perdus
Chercher encor le fond qu'ils ne retrouvent plus;
Ils battent l'eau de rage, et malgré la tempête
Qui bondit sur leur croupe et mugit sur leur tête,
L'impérieux éclat de leurs hennissements
Veut imposer silence à ses mugissements:
Le gué renaît sous eux; à leurs crins qu'ils secouent
Des restes du péril on diroit qu'ils se jouent,

Ravis de voir qu'enfin leur pied mieux affermi,
Victorieux des flots, n'a plus qu'un ennemi.
Tout-à-coup il se montre et de ses embuscades
Il fait pleuvoir sur eux cent et cent mousquetades;
Le plomb vole, l'air siffle, et les plus avancés
Chancellent sous les coups dont ils sont traversés.
Nogent, qui flotte encor dans les gouffres de l'onde,
En reçoit dans la tête une atteinte profonde;
Il tombe, l'onde acheve, et, l'éloignant du bord,
S'accorde avec le feu pour cette double mort.
Que vois-je? les chevaux, que leur sang effarouche,
Bouleversent leur charge, et n'ont ni frein ni bouche,
Et le fleuve grossit son tribut pour Thétis
De leurs maîtres et d'eux pêle-mêle engloutis;
Le mourant qui se noie à son voisin s'attache,
Et l'entraîne après lui sous le flot qui le cache.
Quel spectacle d'effroi, grand Dieu! si toutefois
Quelque chose pouvoit effrayer des François.
Rien n'étonne; on fait halte, et toute la surprise
N'obtient de ces grands cœurs qu'un moment de remise,
Attendant qu'on les joigne, et qu'un gros qui les suit
Enfle leur bataillon que l'œil du roi conduit.
Le bataillon grossi gagne l'autre rivage,
Fond sur ces faux vaillants, leur fait perdre courage,
Les pousse, perce, écarte, et, maître de leur bord,
Leur porte à coups pressés l'épouvante et la mort.
Tel est sur tes François l'effet de ta présence,
Grand monarque, tels sont les fruits de ta prudence

Qui par des feints combats prit soin de les former
A tout ce que la guerre a d'affreux ou d'amer.
Tu les faisois dès-lors à ce qu'on leur voit faire;
Et l'espoir d'un grand nom ni celui du salaire
Ne font point cette ardeur qui regne en leurs esprits:
Tu les vois, c'est leur joie, et leur gloire, et leur prix.
Tandis que l'escadron, fier de cette déroute,
Mêle au sang hollandois les eaux dont il dégoutte,
De honte et de dépit les mânes disparus
De ces bords asservis qu'en vain ils ont courus
Y laissent à mon roi pour éternel trophée
Leurs noms ensevelis et leur gloire étouffée.
Mais qu'entends-je, et d'où part cette grêle de coups?
Généreuse noblesse, où vous emportez-vous?
La troupe qu'à passer vous voyez empressée
A courir les fuyards s'est toute dispersée,
Et vous donnerez seuls dans ce retranchement
Où l'embûche est dressée à votre emportement;
A peine y serez-vous cinquante contre mille;
Le vent s'est abattu, le Rhin s'est fait docile,
Mille autres vont passer et vous suivre à l'envi:
Mais je donne un avis que je vois mal suivi;
Guitry tombe par terre: ô ciel, quel coup de foudre!
Je te vois, Longueville, étendu sur la poudre;
Avec toi tout l'éclat de tes premiers exploits
Laisse périr le nom et le sang des Dunois;
Et ces dignes aïeux qui te voyoient les suivre
Perdent et la douceur et l'espoir de revivre.

Condé va te venger, Condé dont les regards
Portent toute Norlinghe et Lens aux champs de Mars;
Il ranime, il soutient cette ardente noblesse
Que trop de cœur épuise ou de force ou d'adresse;
Et son juste courroux par de sanglants effets
Dissipe les chagrins d'une trop longue paix.
L'ennemi qui recule, et ne bat qu'en retraite,
Remet au plomb volant à venger sa défaite:
On l'enfonce. Arrêtez, héros! où courez-vous?
Hasarder votre sang c'est les exposer tous;
C'est hasarder Enghien, votre unique espérance,
Enghien, qui sur vos pas à pas égaux s'avance;
Tous les cœurs vont trembler à votre seul aspect:
Mais le plomb n'a point d'yeux, et vole sans respect;
Votre gauche l'éprouve. Allez, Hollande ingrate,
Plaignez-vous d'un malheur où tant de gloire éclate;
Plaignez-vous à ce prix de recevoir nos fers;
Trois gouttes d'un tel sang valent tout l'univers:
Oui, de votre malheur la gloire est sans seconde
D'avoir rougi vos champs du premier sang du monde;
Les plus heureux climats en vont être jaloux;
Et quoi que vous perdiez, nous perdons plus que vous.
La Hollande applaudit à ce coup téméraire:
Le François indigné redouble sa colere;
Contre elle Knosembourg ne dure qu'une nuit;
Arnheim, qui l'ose attendre, en deux jours est réduit;
Et ce fort merveilleux sous qui l'onde asservie
Arrêta si long-temps toute la Batavie,

Qui de tous ses vaillants onze mois fut l'écueil,
L'inaccessible Skeink coûte à peine un coup-d'œil.
Que peut Orange ici pour essais de ses armes,
Que dérober sa gloire aux communes alarmes,
Se séparer d'un peuple indigne d'être à lui,
Et dédaigner des murs qui veulent notre appui?
La rive de l'Yssel si bien fortifiée,
Par ce juste mépris à nos mains confiée,
Ne trouve parmi nous que des admirateurs
De ses retranchements et de ses déserteurs.
Yssel trop redouté, qu'ont servi tes menaces?
L'ombre de nos drapeaux semble charmer tes places:
Loin d'y craindre le joug on s'en fait un plaisir,
Et sur tes bords tremblants nous n'avons qu'à choisir.
Ces troupes qu'un beau zele à nos destins allie
Font dans l'Over-Yssel régner la Westphalie;
Et Grolle, Swol, Kempen, montrent à Déventer
Qu'il doit craindre à son tour les bombes de Munster.
Louis porte à Doësbourg sa majesté suprême,
Et fait battre Zutphen par un autre lui-même:
L'un ouvre, l'autre traite, et soudain s'en dédit:
De ce manque de foi Philippe le punit,
Jette ses murs par terre, et le force à lui rendre
Ce qu'une folle audace en vain tâche à défendre.
Ces colosses de chair robustes et pesants
Admirent tant de cœur en de si jeunes ans;
D'un héros dont jamais ils n'ont vu le visage
En cet illustre frere ils pensent voir l'image,

L'adorent en sa place, et, recevant sa loi,
Reconnoissent en lui le sang d'un si grand roi.
Ainsi lorsque le Rhin, maître de tant de villes,
Fier de tant de climats qu'il a rendus fertiles,
Enflé des eaux de source et des eaux de tribut,
Approche de la mer que sa course a pour but,
Pour s'acquérir l'honneur d'enrichir plus de monde,
Il prête au Whal, son frere, une part de son onde;
Le Whal qui porte ailleurs cet éclat emprunté
En soutient à grand bruit toute la majesté,
Avec pareil orgueil précipite sa course,
Montre aux mêmes effets qu'il vient de même source,
Qu'il a part aux grandeurs de son être divin,
Et sous un autre nom fait adorer le Rhin.
Qu'il m'est honteux, grand roi, de ne pouvoir te suivre
Dans Nimegue qu'on rend, dans Utrecht qu'on te livre,
Et de manquer d'haleine alors qu'on voit la foi
Sortir de ses cachots, triompher avec toi,
Et de ses droits sacrés par ton bras ressaisie,
Chez tes nouveaux sujets détrôner l'hérésie!
La victoire s'attache à marcher sur tes pas,
Et ton nom seul consterne aux lieux où tu n'es pas.
Amsterdam et la Haye en redoutent l'insulte;
L'un t'oppose ses eaux, l'autre est toute en tumulte:
La noire politique a des secrets ressorts
Pour y forcer le peuple aux plus injustes morts;
Les meilleurs citoyens aux mutins sont en butte;
L'ambition ordonne, et la rage exécute;

Et qui n'ose souscrire à leurs sanglants arrêts,
Qui s'en fait un scrupule, est dans tes intérêts :
Sous ce cruel prétexte on pille, on assassine;
Chaque ville travaille à sa propre ruine;
Chacun veut d'autres chefs pour calmer ses terreurs.
Laisse-les, grand vainqueur, punir à leurs fureurs;
Laisse leur barbarie arbitre de la peine
D'un peuple qui ne vaut ni tes soins ni ta haine :
Et tandis qu'on s'acharne à s'entre-déchirer,
Pour quelques mois ou deux laisse-moi respirer.

SONNET,[1]

SUR LA PRISE DE MASTRICHT.

Grand roi, Mastricht est pris, et pris en treize jours :
Ce miracle étoit sûr à ta haute conduite,
Et n'a rien d'étonnant que cette heureuse suite
Qui de tes grands destins enfle le juste cours.

La Hollande, qui voit du reste de ses tours
Ses amis consternés, et sa fortune en fuite,
N'aspire qu'à baiser la main qui l'a détruite,
Et fait de tes bontés son unique recours.

[1] Ce sonnet fut imprimé en 1674 dans le Mercure galant.

Une clef qu'on te rend t'ouvre quatre provinces;
Tu ne prens qu'une place et fais trembler cent princes;
De l'Escaut jusqu'à l'Ebre en rejaillit l'effroi.

Tout s'alarme; et l'Empire à tel point se ménage,
Qu'à son aigle lui-même il ferme le passage
Dès que son vol jaloux ose tourner vers toi.

AU ROI,*

Sur sa libéralité envers les marchands de la ville de Paris.

Chantez, peuples, chantez la valeur libérale,
La bonté de Louis à son grand cœur égale:
Du trône, d'où ses soins insultent les remparts,
Forcent les bastions, brisent les boulevards,
Il vous tend cette main qui lance le tonnerre;
Et quand vous lui portez des secours pour la guerre,
Qu'à tout donner pour lui vous vous montrez tout prêts,
Il vous rend et vos dons, et d'heureux intérêts.
Ainsi quand du soleil la course rayonnante
Fait rouler dans les cieux sa pompe dominante,

* Ces vers sont imités d'une piece latine dont nous ignorons l'auteur, et qui fut imprimée avec la traduction de Corneille, en 1674.

Qu'en maître souverain de ce brillant séjour
Il regle les saisons et dispense le jour,
Il ne dédaigne point d'épandre ses lumieres
Sur les sables déserts et les tristes bruyeres,
Et sans que pour régner il veuille aucun appui,
Il aime à voir l'amour que la terre a pour lui;
La terre qui l'adore exhale des nuages
Qui du milieu des airs lui rendent ses hommages;
Mais il n'attire à lui cette semence d'eaux
Que pour la distiller en de féconds ruisseaux,
Et de tous les présents que lui fait la nature
Il n'en reçoit aucun sans rendre avec usure.
O vous, célebre corps, à qui de l'univers
Tous les bords sont connus et tous les ports ouverts,
Vous, par qui les trésors des plus heureuses plages
Viennent de notre France enrichir les rivages,
Oyez ce qu'au milieu du bruit de cent canons
Votre grand roi prononce en faveur de vos dons,
Ce qu'en votre faveur la muse me révele:
Peuples, dit ce héros, je connois votre zele,
J'en aime les efforts, et dans tout l'avenir
J'en saurai conserver l'amoureux souvenir;
Vous n'avez que trop vu ce qu'ose l'Allemagne,
Ce que fait la Hollande, et qu'a tramé l'Espagne,
Ce que leur union attente contre moi.
Plus l'attentat est grand, plus grande est votre foi,
Et vous n'attendez point que je vous fasse dire
Comme il faut soutenir ma gloire et mon empire;

Vous courez au-devant, et prodiguez vos biens
Pour en mettre en mes mains les plus aisés moyens;
C'est votre seul devoir qui pour moi s'intéresse,
C'est votre pur amour qui pour moi vous en presse:
Je le vois avec joie. A ces mots ce vainqueur,
Sur son peuple en vrai pere épanchant son grand cœur,
Fait prendre ces présents, qu'un léger intervalle
Renvoie accompagnés de sa bonté royale.
C'est assez, poursuit-il, d'avoir vu votre amour;
La tendresse du mien veut agir à son tour.
Pour rendre cette guerre à ses auteurs funeste,
Sujets dignes de moi, j'ai des trésors de reste;
J'en ai de plus sûrs même et de beaucoup plus grands
Que ceux que vous m'offrez, que ceux que je vous rends,
J'ai le fond de vos cœurs, et c'est de quoi suffire
Aux plus rares exploits où mon courage aspire:
C'est aux ordres d'un roi ce qui donne le poids,
C'est là qu'est le trésor, qu'est la force des rois.
Reprenez ces présents dont l'offre m'est si chere;
Si je les ai reçus, c'est en dépositaire,
Et je saurai sans eux dissiper les complots
Que la triple alliance oppose à mon repos.
Ce fruit de vos travaux destiné pour la guerre,
Ces tributs que vous font et la mer et la terre,
Votre amour, votre ardeur à servir mes desseins,
Les rend assez à moi tant qu'ils sont en vos mains;
Mes troupes, par moi-même au péril animées,
Renverseront sans eux les murs et les armées,

J'en ai la certitude ; et de vous je ne veux
Aucun autre secours que celui de vos vœux ;
Offrez-les sans relâche au grand Dieu des batailles
Tandis que mes canons foudroîront les murailles,
Et devant ses autels prosternés à genoux
Invoquez-le pour moi, je combattrai pour vous.
Là se tait le monarque, et sûr de ses conquêtes,
Aux triomphes nouveaux il tient ses armes prêtes.
Cet éclat surprenant de magnanimité
Par la Nymphe à cent voix en tous lieux est porté.
Que de ravissements suivent cette nouvelle !
Colbert y met le comble en ministre fidele :
Ce grand homme sous lui maître de ses trésors
Mande par ordre exprès ce grand et nombreux corps,
Le force d'admirer des bontés sans mesure,
Et remet en ses mains ces dons avec usure.
De là ces doux transports, ces prompts frémissements
Qui poussent jusqu'au ciel mille applaudissements,
Ces vœux si redoublés qui hâtent sa victoire,
Ces titres par avance élevés à sa gloire.
On voit Paris en foule accourir aux autels,
Implorer le grand Maître, et tous les immortels ;
Ses temples sont ornés, des lumieres sans nombre
Y redoublent le jour, y font des nuits sans ombre :
Son prélat donne l'ordre, et par un saint emploi
Répond aux dignités dont l'honore son roi.
L'effet suit tant de vœux ; les plus puissantes villes
Semblent n'avoir pour nous que des remparts fragiles,

On les perce, on les brise, on écrase les forts:
Il y pleut mille feux, il y pleut mille morts.
Les fleuves, les rochers, ne sont que vains obstacles;
Notre camp à toute heure est fertile en miracles;
Et l'exemple d'un roi qui se mêle aux dangers,
Enflant le cœur aux siens, l'abat aux étrangers.
Besançon voit bientôt sa citadelle en poudre;
Dôle avertit Salins de ce que peut sa foudre:
Et toute la Comté pour la seconde fois
Rentre sous l'heureux joug du plus juste des rois.
Mais ce n'est encor rien; et tant de murs par terre
N'étalent aux regards que l'essai d'une guerre,
Où le manque de foi, qu'il commence à punir,
Voit le prélude affreux d'un plus rude avenir.
Généreux citoyens de cette immense ville,
A qui par ce grand roi tout commerce est facile,
Vous qui ne trouvez point de bords si peu connus
Où son illustre nom ne vous ait prévenus;
Si vous n'exposez point de sang pour sa victoire,
Vos cœurs, vos dons, vos vœux, ont du moins cette gloire
Que votre exemple montre au reste des sujets
Comme il faut d'un tel prince appuyer les projets.
Plus à ses ennemis il fait craindre ses armes,
Plus la paix qu'il souhaite aura pour vous de charmes.
Ce sera, peuple, alors que par d'autres vertus
Ses lois triompheront des vices abattus;
Chaque jour, chaque instant lui fournira matiere
A déployer sur vous sa bonté tout entiere;

Les malheurs que la guerre aura trop fait durer,
Cette même bonté saura les réparer.
Pour augure certain, pour assuré présage,
Dans ces dons qu'il vous rend il vous en donne un gage;
Et si jamais le ciel remplit ce doux souhait,
Vous voyez son amour, vous en verrez l'effet.

Présenté par les gardes des marchands de la ville de Paris.

AU ROI,

SUR SON DÉPART POUR L'ARMÉE, EN 1676.

Piece imitée d'une ode latine du P. Lucas, jésuite.

Le printemps a changé la face de la terre;
Il ramene avec lui la saison de la guerre,
Et nos champs reverdis font renaître, grand roi,
En ton cœur martial des soins dignes de toi.
La trompette a sonné; ton armée intrépide,
Prête à marcher, te demande pour guide,
Et tous ses escadrons sur ta frontiere épars
Ambitionnent tes regards.
Joins ta présence et tes destins propices
Au zele impatient qui presse leurs efforts;
Daigne servir de tête et d'ame à ce grand corps,

Et sous tes illustres auspices
Ses bras feront pleuvoir d'inévitables morts.
Que je plains votre aveugle et folle confiance,
Obstinés ennemis de nos plus doux souhaits,
Qu'enorgueillit une triple alliance
Jusques à dédaigner les bontés de la France!
Que de pleurs, que de sang, que de cuisants regrets,
Vous va coûter ce refus de la paix!
Son vengeur à partir s'apprête,
Cent lauriers lui ceignent la tête,
Cent lauriers que sa main elle-même a cueillis
Sur autant de vos murs foudroyés par ses lis.
Bellone qui l'attend au sortir de son Louvre,
Veut tracer à ses pas la carriere qu'elle ouvre;
Son zele, impatient d'arborer ce grand nom,
Pour conduire son char s'empare du timon:
D'un prompt et sûr triomphe écoutez le prélude,
Et par quels vœux poussés tous à la fois
De ses heureux sujets la noble inquiétude
Hâte ses glorieux exploits.
Pars, grand monarque, et vole aux justes avantages
Que te promet l'ardeur de tant de grands courages;
C'est ce que dit toute sa cour:
Pars, grand monarque, et vole aux conquêtes nouvelles,
Dont te répond l'amour de tant de cœurs fideles;
C'est ce que dit tout Paris à son tour.
Il part; et la frayeur, chez les siens inconnue,
Annonce en même temps parmi vous sa venue:

La victoire le suit dans une majesté
Dont l'inexorable fierté
Semble du ciel autorisée
A venger le mépris d'une paix refusée
Avec tant de témérité.
Et, commençant par un miracle,
Bellone fait par-tout retentir cet oracle:
« Ennemis de la paix, vous la voudrez trop tard:
« Le ciel ne peut aimer ceux qui troublent la terre;
« Et, je vous le dis de sa part,
« La guerre punira ceux qui veulent la guerre ».
L'Anglois avec chaleur souscrit à cet arrêt;
Au belliqueux Suédois également il plaît;
Le Danois en frémit, Brandebourg s'en alarme;
Et pour nos François c'est un charme,
Qui laisse leur esprit d'autant plus satisfait
Que c'est à leur valeur d'en faire voir l'effet.
Déja le Rhin pâlit, la Meuse s'épouvante,
Et l'Escaut, dont le front jaune et cicatrisé
Porte empreints les grands coups dont il s'est vu brisé,
Craint une plaie encor plus étonnante,
Et cache au plus creux de ses eaux
Sa tête de nouveau tremblante
Pour le reste de ses roseaux.

VERS
PRÉSENTÉS AU ROI
SUR SA CAMPAGNE DE 1676.

Ennemis de mon roi, Flandre, Espagne, Allemagne,
Qui croyiez que Bouchain dût finir sa campagne,
Et n'avanciez vers lui que pour voir comme il faut
Régler l'ordre d'un siege, ou livrer un assaut;
Ne vous fatiguez plus d'études inutiles
A prendre ses leçons quand il vous prend des villes;
N'y perdez plus de temps: ses François aujourd'hui
Sont les disciples seuls qui soient dignes de lui,
Et nul autre n'a droit à ces nobles audaces
D'embrasser son exemple et marcher sur ses traces.
Lassés de toujours perdre, et fiers de son retour,
Vous vous étiez promis de vaincre à votre tour;
Vous aviez espéré de voir par son absence
Nos troupes sans vigueur, et nos murs sans défense:
Mais vous n'aviez pas su qu'un courage si grand
De loin comme de près sur les siens se répand;
De loin comme de près sa prudence les guide;
De loin comme de près son destin y préside.
Les rois savent agir tout autrement que nous;
Souvent sans être en vue ils frappent les grands coups.

Dieu lui-même, ce Dieu dont ils sont les images,
De son trône en repos fait partir les orages,
Et jouit dans le ciel de sa gloire et de soi
Tandis que sur la terre il remplit tout d'effroi.
Mon prince en use ainsi ; ses fêtes de Versailles
Lui servent de prélude à gagner des batailles.
Et d'un plaisir pompeux l'éclat rejaillissant
Dissipe vos projets en le divertissant.
Muses, l'aviez-vous cru, vous qui faites les vaines
De prévoir l'avenir des fortunes humaines,
D'en percer le plus sombre et le plus épineux?
Aviez-vous deviné que ce parc lumineux,
Ces belles nuits sans ombre avec leurs jours d'applique,
Préparoient à vos chants un objet héroïque?
Dans ces délassements où tant d'art a paru,
Voyez-vous Aire prise, et Mastricht secouru?
C'étoit là toutefois, c'étoit l'heureuse suite
Qu'y destinoit dès-lors son auguste conduite.
Dans ce brillant amas de feux et de beautés
Sa grande ame s'ouvroit à ses propres clartés;
Au milieu de sa cour au spectacle empressée,
La guerre s'emparoit de toute sa pensée;
Et ce qui ne sembloit que nous illuminer
Lui montroit des remparts ailleurs à fulminer.
J'en prends Aire à témoin, et les mers de Sicile,
L'esprit de liberté qui regne en toute l'isle,
L'ame du grand Ruiter, et ses vaisseaux froissés,
Sous l'abri de Sardaigne à peine ramassés.

Votre orgueil s'en console, ennemis de la France,
A revoir Philisbourg sous votre obéissance;
L'empereur et l'Empire, unis à l'investir,
Enfin au bout d'un an ont su l'assujettir:
Mais l'effort d'une ligue en guerriers si féconde
Devoit y consumer moins de temps et de monde.
Il falloit en dépit des plus hardis secours,
Comme notre Condé, le prendre en onze jours;
Et vous déshonorez vos belles destinées
Quand l'œuvre d'onze jours vous coûte des années.
Cependant à vos yeux, et dans le même été,
Aire, Condé, Bouchain, n'ont presque rien coûté;
Et Mastricht voit tourner vos desseins en fumée,
Quand ce qu'il vous en coûte auroit fait une armée.
Ainsi, bien que la prise ait suivi le blocus,
Que devant Philisbourg nous paroissions vaincus,
Si pour rendre à vos lois cette place fameuse
Le Rhin vous favorise au refus de la Meuse,
Si pour d'autres exploits il anime vos bras,
Pour un peu de bonheur ne nous insultez pas;
Et sur-tout gardez-vous de le croire si ferme,
Que vous vous dispensiez de trembler pour Palerme,
Pour Ypres, pour Cambray, Saint-Omer, Luxembourg;
Tremblez même déja pour votre Philisbourg.
Le nom seul de mon roi vous est par-tout à craindre:
A triompher de vous cessez de le contraindre;
Et jusques à la paix qu'il vous offre en héros,
Craignez sa vigilance, et même son repos.

AU ROI,

Sur Cinna, Pompée, Horace, Sertorius, Oedipe, Rodogune, qu'il a fait représenter de suite devant lui à Versailles, en octobre 1676.

Est-il vrai, grand monarque, et puis-je me vanter
Que tu prennes plaisir à me ressusciter,
Qu'au bout de quarante ans, Cinna, Pompée, Horace,
Reviennent à la mode, et retrouvent leur place,
Et que l'heureux brillant de mes jeunes rivaux
N'ôte point leur vieux lustre à mes premiers travaux?
Acheve: les derniers n'ont rien qui dégénere,
Rien qui les fasse croire enfants d'un autre pere;
Ce sont des malheureux étouffés au berceau,
Qu'un seul de tes regards tireroit du tombeau.
On voit Sertorius, Oedipe, et Rodogune,
Rétablis par ton choix dans toute leur fortune;
Et ce choix montreroit qu'Othon et Suréna
Ne sont pas des cadets indignes de Cinna.
Sophonisbe à son tour, Attila, Pulchérie,
Reprendroient pour te plaire une seconde vie;
Agésilas en foule auroit des spectateurs,
Et Bérénice enfin trouveroit des acteurs.

Le peuple, je l'avoue, et la cour les dégradent;
Je foiblis, ou du moins ils se le persuadent,
Pour bien écrire encor j'ai trop long-temps écrit;
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit:
Mais contre cet abus que j'aurois de suffrages,
Si tu donnois les tiens à mes derniers ouvrages!
Que de tant de bonté l'impérieuse loi
Ramèneroit bientôt et peuple et cour vers moi!
Tel Sophocle à cent ans charmoit encore Athenes,
Tel bouillonnoit encor son vieux sang dans ses veines,
Diroient-ils à l'envi, lorsqu'Oedipe aux abois
De ses juges pour lui gagna toutes les voix.
Je n'irai pas si loin; et si mes quinze lustres
Font encor quelque peine aux modernes illustres,
S'il en est de fâcheux jusqu'à s'en chagriner,
Je n'aurai pas long-temps à les importuner.
Quoi que je m'en promette, ils n'en ont rien à craindre:
C'est le dernier éclat d'un feu prêt à s'éteindre;
Sur le point d'expirer il tâche d'éblouir,
Et ne frappe les yeux que pour s'évanouir.
Souffre, quoi qu'il en soit, que mon ame ravie
Te consacre le peu qui me reste de vie:
L'offre n'est pas bien grande, et le moindre moment
Peut dispenser mes vœux de l'accomplissement.
Préviens ce dur moment par des ordres propices;
Compte mes bons desirs comme autant de services.
Je sers depuis douze ans, mais c'est par d'autres bras
Que je verse pour toi du sang dans nos combats:

J'en pleure encore un fils, et tremblerai pour l'autre
Tant que Mars troublera ton repos et le nôtre:
Mes frayeurs cesseront enfin par cette paix
Qui fait de tant d'états les plus ardents souhaits.
Cependant, s'il est vrai que mon service plaise,
Sire, un bon mot, de grace, au pere de la Chaise.*

SUR LES VICTOIRES DU ROI, EN L'ANNÉE 1677.

Je vous l'avois bien dit, ennemis de la France,
Que pour vous la victoire auroit peu de constance,
Et que de Philisbourg à vos armes rendu
Le pénible succès vous seroit cher vendu.
A peine la campagne aux zéphyrs est ouverte,
Et trois villes déja réparent notre perte;
Trois villes dont la moindre eût pu faire un état,
Lorsque chaque province avoit son potentat;
Trois villes qui pouvoient tenir autant d'années,
Si le ciel à Louis ne les eût destinées:
Et comme si leur prise étoit trop peu pour nous,
Mont-Cassel vous apprend ce que pesent nos coups.

* Confesseur du roi, qui avoit la feuille des bénéfices.

Louis n'a qu'à paroître, et vos murailles tombent;
Il n'a qu'à donner l'ordre, et vos héros succombent:
Et tandis que sa gloire arrête en d'autres lieux
L'honneur de sa présence et l'effort de ses yeux,
L'ange de qui le bras soutient son diadême
Vous terrasse pour lui par un autre lui-même;
Et Dieu, pour lui donner un ferme et digne appui,
Ne fait qu'un conquérant de Philippe et de lui.

Ainsi quand le soleil fait naître un parélie,
La splendeur qu'il lui prête à la sienne s'allie;
Leur hauteur est égale, et leur éclat pareil;
Nous voyons deux soleils qui ne sont qu'un soleil;
Sous un double dehors il est toujours unique,
Seul maître des rayons qu'à l'autre il communique;
Et ce brillant portrait qu'illuminent ses soins
Ne brilleroit pas tant s'il lui ressembloit moins.

Mais c'est assez, grand roi, c'est assez de conquêtes:
Laisse à d'autres saisons celles où tu t'apprêtes;
Quelque juste bonheur qui suive tes projets,
Nous envions ta vue à tes nouveaux sujets.
Ils bravent tes drapeaux; tes canons les foudroient,
Et pour tout châtiment tu les vois, ils te voient:
Quel prix de leur défaite! et que tant de bonté
Rarement accompagne un vainqueur irrité!
Pour nous, qui ne mettons notre bien qu'en ta vue,
Venge-nous du long temps que nous l'avons perdue;
Du vol qu'ils nous en font viens nous faire raison;
Ramene nos soleils dessus notre horizon.

Quand on vient d'entasser victoire sur victoire,
Un moment de repos fait mieux goûter la gloire;
Et, je te le redis, nous devenons jaloux
De ces mêmes bonheurs qui t'éloignent de nous.
S'il faut combattre encor, tu peux, de ton Versailles,
Forcer des bastions et gagner des batailles;
Et tes pareils, pour vaincre en ces nobles hasards,
N'ont pas toujours besoin d'y porter leurs regards.
C'est de ton cabinet qu'il faut que tu contemples
Quel fruit tes ennemis tirent de tes exemples,
Et par quel long tissu d'illustres actions
Ils sauront profiter de tes instructions.
Passez, héros, passez; venez courir nos plaines;
Égalez en six mois l'effet de six semaines:
Vous seriez assez forts pour en venir à bout,
Si vous ne trouviez pas notre grand roi par-tout;
Par-tout vous trouverez son ame et son ouvrage,
Des chefs faits de sa main, formés sur son courage,
Pleins de sa haute idée, intrépides, vaillants,
Jamais presque assaillis, toujours presque assaillants;
Par-tout de vrais François, soldats dès leur enfance,
Attachés au devoir, prompts à l'obéissance;
Par-tout enfin des cœurs qui savent aujourd'hui
Le faire par-tout craindre, et ne craindre que lui.
Sur le zele, grand roi, de ces ames guerrieres
Tu peux te reposer du soin de tes frontieres,
Attendant que leur bras, vainqueur de tes Flamands,
Méle un nouveau triomphe à tes délassements;

Qu'il réduise à la paix la Hollande et l'Espagne,
Que par un coup de maître il ferme ta campagne;
Et que l'aigle jaloux n'en puisse remporter
Que le sort des lions que tu viens de domter.

AU ROI,

SUR LA PAIX DE 1678.

Ce n'étoit pas assez, grand roi, que la victoire
A te suivre en tous lieux mît sa plus haute gloire;
Il falloit, pour fermer ces grands évènements,
Que la paix se tînt prête à tes commandements.
A peine parles-tu, que son obéissance
Convainc tout l'univers de ta toute-puissance,
Et le soumet si bien à tout ce qu'il te plaît,
Qu'au plus fort de l'orage un plein calme renaît.
Une ligue obstinée aux fureurs de la guerre
Mutinoit contre toi jusques à l'Angleterre:
Ses projets tout-à-coup se sont évanouis;
Et pour toute raison, AINSI LE VEUT LOUIS.
Ce n'est point une paix que l'impuissance arrache,
Et dont l'indignité sous de faux jours se cache;
Pour la donner à tous ne consulter que toi,
C'est la résoudre en maître, et l'imposer en roi;

Et c'est comme un tribut que tes vaincus te rendent
Sitôt que par pitié tes bontés le commandent.
Prodige! ton seul ordre acheve en un moment
Ce qu'en sept ans Nimegue a tenté vainement;
Ce que des députés la fameuse assemblée
D'intérêts opposés trop souvent accablée,
Ce que n'espéroit plus aucun médiateur,
Tu le fais par toi-même, et le fais de hauteur.
On l'admire avec joie; et, loin de t'en dédire,
Tes plus fiers ennemis s'empressent d'y souscrire:
Un zele impatient de t'avoir pour soutien
Réduit leur politique à ne contester rien.
Ils ont vu tout possible à tes ardeurs guerrieres;
Et sûrs que ta justice y mettra des barrieres,
Qu'elle se défendra de rien garder du leur,
Ils la font seule arbitre entre eux et ta valeur.
Qu'il t'épargne de sang, Espagne! il te veut rendre
Des villes qu'il faudroit tout un siecle à reprendre;
Il en est en Hainaut, en Flandre, que son choix,
En t'imposant la paix, remettra sous tes lois:
Mais au commun repos s'il fait ce sacrifice,
En tous tes alliés il veut même justice,
Et qu'aux lois qu'il se fait leurs intérêts soumis
Ne laissent aucun lieu de plainte à ses amis.
O vous qu'il menaçoit, et qui vous teniez prêtes
A l'infaillible honneur d'être de ses conquetes,
Places dignes de lui, Mons, Namur, plaignez-vous:
La paix vous ôte un maître à préférer à tous;

Et Louis au vieux joug vous laisse condamnées,
Quand vous vous promettiez nos bonnes destinées.
Heureux au prix de vous Ypres et Saint-Omer!
Ils ont eu comme vous de quoi les alarmer;
Ils ont vu comme vous leur campagne fumante
Faire passer chez eux la faim et l'épouvante:
Mais pour cinq ou six jours que ces maux ont duré
Ils ont mon roi pour maître, et tout est réparé.
Ainsi fait le bonheur de l'Égypte inondée
Du Nil impétueux la fureur débordée;
Ainsi les mêmes flots qu'elle fait regorger
Enrichissent les champs qu'il vient de ravager.
Consolez-vous pourtant, places qu'il abandonne,
Qu'il semble dédaigner d'unir à sa couronne;
Charles, dont vous aurez à recevoir les lois,
Voudra d'un si grand maître apprendre l'art des rois,
Et vous verrez l'effort de sa plus noble étude
S'attacher à le suivre avec exactitude.
Magnanime Dauphin, n'en soyez point jaloux
Si jamais on le voit s'élever jusqu'à vous;
Il pourra faire un jour ce que déja vous faites,
Être un jour en vertus ce que déja vous êtes:
Mais exprimer au vif ce grand roi tout entier,
C'est ce qu'on ne verra qu'en son digne héritier:
Le privilege est grand, et vous serez l'unique
A qui du juste ciel le choix le communique.
J'allois vous oublier, Bataves généreux,
Vous qui sans liberté ne sauriez vivre heureux,

Et que l'illustre horreur d'un avenir funeste
A fait de l'alliance ébranler tout le reste.
En ce grand coup d'état si long-temps balancé,
Si tout ce reste suit, vous avez commencé;
Et Louis, qui jamais n'en perdra la mémoire,
Se promet de vous rendre à toute votre gloire,
De rétablir chez vous l'entiere liberté,
Mais ferme, mais durable à la postérité,
Et telle qu'en dépit de leurs destins séveres
Vos aïeux opprimés l'acquirent à vos peres.
M'en désavoûras-tu, grand roi, si je le dis?
Me pardonneras-tu, si par-là je finis?

Mille autres te diront que pour ce bien suprême,
Vainqueur de toutes parts, tu t'es vaincu toi-même;
Ils diront à l'envi les bonheurs que la paix
Va faire à gros ruisseaux pleuvoir sur tes sujets;
Ils diront les vertus que vont faire renaître
L'observance des lois, et l'exemple du maître,
Le rétablissement du commerce en tous lieux,
L'abondance par-tout répandue à nos yeux,
Le nouveau siecle d'or qu'assure ton empire,
Et le diront bien mieux que je ne le puis dire.

Moi, pour qui ce beau siecle est arrivé si tard
Que je n'y dois prétendre ou point ou peu de part;
Moi, qui ne le puis voir qu'avec un œil d'envie
Quand il faut que je songe à sortir de la vie;
Je n'ose en ébaucher le merveilleux portrait,
De crainte d'en sortir avec trop de regret.

A MONSEIGNEUR,

SUR SON MARIAGE,* 1680.

PRINCE, l'appui des lis, et l'amour de la France,
Toi, dont au berceau même elle admira l'enfance,
Et pour qui tous nos vœux s'efforçoient d'obtenir
Du souverain des rois un si bel avenir,
Aujourd'hui qu'elle voit tes vertus éclatantes
Répondre à nos souhaits, et passer nos attentes,
Quel supplice pour moi que l'âge a tout usé,
De n'avoir à t'offrir qu'un esprit épuisé !
D'autres y suppléront, et tout notre Parnasse
Va s'animer pour toi de ce que j'eus d'audace,
Quand sur les bords du Rhin, pleins de sang et d'effroi,
Je fis suivre à mes vers notre invincible roi.
Ce cours impétueux de rapides conquêtes,
Qui jeta sous ses lois tant de murs et de têtes,
Sembloit nous envier dès-lors le doux loisir
D'écrire le succès qu'il lui plaisoit choisir:
Je m'en plaignis dès-lors; et quoi que leur histoire
A qui les écriroit dût promettre de gloire,
Je pardonnai sans peine au déclin de mes ans
Qui ne m'en laissoient plus la force ni le temps;

* Avec Anne-Marie-Christine de Baviere, fille de l'électeur Ferdinand-Marie, et d'Henriette-Adélaïde de Savoie.

J'eus même quelque joie à voir leur impuissance
D'un devoir si pressant m'assurer la dispense;
Et, sans plus attenter aux miracles divers
Qui portent son grand nom au bout de l'univers,
J'espérai dignement terminer ma carriere,
Si j'en pouvois tracer quelque ébauche grossiere
Qui servît d'un modele à la postérité
De valeur, de prudence, et d'intrépidité:
Mais comme je tremblois de n'y pouvoir suffire,
Il se lassa de vaincre, et je cessai d'écrire;
Et ma plume, attachée à suivre ses hauts faits,
Ainsi que ce héros acheva par la paix.

La paix, ce grand chef-d'œuvre, où sa bonté suprême
Pour triomphe dernier triompha de lui-même,
Il la fit, mais en maître: il en dicta les lois;
Il rendit, il garda des places à son choix:
Toujours grand, toujours juste, et, parmi les alarmes
Que répandoit par-tout le bonheur de ses armes,
Loin de se prévaloir de leurs brillants succès,
De cette bonté seule il en crut tout l'excès;
Et l'éclat surprenant d'un vainqueur si modeste
De mon feu presque éteint consuma l'heureux reste.

Ne t'offense donc point si je t'offre aujourd'hui
Un génie épuisé, mais épuisé pour lui:
Tu dois y prendre part; son trône, sa couronne,
Cet amas de lauriers qui par-tout l'environne,
Tant de peuples réduits à rentrer sous sa loi,
Sont autant de dépôts qu'il conserve pour toi;

Et mes vers, à ses pas enchaînant la victoire,
Préparoient pour ta tête un rayon de sa gloire.
Quelle gloire pour toi d'être choisi des cieux
Pour digne successeur de tous nos demi-dieux!
Quelle faveur du ciel de l'être à double titre
D'un roi que tant d'états ont pris pour seul arbitre,
Et d'avoir des vertus prêtes à soutenir
Celles qui le font craindre, et qui le font bénir!
C'est de tes jeunes ans ce que ta France espere
Quand elle admire en toi l'image d'un tel pere.
N'aspire pas pourtant à ses travaux guerriers:
Où trouveras-tu, prince, à cueillir des lauriers,
Des peuples à domter, et des murs à détruire?
Vois-tu des ennemis en état de te nuire?
Son bras ou sa valeur les a tous désarmés;
S'ils ont tremblé sous l'un, l'autre les a charmés.
Quelques lieux qu'il te plaise honorer de ta vue,
Un respect amoureux y prévient ta venue;
Tous les murs sont ouverts, tous les cœurs sont soumis,
Et de tous ces vaincus il t'a fait des amis.
A nos vœux les plus doux si tu veux satisfaire,
Vois moins ce qu'il a fait que ce qu'il aime à faire:
La paix a ses vertus, et tu dois y régler
Cette ardeur de lui plaire et de lui ressembler.
Vois quelle est sa justice, et quelle vigilance
Par son ordre en ces lieux ramene l'abondance,
Rétablit le commerce, et quels heureux projets
Des charges de l'état soulagent ses sujets;

Par quelle inexorable et propice tendresse
Il sauve des duels le sang de sa noblesse;
Comme il punit le crime, et par quelle terreur
Dans les cœurs les plus durs il en verse l'horreur
Par-tout de ses vertus tu verras quelque marque,
Quelque exemple par-tout à faire un vrai monarque.
Mais sais-tu quel salaire il s'en promet de toi?
Une postérité digne d'un si grand roi,
Qui fasse aimer ses lois chez la race future,
Et les donne pour regle à toute la nature.
C'est sur ce digne espoir de sa tendre amitié
Qu'il t'a choisi lui-même une illustre moitié.
Ses ancêtres ont su de plus d'une maniere
Unir le sang de France à celui de Baviere;
Et l'heureuse beauté qui t'attend pour mari
Descend ainsi que toi de notre grand Henri;
Vous en tirez tous deux votre auguste origine,
L'un par Louis le Juste, et l'autre par Christine,
En degré tout pareil: ses aïeux paternels
Firent avec les tiens ligue pour nos autels,
Joignirent leurs drapeaux contre le fier insulte *
Que Luther et sa secte osoient faire au vrai culte;
Et Prague du dernier vit les fameux exploits

* Insulte étoit encore du genre masculin, et ces vers du Lutrin de Boileau en sont la preuve:

Évrard seul, en un coin prudemment retiré,
Se croyoit à couvert de l'insulte sacré.

De Rome dans ses murs faire accepter les lois.
Ils ont assez donné de Césars à l'empire,
Pour en donner encor, s'il en falloit élire;
Et notre grand monarque est assez redouté
Pour faire encor voler l'aigle de leur côté.
Quel besoin toutefois de vanter leur noblesse
Pour assurer ton cœur à la jeune princesse,
Comme si ses vertus et l'éclat de ses yeux
A son mérite seul ne l'assuroient pas mieux?
La grandeur de son ame et son esprit sublime
S'élevent au-dessus de la plus haute estime;
Son accueil, ses bontés, ont de quoi tout charmer;
Et tu n'auras enfin qu'à la voir pour l'aimer.
Vois bénir en tous lieux l'hymen qui te l'amene
Des rives du Danube aux rives de la Seine;
Vois-le suivi par-tout des graces et des jeux;
Vois la France à l'envi lui porter tous ses vœux.
Je t'en peindrois ici la pompeuse alégresse:
Mais pour s'y hasarder il faut de la jeunesse.
De quel front oserois-je avec mes cheveux gris
Ranger autour de toi les amours et les ris?
Ce sont de petits dieux enjoués, mais timides,
Qui s'épouvanteroient dès qu'ils verroient mes rides;
Et ne me point mêler à leur galant aspect
C'est te marquer mon zele avec plus de respect.

LOUANGES

DE

LA SAINTE VIERGE,

Composées en rimes latines par S. Bonaventure et mises en vers françois, par P. Corneille.[1]

AU LECTEUR.

Cette piece se trouve imprimée sous le nom de saint Bonaventure à la fin de ses œuvres. Plusieurs doutent si elle est de lui, et je ne suis pas assez savant en son caractere pour en juger. Elle n'a pas l'élévation d'un docteur de l'église, mais elle a la simplicité d'un saint, et sent assez le zele de son siecle où, dans les hymnes, proses, et autres compositions pieuses que l'on faisoit en latin, on

[1] Ce petit ouvrage parut à Paris en 1665, *in*-12.

recherchoit davantage les heureuses cadences de la rime que la justesse de la pensée. L'auteur de celle-ci a voulu trouver l'image de la Vierge en beaucoup de figures du vieux et du nouveau Testament; les applications qu'il en a faites sont quelquefois un peu forcées; et, quelque aide que j'aie tâché de lui prêter, la figure n'a pas toujours un entier rapport à la chose. Je me suis réglé à rendre chacun de ses huitains par un dixain; mais je ne me suis pas assujetti à les faire tous de la même mesure; j'y ai mêlé des vers longs et courts, selon que les expressions en ont eu besoin, pour avoir plus de conformité avec l'original, que j'ai tâché de suivre fidèlement. Vous y en trouverez d'assez passables, quand l'occasion s'en est offerte; mais elle ne s'est pas offerte si souvent que je l'aurois souhaité pour votre satisfaction. Si ce coup d'essai ne déplaît pas, il m'enhardira à donner de temps en temps au public des ouvrages de cette nature, pour satisfaire en quelque sorte à l'obligation que nous avons tous d'employer à la gloire de Dieu du moins une partie des talents que nous en avons reçus. Il ne faut pas toutefois attendre de moi dans

ces sortes de matieres autre chose que des traductions ou des paraphrases. Je suis si peu versé dans la théologie et dans la dévotion, que je n'ose me fier à moi-même quand il en faut parler : je les regarde comme des routes inconnues, où je m'égarerois aisément, si je ne m'assurois de bons guides ; et ce n'est pas sans beaucoup de confusion que je me sens un esprit si fécond pour les choses du monde, et si stérile pour celles de Dieu. Peut-être l'a-t-il ainsi voulu pour me donner d'autant plus de quoi m'humilier devant lui, et rabattre cette vanité si naturelle à ceux qui se mêlent d'écrire, quand ils ont eu quelque succès avantageux. En attendant qu'il lui plaise m'inspirer et m'attirer plus fortement, je vous fais cet aveu sincere de ma foiblesse, et ne me hasarderai à vous rien dire de lui que je n'emprunte de ceux qu'il a mieux éclairés.

LOUANGES

DE

LA SAINTE VIERGE.*

Accepte notre hommage, et souffre nos louanges,
Lis tout céleste en pureté,
Rose d'immortelle beauté,
Vierge, mere de l'humble, et maîtresse des anges;
Tabernacle vivant du Dieu de l'univers,
Contre le dur assaut de tant de maux divers
Donne-nous de la force, et prête-nous ton aide;
Et jusqu'en ce vallon de pleurs
Fais-en du haut du ciel descendre le remede,
Toi qui sais excuser les fautes des pécheurs.

O Vierge sans pareille, et de qui la réponse
Mérita de porter et conçut Jésus-Christ

* Les lecteurs seront sans doute étonnés que Corneille ait pu choisir pour ses vers une matiere aussi rebelle à la poésie, j'ose dire même au sens commun, sans vouloir offenser les idées vraiment religieuses, qui n'ont aucun rapport avec ce jargon mystique.

Sitôt que Gabriel t'eut fait l'heureuse annonce
Qu'en un souffle sacré suivit le Saint-Esprit;
Vierge devant ta couche, et Vierge après ta couche,
Montre en notre faveur que la pitié te touche,
Qu'aucun refuge à toi ne se peut égaler;
Et comme notre vie, en disgraces fertile,
Durant son triste cours incessamment vacille,
Incessamment aussi daigne nous consoler.

L'esprit humain se trouble au nom de vierge mere,
L'orgueil de la raison en demeure ébloui;
De la vertu d'en-haut ce chef-d'œuvre inoui
Pour leurs vaines clartés est toujours un mystere:
La foi, dont l'humble vol perce au-delà des cieux,
Pour cette vérité trouve seule des yeux,
Seule en dépit des sens la connoît, la confesse,
Et le cœur, éclairé par cette aveugle foi,
Voit avec certitude et soutient sans foiblesse
Qu'un Dieu pour nous sauver voulut naître de toi.

Prodige qui renverse et confond la nature!
Le pere de sa fille est le fils à son tour,
Une étoile ici-bas met le soleil au jour,
Le créateur de tout naît d'une créature:
La source part ainsi de son propre ruisseau;
L'ouvrier est produit par le même vaisseau
Que sa main a formé de terre;
Et toujours vierge et mere, un accord éternel

De ces deux noms en toi, qui par-tout sont en guerre,
Fait grace, et rend la vie à l'homme criminel.

Que pures étoient les entrailles
Où s'enferma ce fils qui tient tout en sa main,
Et que de sainteté régnoit au chaste sein
Que suça ce Dieu des batailles!
Que ce lait qu'il en prit fut doux et savoureux,
Et que seroit heureux
Un cœur qui s'en verroit arrosé d'une goutte!
O mere qui peux tout, prends soin de notre sort,
Guide nos pas tremblants jusqu'au bout de leur route;
Et sauve-nous des maux de l'éternelle mort.

Rose sans flétrissure et sans aucune épine,
Rose incomparable en fraîcheur,
Rose salutaire au pécheur,
Rose enfin toute belle, et tout-à-fait divine;
La Grace, dont jadis la prodigalité
Versa tous ses trésors sur ta fécondité,
N'a fait et ne fera jamais rien de semblable:
Par elle on te voit reine et des cieux et des saints;
Par elle sers ici de remede au coupable,
Et seconde l'effort de nos meilleurs desseins.

Que d'énigmes en l'Écriture
T'offrent sous un voile à nos yeux!

L'esprit qui la dicta s'y plut en mille lieux
A nous tracer lui-même et cacher ta peinture.
Le vieux et nouveau Testament
Tous deux comme à l'envi te nomment hautement
La premiere d'entre les femmes;
Et cette préférence acquise à tes vertus,
Comme elle a mis ton ame au-dessus de nos ames,
De nos périls aussi t'a su mettre au-dessus.

Avant que du Seigneur la sagesse profonde
Sur la terre et les cieux daignât se déployer;
Avant que du néant sa voix tirât le monde,
Qu'à ce même néant sa voix doit renvoyer,
De toute éternité sa prudence adorable
Te destina pour mere à son Verbe ineffable,
A ses anges pour reine, aux hommes pour appui;
Et sa bonté dès-lors élut ton ministere
Pour nous tirer du gouffre où notre premier pere
Nous a d'un seul péché plongés tous avec lui.

Ouvre donc, Mere-vierge, ouvre l'ame à la joie
D'avoir remis en grace et nous et nos aïeux:
Toi-même applaudis-toi d'avoir ouvert les cieux,
D'en avoir applani, d'en avoir fait la voie.
Les hôtes bienheureux de ces brillants palais
T'offrent et t'offriront tous ensemble à jamais
Des hymnes d'alégresse et de reconnoissance;

Et nous, que tu défends des ruses de l'enfer,
Nous y joindrons l'effort de l'humaine impuissance,
Pour obtenir comme eux le don d'en triompher.

Telle que s'élevoit du milieu des abymes,
Au point de la naissance et du monde et du temps,
Cette source abondante en flots toujours montants,
Qui des plus hauts rochers arroserent les cimes,
Telle en toi, du milieu de notre impureté,
D'un saint enfantement l'heureuse nouveauté
Éleve de la grace une source féconde;
Son cours s'enfle avec gloire, et ses flots qu'en tout lieu
Répand la charité dont regorge son onde
Font en se débordant croître l'amour de Dieu.

Durant ces premiers jours qu'admiroit la nature,
La vie avoit son arbre; et ses fruits précieux,
Remplissant tout l'Eden d'un air délicieux,
A nos premiers parents s'offroient pour nourriture.
Ainsi le digne fruit que tes flancs ont porté
Remplit tout l'univers de sainte volupté,
Et s'offre chaque jour pour nourriture aux ames:
Il n'est point d'arbre égal, et jamais il n'en fut,
Et jamais ne sera de plantes ni de femmes
Qui portent de tels fruits pour le commun salut.

Un fleuve qui sortoit du séjour des délices
Arrosoit de plaisirs ce paradis naissant,

Et sur l'homme encore innocent
Rouloit avec ses flots l'ignorance des vices:
Vierge, ce même fleuve en ton cœur s'épandit.
Quand, pour nous affranchir de ce qui nous perdit,
Ton corps du fils de Dieu fut l'illustre demeure,
La terre au grand auteur en rendit plus de fruit,
La nature en reçut une face meilleure,
Et triompha dès-lors du vieux péché détruit.

Ce fils, comme son pere, arbitre du tonnerre,
Ce maître, comme lui, des hommes et des dieux,
Ayant pour son palais un paradis aux cieux,
Voulut pour sa demeure un paradis en terre:
Ce pere tout-puissant l'y forma de ton corps,
Qu'il commit à garder ce trésor des trésors,
Dès qu'il te vit de l'ange agréer la visite:
Ainsi se commença notre rédemption;
Ainsi tu donnas place au souverain mérite
Qui nous dégage tous de la corruption.

Noé bâtit une arche avant que le déluge
Fît de toute la terre un vaste lit des eaux;
Il fait d'un bois poli ce premier des vaisseaux
Où sa famille trouve un assuré refuge.
Cette arche est ton portrait: son bois poli nous peint
Des parents dont tu sors le choix heureux et saint;
Dieu s'en fait un vaisseau comme ce patriarche:
Mais on voit un autre ordre au mystere caché;

Pour se sauver des eaux Noé monte en son arche,
Dieu pour descendre en toi te sauve du péché.

L'onde enfin se retire en ses vastes abymes,
La terre se revêt des plus vives couleurs,
Et la pitié du ciel s'épand sur nos malheurs,
Ainsi que sa colere avoit fait sur nos crimes.
Si la tempête encore ose nous menacer,
Sa fureur a sa borne et ne la peut forcer;
Un grand arc sur la nue en marque l'assurance,
Et Dieu l'y fait briller pour signal qu'à jamais
Sa bonté maintiendra l'amoureuse alliance
Qui du côté des eaux nous a promis la paix.

Que se creve à grand bruit le plus épais nuage,
Qu'il verse à gros torrents ce qu'il a de plus noir;
L'arc témoin de ce pacte à peine se fait voir,
Qu'il dissipe la crainte et nous rend le courage;
La joie avec l'espoir rentre au cœur des pécheurs
Qui, l'œil battu de pleurs,
Avec sincérité détestent leurs foiblesses;
Et quoi que sur leur tête ils entendent rouler,
Le souvenir d'un Dieu fidele en ses promesses
Leur donne à cet aspect de quoi se consoler.

Vois, ô reine du ciel, vois comme il te figure,
Comme de tes vertus ses couleurs sont les traits:
Son azur, dont l'éclat n'a que de purs attraits,

De ta virginité fait l'aimable peinture;
Par le feu, dont le rouge est si bien animé,
Ton zele ardent pour Dieu voit le sien exprimé,
Ta charité vers nous y trouve son image;
Et de l'humilité, qui par un prompt effet
Du choix du Tout-Puissant mérita l'avantage,
Ce blanc tout lumineux est le tableau parfait.

Telle donc que cet arc la terre te contemple;
Tu fais pleuvoir du ciel cent lumieres sur nous,
Ta brillante splendeur seme de là pour tous
Des plus parfaites mœurs un glorieux exemple.
Par toi chaque hérésie a son cours terminé:
En vain de ses enfants le courage obstiné
De ses fausses clartés s'attache aux impostures;
Il suffit de te voir unir en Jésus-Christ
Par ta submission deux contraires natures,
Pour briser tout l'orgueil dont s'enfle leur esprit.

Arc invincible, arc tout aimable,
Qui guéris en blessant au cœur,
Arc en pouvoir comme en douceur
Également incomparable,
Arc qui fais la porte des cieux,
Vierge sainte, enfin, qu'en tous lieux
Un respect sincere doit suivre,
Quand de notre destin l'inévitable loi

Nous aura fait cesser de vivre,
Fais-nous part de ta gloire et revivre avec toi.

Le sommeil de Jacob lui fait voir des miracles.
L'échelle, qu'il lui montre en lui fermant les yeux,
De la terre atteint jusqu'aux cieux;
Dieu s'appuie au-dessus pour rendre ses oracles;
Les anges, dont soudain un luisant escadron
De célestes clartés couvre chaque échelon,
S'en servent sans relâche à monter et descendre,
Et d'un songe si beau les claires visions
L'assurent de la terre où son sang doit prétendre,
Et de ce qu'a le ciel de bénédictions.

Marie est cette échelle, elle l'est, et la passe;
Par elle on reçoit plus que Dieu n'avoit promis:
Aussi pour lui parler l'ange qu'il a commis
La nomme dès l'abord toute pleine de grace.
Elle nous donne un fils, mais un fils homme-Dieu;
Et quand son corps sacré quitte ce triste lieu,
Pour le porter au ciel elle a des milliers d'anges:
De ce brillant séjour elle rompt tous nos fers,
De tous nos maux en biens elle fait des échanges,
Et nous prête son nom pour braver les enfers.

Moïse est tout surpris quand, pour lui toucher l'ame,
Dieu se revêt de flamme;

Celle que sur l'Oreb il voit étinceler
Pare un buisson ardent, au lieu de le brûler,
Et s'en fait comme un trône où plus elle s'allume,
Et moins elle consume.
Ton adorable intégrité,
O Vierge-mere, ainsi ne souffre aucune atteinte,
Lorsqu'on tes chastes flancs se fait l'union sainte
De l'essence divine à notre humanité.

Que la manne au désert est d'étrange nature!
Son goût le premier jour se conforme au souhait,
Et quand pour d'autres jours la réserve s'en fait,
Elle souille le vase et tourne en pourriture:
Ce peu seul qui dans l'arche en tient le souvenir
S'y garde incorruptible aux siecles à venir,
Sans que souillure aucune à son vaisseau s'attache;
Ainsi tu conçois Jésus-Christ,
Et ta virginité demeure ainsi sans tache
En nous donnant ce fils conçu du Saint-Esprit.

Comme tomboit du ciel cette manne mystique
Qui du peuple de Dieu faisoit tout le soutien,
Ainsi du sein du Pere est descendue au tien
Celle qui des enfants est le seul viatique.
La manne merveilleuse, et que nous figuroit
Celle qu'en la cueillant tout ce peuple admiroit,
Par une autre merveille ainsi nous est donnée:

Ainsi nous pouvons prendre, ainsi nous est offert
Plus que ne recevoit cette troupe étonnée
Qui durant quarante ans s'en nourrit au désert.

Ta grace par l'effet avilit la figure,
Elle en ternit l'éclat, elle en seme l'oubli;
Et par sa nouveauté l'univers ennobli
N'a plus d'amour ni d'yeux pour la vieille peinture;
Les nouvelles clartés de la nouvelle loi
Que Dieu fait commencer par toi,
Ne laissent rien d'obscur pour ces nouveaux fideles;
Et ce qui jadis éblouit,
Sitôt que tu répands ces lumieres nouvelles,
Ou s'épure, ou s'évanouit.

Ce grand auteur de toutes choses,
Ce Dieu qui fait d'un mot, quoi qu'il ait résolu,
Te regarda toujours comme un vase impollu
Où ses graces seroient encloses :
Vase noble, admirable, et charmant à l'aspect,
Digne d'un saint hommage et d'un sacré respect;
Digne enfin du trésor qu'en toi sa main enferme:
C'est par toi qu'il voulut qu'on goûtât en ces lieux
Pour arrhes d'un bonheur et sans borne et sans terme,
Ce pain des habitants des cieux.

Tu nous donnes ce pain des anges
Que tes entrailles ont produit,

Ce pain des voyageurs, ce pain qui nous conduit
Jusqu'où ces purs esprits entonnent ses louanges;
C'est ce pain des enfants, ce comble de tous biens,
Qu'il ne faut pas donner aux chiens,
A ces hommes charnels qui ne vivent qu'en brutes;
Il n'est que pour les cœurs d'un saint amour épris;
Et comme il les guérit des plus mortelles chûtes,
Sur tous les autres pains ils lui doivent le prix.

C'est en lui que sont renfermées
Les plus salutaires douceurs
Que puissent aimer de tels cœurs,
Et les plus dignes d'être aimées;
Il est plein d'un suc ravissant,
D'un suc si gracieux, d'un suc si nourrissant,
Qu'il fait seul un banquet où toute chose abonde;
Il est pain, il est viande, il est tout autre mets;
Il rend seul une table en délices féconde,
Et doit être pour nous le banquet des banquets.

Ce mets nous rétablit, ce mets nous régénere,
Il ramene la joie et fait cesser l'ennui;
Ton fils qui par ce mets attire l'ame à lui
La guide par ce mets, et l'allie à son Pere.
Ce mets de tous les biens est l'accomplissement;
Il est de tous les maux l'anéantissement:
Pour nous il vainc, il regne, il étend son empire;
Il soutient, il fait croître en sainte ambition;

Et, pour dire en un mot tout ce qu'on en peut dire,
Il éleve tout l'homme à sa perfection.

Il est le pain vivant et qui seul vivifie,
Il est ensemble et vie, et voie, et vérité,
Lui-même il nous départ son immortelle vie
Par les épanchements d'une immense bonté.
L'Église avec ce pain reçoit tant de lumiere,
Que la nouvelle épouse efface la premiere
Par les vives splendeurs qui font briller sa foi:
La synagogue tombe, et périt auprès d'elle,
Et l'ombre de la vieille loi
Fait place au jour de la nouvelle.

La manne a donc tari, le ciel n'en verse plus;
La figure cede à la chose,
Et le pain que Dieu nous propose
D'un ciel encor plus haut descend pour ses élus.
Si la manne eut cet avantage
Que des fils d'Israël elle fut le partage,
Ce pain est celui du chrétien.
O chrétien, pour qui seul est fait ce pain mystique,
Viens, mange; et puisqu'enfin c'est un pain angélique,
Fais comme un ange, et montre un zele égal au sien.

Passons de miracle en miracle.
Moïse met au nom des tribus d'Israël,
Pour faire un prêtre à l'Éternel,

Douze verges au tabernacle;
Aaron y joint la sienne; elle seule y produit
Des feuilles, des fleurs, et du fruit!
Par-là du sacerdoce il emporte le titre,
Tout ce peuple n'a qu'une voix,
Et de ce même Dieu qu'il en a fait l'arbitre
Il accepte à grands cris et bénit l'heureux choix.

Quelle nouveauté surprenante!
La fleur sort de l'aridité;
Le fruit, de la stérilité;
Un bois sec reverdit, il germe, éclôt, enfante.
Où sont tes lois, nature, et que devient ton cours
Dans ces miraculeux retours
Qui rendent malgré toi l'impuissance fertile?
Et quel est le pouvoir qui ne prend qu'une nuit
Pour tirer d'une branche et séchée et stérile
Ces feuilles, ces fleurs, et ce fruit?

Ce fruit, et ces fleurs, et ces feuilles,
Pour étaler aux yeux un si nouvel effet,
N'attendent point que tu le veuilles;
Dieu le veut, il suffit, le miracle se fait;
Il est son pur ouvrage: et comme ce grand maître
Sans prendre ton avis toi-même t'a fait naître,
Sans prendre ton avis il renverse tes lois:
Un bois sec rend du fruit par son ordre suprême;

Par son ordre suprême, ô Vierge, tu conçois,
Et ta virginité dans ta couche est la même.

Elle est toujours la même, et ce grand souverain
En conserve les fleurs toujours immaculées
Alors qu'il fait germer dans ton pudique sein
La fleur de la campagne, et le lis des vallées.
Ta prompte obéissance attire sa faveur
Qui te fait de la terre enfanter le Sauveur,
Sans que ta pureté demeure moins entiere;
Et cette obéissance, enflant ta charité,
D'un amour tout divin fait comme une riviere
Qui s'épanche à grands flots sur notre aridité.

Un prophete promet une nouvelle étoile:
Du milieu de Jacob cet astre doit sortir;
Une verge nouvelle en doit aussi partir:
L'une et l'autre a paru, l'une et l'autre est ton voile.
La verge d'Israël dont Moab est battu
Est un portrait de ta vertu
Qui de tous ennemis t'assure la défaite;
Et la fleur qu'elle porte est ton fils Jésus-Christ,
En qui d'étonnement la nature muette
Voit ce qu'elle attendoit et jamais ne comprit.

L'étoile garde encor sa chaleur tout entiere,
Bien qu'un rayon en sorte et brille sans égal;

La pureté de sa lumiere
Fait toujours même honte à celle du cristal:
Ce rayon qui la laisse ainsi brillante et pure
De ton fils et de toi nous offre la figure;
De ce fils qui conserve en toi la pureté,
De toi qui le conçois sans souillure et sans tache,
Et qui gardes encor la même intégrité,
Quand même de tes flancs pour naître il se détache.

Verge mystique d'Israël
Par les prophetes tant promise,
Verge que le Pere éternel
Sur toutes autres favorise,
De la racine de Jessé,
Comme ils nous l'avoient annoncé,
Nous te voyons sortir exempte de foiblesse:
Tu conçois par miracle, et ton merveilleux fruit
Rend pour toi compâtible avecque la grossesse
Cette virginité que tout autre détruit.

N'es-tu pas cette étoile ensemble et cette verge,
Verge que de la grace arrose un clair ruisseau,
Étoile en qui Dieu fait un paradis nouveau,
Vierge et mere à la fois, et mere toujours vierge?
L'étoile a son rayon, et la verge a sa fleur:
Ton fils est l'un et l'autre, et de ce cher Sauveur
La fleur et le rayon nous présentent l'image;
Fleur céleste qui porte un miel tombé des cieux,

Et rayon dont l'éclat dissipe tout l'orage
Qui fit trembler la terre et gémir nos aïeux.

O verge dont aucune plante
N'égale la fertilité,
Étoile de qui la clarté
Sur toutes autres est brillante,
Tes paroles, tes actions
Ont toutes des perfections
Au-dessus de la créature;
Et l'homme accablé de malheurs
Ne sauroit où choisir protection plus sûre,
Ni se faire un repos moins troublé de douleurs.

Gédéon voit couvrir la toison de rosée,
En presse les flocons, et remplit un vaisseau
De cette miraculeuse eau
Qu'au reste de son champ le ciel a refusée.
O Marie! ô vaisseau plein de graces d'en-haut,
Que Dieu pour te former sans tache et sans défaut
Réserva pour toi seule et fit inépuisables!
Daigne, pour consoler notre calamité,
En verser quelque goutte aux pécheurs misérables
Que tu vois ici-bas languir d'aridité.

Oh, que cette rosée étoit vraiment céleste
Qui tomba dans ton chaste sein,

Lorsque de nous sauver un Dieu prit le dessein,
Et que la grace en toi devint si manifeste!
Le Soleil de justice alors qui te remplit
Fit qu'en toi s'accomplit
Le mystère où ce Dieu devoit s'unir à l'homme:
Il est homme, il est Dieu dans ton flanc virginal;
En commençant dès là ce que sa croix consomme,
Il t'honore à jamais d'un titre sans égal.

Sa grace te remplit sitôt qu'à son message
Ton humble obéissance eut donné son aveu,
Et que son messager y vit un digne feu
Te consacrer entiere à ce divin ouvrage.
Telle, dès le moment qu'acheva Salomon
De consacrer un temple aux grandeurs de son nom,
La gloire du Seigneur en remplit tout l'espace;
D'un miracle pareil il couronne ta foi,
Et joint dès ici-bas tant de gloire à ta grace,
Que la grace et la gloire est même chose en toi.

Salomon, ce roi pacifique,
Éleva dans ce temple un trône au Dieu des dieux;
Et le Dieu de la paix, le monarque des cieux,
S'en fait un dans ton sein pudique.
Il vient y prendre place et finir notre ennui;
Un messager céleste envoyé devant lui
En ce pudique sein lui prépare la voie:
Mais bien que de tout temps ce Dieu l'eût résolu,

Bien que l'ange à toi-même en eût porté la joie,
Ce Dieu n'auroit rien fait si tu n'avois voulu.

Mere vierge, mere de grace,
Palais de la Divinité,
Torrent d'amour et de bonté
Dont le cours jamais ne se lasse,
Illustre original de tant d'heureux crayons;
Mere du Soleil de justice,
Fais-en jusque sur nous descendre les rayons,
Porte-lui jusqu'au ciel nos vœux en sacrifice,
Et prête à nos besoins un secours si propice,
Que nous puissions enfin voir ce que nous croyons.

Créatures inanimées,
Qui formez jusqu'ici ce merveilleux portrait,
Souffrez que le beau sexe en rehausse le trait,
Et montre ses vertus encor mieux exprimées.
Laissez-nous admirer l'illustre Abigaïl,
Laissez-nous voir sa grace et son discours civil
Arrêter un torrent de fureurs légitimes;
Elle n'épargne dons, ni prieres, ni pleurs,
Et force ainsi David à pardonner des crimes
Qui s'attiroient déja le dernier des malheurs.

Son arrogant époux, en festins si prodigue
Pour tous ceux qu'il assemble à tondre ses troupeaux,

Qui de ses jours d'excès fait ses jours les plus beaux,
Et pour de vains honneurs lâchement se fatigue;
Ce Nabal dont l'orgueil, enflé de tant de biens,
Passe jusqu'au mépris de David et des siens,
Du pécheur insolent est une affreuse image;
Il brave comme lui le maître de son sort,
A ses vrais serviteurs comme lui fait outrage,
Et comme lui s'attire une infaillible mort.

D'ailleurs ce David tout aimable,
Qu'à se venger on voit si prompt,
Flexible à la priere, et sensible à l'affront,
En clémence, en rigueur à nul autre semblable;
Ce guerrier si benin, qui devient sans pitié
Au mépris et des siens et de son amitié,
Forme de Jésus-Christ l'adorable peinture:
Bien qu'il soit Dieu de paix, le foudre est en ses mains,
Et, tout bon qu'il veût être, il sait venger l'injure
Et qu'on fait à sa gloire et qu'on fait à ses saints.

A force de présents, à force de prieres,
La belle Abigaïl arrête ce grand cœur,
Et désarme elle seule une juste fureur
Qu'allumoient de Nabal les réponses trop fieres;
Elle fait alliance entre David et lui.
O Vierge, notre unique appui,
Pour nous près de ton fils tu fais la même chose,

Et ce lait virginal de quoi tu le nourris,
Sitôt que ta priere à sa fureur s'oppose,
D'infâmes criminels nous rend ses favoris.

De ce même David race vraiment royale,
Digne sang des plus dignes rois,
Mere et fille d'un Dieu qui te laisse à ton choix
Dispenser les trésors de sa main libérale;
Ce Dieu, qui près de lui te donne un si haut rang,
Par la nouvelle loi qu'il scella de son sang
Nous a tous faits tes fils: montre-toi notre mere;
Sois de cette loi même et la joie et l'honneur,
Et contre tous les traits d'une juste colere
Sers-nous de bouclier, et fais notre bonheur.

En toi seule aujourd'hui se fonde l'espérance
De tout le genre humain:
Toi seule as dans ta main
De quoi du vieil Adam purger toute l'offense;
Par toi le port de vie aux pécheurs est ouvert;
Par toi le salut est offert
A qui te peut offrir tout son cœur en victime;
Et quoi que les enfers osent nous suggérer,
Quiconque te sait honorer
Ne sait plus ce que c'est que crime.

Il fait donc bon te rendre un sincere respect,
En faire sa plus noble étude,

Se tenir en tous lieux comme à ton saint aspect,
Mettre toute sa gloire à cette servitude:
Car enfin les sentiers que tu laisses battus
Sont par-tout semés de vertus
Qui de tes serviteurs sont l'entiere assurance;
Ils guident sans péril à l'éternelle paix,
Et ce qu'on a pour toi de sainte déférence
Avec toi dans le ciel fait revivre à jamais.

Après Abigaïl, aussi sage que belle,
Judith montre un courage égal à sa beauté
Quand des Assyriens le monarque irrité
Traite Béthulie en rebelle:
Pour venger le mépris qu'on y fait de ses lois,
Ce roi, qui voit sous lui trembler tant d'autres rois,
Envoïe à l'assiéger une effroyable armée;
Holoferne préside à ce barbare effort,
Et de la multitude en ses murs enfermée
Aucun ne sauroit fuir ou les fers ou la mort.

Que résous-tu, Judith? qu'oppose pour remede
L'amour de ta patrie à de si grands malheurs?
Et que doit ce grand peuple accablé de douleurs
Contre tant d'ennemis espérer de ton aide?
Tu portes dans leur camp le doux art de charmer,
Tu vois leur Holoferne, et tu t'en fais aimer;
Sa joie est sans pareille, et son amour extrême;
Il croit par un festin te le témoigner mieux,

Il s'enivre, il s'endort; et de son poignard même
Tu lui perces le cœur qu'avoient percé tes yeux.

Cette Béthulie assiégée
Des bataillons assyriens,
Et prête à s'en voir saccagée
Par la division des siens,
C'est, ô Vierge, qu'un Dieu révere,
L'épouse de ton fils, l'Église, notre mere,
Qu'assiege l'hérésie, et qu'attaque l'enfer;
Forte de ton secours elle en brave l'audace,
Et tant que pour appui ses murs auront ta grace,
Elle est sûre d'en triompher.

Belle et forte Judith, qui sauves d'Holoferne
Ta chere Béthulie et tous ses habitants,
Puisque par ton esprit l'Église se gouverne,
Ses triomphes iront aussi loin que le temps:
Tu combats, tu convaincs, tu confonds l'hérésie;
Et, quoi qu'ose sa frénésie,
Elle tremble à te voir les armes à la main,
Tandis que les rayons dont ta couronne brille
Sur nous, qui sommes ta famille,
Répandent du salut l'espoir le plus certain.

Ils n'y répandent pas cette seule espérance,
Ils y joignent l'esprit qui mene à son effet,
Un esprit de douceur, qu'en Dieu tout satisfait,

Un esprit de clarté, de conseil, de science:
La sagesse à la force en nous s'unit par eux,
La crainte filiale au respect amoureux;
Qui donne un vol sublime aux ames les plus basses;
Tous ces trésors sur nous par toi sont épanchés;
Et Dieu t'a départi toute sorte de graces
Pour faire en ta faveur grace à tous nos péchés.

La charmante Esther vient ensuite;
Assuérus l'épouse et la fait couronner,
Et la part qu'en son lit on le voit lui donner
Montre l'heureux succès d'une sage conduite:
La superbe Vasthi, que son orgueil déçoit,
Rejette avec mépris l'ordre qu'elle en reçoit,
Et son propre festin par sa perte s'acheve.
Quelle vicissitude en ce grand changement!
L'arrogance fait choir, l'humilité releve;
L'une y trouve son prix, l'autre son châtiment.

Oh, que ces deux beautés ont peu de ressemblance!
En l'une on voit un cœur à la vertu formé,
Un cœur humble, un cœur doux, et digne d'être aimé,
Mais qui ne sait aimer qu'avec obéissance;
En l'autre, une fierté qui ne veut point de loi,
Qui croit faire la reine en dédaignant son roi,
Et que l'orgueil du trône a rendue indocile:
Cet orgueil obstiné ne sert qu'à la trahir,

Et prépare à sa chûte une pente facile
Par l'horreur que lui fait la honte d'obéir.

Sainte Vierge, est-il rien au monde
Ou plus humble, ou plus doux, ou plus charmant que toi?
Est-il rien sous les cieux qui fasse mieux la loi
Aux schismes dont la terre abonde?
Non, il n'est rien si gracieux,
Rien si beau, rien si précieux,
Si nous en croyons l'Écriture,
Et même sous l'obscurité
L'énigme y fait trop voir qu'aucune créature
N'approche de ta pureté.

Tu veux donc bien qu'Esther ait place en ton image,
Que ses traits les plus beaux servent d'ombres aux tiens,
Toi dont les actions, toi dont les entretiens
Ont tant d'humilité, tant d'amour en partage.
Parmi tout ce qu'envoie aux siecles à venir
La lecture ou le souvenir,
Ta bonté, ta douceur, ne trouvent point d'égales;
Elles charment Dieu même aussi-bien que nos yeux;
Et plus ici tu te ravales,
Plus il t'éleve haut dans l'empire des cieux.

Mêmes vertus en elle ébauchoient ton mérite,
Et son pouvoir au tien n'a pas moins de rapport:

Aman en fait l'épreuve, et son perfide effort
Voit retomber sur lui l'orage qu'il excite.
Un Juif voit tant d'orgueil sans fléchir les genoux;
Pour ce mépris d'un seul il veut les perdre tous,
Il en fait même au roi signer l'ordre barbare:
L'affligé Mardochée à sa niece en écrit.
Ne tremblez plus, ô Juifs! une beauté si rare
Veut périr ou sauver son peuple qu'on proscrit.

Esther, tendre et sensible au mal qui le menace,
Y hasarde sa vie, et se présente au roi;
Le roi, pour l'affranchir des rigueurs de sa loi,
Vers des appas si doux tend le signal de grace:
Esther avec respect le convie au festin,
Lui peint d'elle et des siens le malheureux destin,
Et de son favori l'insolence et les crimes:
Ce lâche tout surpris demeure sans parler;
Et les siens avec lui sont livrés pour victimes
A ce peuple innocent qu'il vouloit s'immoler.

Ce que fait Esther pour ses freres,
Tu le fais pour tes serviteurs,
Tu fais retomber nos miseres
Sur la tête de leurs auteurs;
Quoi qu'attente leur perfidie,
La grace, qui te donne un Dieu pour ton époux,
En un moment y remédie;
Et pour rudes que soient leurs coups,

Ta pitié, par elle enhardie,
Ose tout et peut tout pour nous.

L'implacable ennemi de l'homme
Sous l'orgueilleux Aman dépeint,
C'est l'ange en qui jamais cet orgueil ne s'éteint,
Le serpent déguisé qui fit mordre la pomme:
Chassé du Paradis, il nous le veut fermer;
Banni dans les enfers, il y veut abymer
Ceux dont sa place au ciel doit être la conquête!
Mais quoi qu'ose sa haine à toute heure, en tout lieu,
Vierge, ton pied l'écrase; et lui brisant la tête,
Tu fais d'un seul regard notre paix avec Dieu.

Tu te plais à garder tes serviteurs fideles
Comme la prunelle des yeux;
Ta main pour avant-goût des cieux
Leur fait un nouveau siecle et des douceurs nouvelles;
Tu leur sers de refuge; et pour les consoler
Sur eux tu laisses découler
Mille et mille faveurs du monarque suprême:
Tu puises comme épouse en ses divins trésors,
Vrai livre de la loi que fait sa bonté même,
Et sacré tabernacle où repose son corps.

Vive fleur du printemps, candeur que rien n'efface,
Honneur des vierges, fleur des fleurs,
Fontaine de secours, dont les saintes liqueurs

Conservent toute notre race;
L'odeur de ton mérite ici-bas sans pareil
Attire l'ange du conseil,
Le Souverain des rois, le Seigneur des armées,
Et tu fais que du firmament
Les portes si long-temps fermées
S'ouvrent pour terminer notre bannissement.

Noé flottoit encor sur les eaux du déluge,
Et troublé qu'il étoit d'avoir vu tout périr,
Il doutoit si lui-même auroit où recourir,
S'il auroit hors de l'arche enfin quelque refuge;
Il lâche la colombe, et les monts découverts
Lui présentent des rameaux verds
Que jusque dans cette arche en son bec elle apporte:
Ce retour le ravit, et ses enfants et lui
Reprennent une joie aussi pleine, aussi forte
Que l'étoient jusque-là leur trouble et leur ennui.

Les Hébreux au désert par l'ordre de Moïse
Élevent un serpent d'airain;
Sa vue est un remede et facile et soudain
Qui leur rend la santé promise:
Les viperes et les serpents
Qu'en ce vaste désert ce peuple voit rampants
N'ont plus de morsures funestes;
Cet aspect salutaire en fait la guérison,

Et contre eux leur figure a des vertus célestes
Plus fortes que tout leur poison.

Plus simple que n'est la colombe,
Tu nous rends plus de joie et plus de sûreté,
Et proteges si bien la vraie humilité
Que jamais elle ne succombe:
Un Dieu qui sort de toi te laisse des vertus
A relever nos cœurs sous le vice abattus;
Quel qu'en soit le poison ta force le surmonte;
Et cet heureux remede à nos péchés offert
Passe le serpent du désert,
Et fait la guérison plus prompte.

Cette porte fermée, et qui n'ouvroit jamais,
Que vit Ézéchiel à l'orient tournée,
Par ce même orient de ses splendeurs ornée,
Est encore un de tes portraits;
Aucun n'entre ni sort par elle
Que cette sagesse éternelle
Qui doit de notre chair un jour se revêtir;
Mais soit qu'elle entre ou sorte, on voit même clôture;
Et Dieu n'y fait point d'ouverture
Ni pour entrer ni pour sortir.

Ta virginité sainte est la porte sacrée
Dont ce Dieu fit le digne choix

Pour faire au monde son entrée,
Comme pour en sortir il le fit de la croix.
Il entre dans tes flancs, il en sort sans brisure;
Avec ce privilege il y descend des cieux:
Sans que ta pureté souffre de flétrissure
Il prend un corps en toi pour se montrer aux yeux;
Et n'est pas moins assis au-dessus du tonnerre,
Bien qu'en ce corps fragile il marche sur la terre.

Tel qu'au travers d'un astre on voit que le soleil
Trouve une impénétrable voie,
Sa lumiere en descend avec éclat pareil,
Et ne brise ni rompt l'astre qui nous l'envoie;
Ce canal transparent, toujours en son entier,
Peint l'inviolable sentier
Par où le vrai Soleil passe sans ouverture:
Telle en ta pureté, Vierge, tu le conçois;
Mais l'astre suit ainsi l'ordre de la nature,
Et tu conçois ton fils en dépit de ses lois.

Son bien-aimé disciple à qui ce digne maître
Te donna pour mere en mourant,
Lui que le tendre amour de ce fils expirant
Fit ton fils en sa place, et qui se plut à l'être;
Cet apôtre prophete à Pathmos exilé,
Y voit plus que n'a révélé
D'aucun de ses pareils l'énigmatique histoire;
Il voit un signe au ciel si merveilleux en soi,

Il y voit un crayon si parfait de ta gloire,
Qu'il doute s'il y voit ou ta figure ou toi.

Il y voit une femme en beauté singuliere:
Le soleil la revêt de ses propres rayons;
La lune est sous ses pieds avec même lumiere
Qu'en son plus grand éclat d'ici nous lui voyons;
Douze astres forment sa couronne;
Et si tant de splendeur au-dehors l'environne,
Ce que le dedans cache est encor plus exquis;
Elle est pleine d'un fils qu'à peine l'on voit naître
Qu'aussitôt le souverain Maître
Lui fait place en son trône, et le reçoit pour fils.

Est-elle autre que toi, cette femme admirable?
Et son lumineux appareil
D'astres, de lune, et de soleil,
N'est-il pas de ta couche un apprêt adorable?
Est-ce une autre que toi que de tous ces trésors
Et remplit au-dedans et revêt au-dehors
Le brillant Soleil de justice,
Et fait-il commencer par une autre en ces lieux
Ce royaume de Dieu si doux et si propice
Qui réunit la terre aux cieux?

La milice du ciel, qui sous tes lois se range
Comme la lune sous tes pieds,
Y fait incessamment résonner ta louange,

Et sert d'illustre base au trône où tu te sieds;
De tes plus saints aïeux la troupe glorieuse
Fait la couronne précieuse
Des astres qui ceignent ton front;
Le nombre en est égal à celui des apôtres,
Et nous donne l'exemple et des uns et des autres
Pour être un jour par toi près de Dieu ce qu'ils sont.

Cette plénitude étonnante
De grace que sa main sur toi seule épandit
Joint à tant de vertus, joint à tant de crédit,
La gloire de la voir toujours surabondante.
Vierge par excellence, et mere du Très-Haut,
Toujours sans tache et sans défaut,
Lumiere que jamais n'offusque le nuage,
De tant de plénitude épands quelque ruisseau,
Et de tant de splendeurs dont brille ton visage
Laisse jusque sur nous tomber un jour nouveau.

En toi toutes les prophéties
Qui de toi jamais ont parlé,
Par le plein effet éclaircies,
Font voir ce que leur ombre a si long-temps voilé;
Les énigmes de l'Écriture,
Dont s'enveloppe ta figure,
Ont perdu leur obscurité;
Et ce que t'annoncent les anges,

Ce qu'ils te donnent de louanges
Est rempli par la vérité.

Refuge tout-puissant de la foiblesse humaine,
Incomparable Vierge, étoile de la mer,
Calme-nous-en les flots prêts à nous abymer;
De nos vieux ennemis domte pour nous la haine;
Purge en nous tout l'impur, tout le terrestre amour,
Toi qui conçois ton Dieu, toi qui le mets au jour,
Sans en être un moment moins pure;
Toi, la pierre angulaire, en qui l'on voit s'unir
Les vérités à la figure,
Ou plutôt la figure en vérités finir.

Les figures ont peint l'excès de ta puissance;
Fais-nous-en ressentir l'effet:
Parle, prie; et Dieu satisfait
Laissera désarmer sa plus juste vengeance.
Tu te sieds à sa dextre à côté de ton fils;
La tienne de ce trône où lui-même est assis
Peut aux plus lâches cœurs rendre une sainte audace:
De là de tous les tiens tu secours les besoins;
Et comme ta priere obtient pour eux sa grace,
L'œuvre de leur salut est l'œuvre de tes soins.

Cette adorable chair qu'il forma de la tienne,
Ce sang qu'il tira de ton sang,

Quelque haut rang au ciel que l'un et l'autre tienne,
T'ont cru devoir le même rang:
Comme sans cesse il considere
Qu'il prit et l'un et l'autre en ton pudique flanc,
Sans cesse il te chérit, sans cesse il te révere;
Et comme il est ton fils aussi-bien que ton Dieu,
L'amour et le respect qu'il garde au nom de mere
Ne t'auroient pu jamais souffrir en plus bas lieu.

Ce fils t'éleve ainsi sur toute créature,
Te fait ainsi jouir de la société
De cette immense Trinité
Qui donne à tes vertus un pouvoir sans mesure.
Fais-nous-en quelque part pour monter jusqu'à toi;
Donne-nous cet amour, cet espoir, cette foi,
Qui doivent y servir d'échelle;
Et d'un séjour si dangereux
Tire-nous à celui de la gloire éternelle
Qui fait le prix des bienheureux.

TRADUCTION

DE PLUSIEURS PSAUMES.

PSAUME IV.

Sitôt que j'invoquai le Dieu de ma justice,
Il exauça mes vœux, il prit pitié de moi;
Dans mes afflictions sa main me fut propice,
Et dilata mon cœur qu'avoit serré l'effroi.

Montrez pour moi, Seigneur, une pitié nouvelle:
Vous voyez sur mes bras de nouveaux ennemis;
Dissipez leurs conseils, ramenez mon rebelle,
Exaucez ma priere, et me rendez mon fils.

Lâches, dont le complot en ces ennuis me plonge,
Jusqu'où porterez-vous des cœurs durs et pesants?
Jusqu'où prendrez-vous soin d'appuyer le mensonge?
Jusqu'où d'un vain orgueil serez-vous partisans?

Avez-vous oublié par combien de miracles
Dieu m'a mis dans le trône et soutenu son choix?

Le croyez-vous moins fort à briser tous obstacles
Aussitôt que vers lui j'éleverai ma voix?

Prenez contre le crime une digne colere;
Connoissez votre faute, et cessez de faillir;
Et faites dans vos lits un examen sévere
De ce que votre cœur espere en recueillir.

Qu'un juste repentir offre vos sacrifices:
Mettez-vous en état d'espérer au Seigneur;
Venez, et laissez dire aux esclaves des vices,
Qu'on nous offre du bien, on aura notre cœur.

Sa lumiere divine a mis sur mon visage
De ses vives clartés la sainte impression;
Et sa parfaite joie a mis dans mon courage
De quoi me soutenir contre l'oppression.

Avant cette fureur de la guerre civile
A-t-on vu des sujets plus heureux que les miens?
L'abondance du vin, du froment, et de l'huile,
En augmentoit le nombre en augmentant leurs biens.

Je reverrai, Seigneur, encor la même chose
Dès qu'il vous aura plu me redonner la paix;
C'est sur ce doux espoir que mon cœur se repose,
C'est à ce doux effet qu'il borne ses souhaits.

Ces graces, ô mon Dieu, passeroient les premieres:
Mais sur votre bonté j'ose m'en assurer;
Et vous m'avez tant fait de faveurs singulieres,
Que j'espere aisément plus qu'on n'ose espérer.

Gloire au Pere éternel, la premiere des causes;
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Esprit divin;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses,
Telle soit-elle encor maintenant et sans fin. *

* Nous supprimerons à la fin des autres psaumes ce refrain qui les termine tous, et qui est presque toujours le même: c'est le *Gloria Patri*, qu'un usage pieux a introduit dans les chants d'église à la fin de chaque psaume, mais que le traducteur pouvoit se dispenser d'employer, comme Rousseau l'a fait dans ses odes sacrées.

PSAUME VI.

Je l'avoûrai, Seigneur, votre juste colere
Ne peut avoir pour moi trop de sévérité;
Mais ne me corrigez qu'en pere,
Et non pas en maître irrité.

Avec compassion regardez ma foiblesse:
Je souffre sans relâche, et languis sans repos;
Guérissez-moi, le mal me presse,
Et passe jusque dans mes os.

Mon ame en est troublée, et ne sait plus qu'attendre,
Tant chaque jour l'accable et de crainte et d'horreur;
Mais jusqu'où voulez-vous étendre
Les marques de votre fureur?

Détournez-en le cours qui sur moi se déborde;
Du torrent qui bondit venez me préserver:
C'est à votre miséricorde
Qu'il appartient de me sauver.

L'empire de la mort sous qui mon corps succombe
Nous laisse-t-il de vous le moindre souvenir,

Et le silence de la tombe
Nous apprend-il à vous bénir?

Abattu de tristesse et travaillé d'alarmes,
Soupirer et gémir, c'est tout ce que je puis,
Et baigner mon lit de mes larmes,
Ce sont mes plus heureuses nuits.

Mon œil épouvanté de toutes parts n'envoie
Que des regards troublés d'un si cuisant malheur;
Et mes ennemis ont la joie
De me voir blanchir de douleur.

Sortez d'auprès de moi, noirs ouvriers du crime,
Qu'on voyoit si ravis de me voir aux abois;
Du Seigneur la bonté sublime
Daigne entendre ma triste voix.

Mes larmes ont monté jusque devant sa face;
Il a reçu mes vœux; mes soupirs l'ont touché,
Mes cris en ont obtenu grace,
Il n'a plus d'yeux pour mon péché.

Allez; qu'à votre tour la misere vous trouble;
Rougissez tous de honte en cette occasion,
Et que chaque moment redouble
Cette prompte confusion.

PSAUME VIII.

Dieu, notre souverain, tout-puissant, et tout bon,
Auteur de la nature, et maître du tonnerre,
Que la gloire de ton saint nom
S'est rendue admirable aux deux bouts de la terre!

L'œil qui d'un seul regard contemple ces bas lieux,
Voit ta magnificence aux plus bas lieux gravée,
Et sitôt qu'il s'éleve aux cieux,
Par-dessus tous les cieux il la voit élevée.

Ton plus parfait éloge, exprès tu l'as commis
Aux accents imparfaits que hasarde l'enfance,
Pour confondre tes ennemis,
Et détruire l'esprit de haine et de vengeance.

Lorsque je vois des cieux le brillant appareil,
De ta savante main je ne vois que l'ouvrage;
Et lune, étoiles, ni soleil,
N'ont aucunes splendeurs qu'elle ne leur partage.

Parmi ces grands effets qui te font admirer,
Seigneur, qu'est-ce que l'homme, et quel est son mérite?

Et qui t'oblige à l'honorer
D'un tendre souvenir, d'une douce visite?

Un peu moindre que l'ange il t'a plu le former,
De gloire et de grandeurs tu combles sa naissance,
Et ce qu'il te plut d'animer
Fut aussitôt par toi soumis à sa puissance.

A peine la nature avoit rempli ta voix
Que ta voix sous nos pieds rangea ces nouveaux êtres;
Les hôtes des champs et des bois,
Tout nous sert aujourd'hui, tout servit nos ancêtres.

Les oiseaux dans les airs, les poissons dans les eaux
De ton image en nous reconnoissent l'empire;
Et sous ces liquides tombeaux
Tout ce qui nage ou vit c'est pour nous qu'il respire.

Dieu, notre souverain, tout-puissant, et tout bon,
Auteur de la nature, et maître du tonnerre,
Que la gloire de ton saint nom
S'est revêtue admirable aux deux bouts de la terre!

PSAUME XVIII.

Des célestes lambris la pompeuse étendue
Fait l'éloge du souverain,
Et tout le firmament ne présente à la vue
Que des ouvrages de sa main.

Le jour prend soin d'apprendre au jour qui lui succede
Ce que sa parole a produit;
Et la nuit, qui l'a su de la nuit qui lui cede,
L'enseigne à celle qui la suit.

Aux quatre coins du monde ils parlent un langage
Qu'entendent toutes nations;
Et des plus noirs climats l'hôte le plus sauvage
En comprend les instructions.

Ils servent de tableaux ainsi que de trompettes;
Ce qu'ils disent ils le font voir;
Et des grandeurs de Dieu s'ils sont les interpretes,
Ils en sont aussi le miroir.

Le soleil qui lui sert de trône incorruptible,
Les étale aux regards de tous,

Et ce visible agent d'un monarque invisible
En est paré comme un époux.

Il part tel qu'un géant, armé d'une lumiere,
Ceint d'un feu qui nous enrichit;
Et du sommet des cieux il s'ouvre une carriere
Dont jamais il ne s'affranchit.

Chaque jour pour finir et reprendre sa course,
Il remonte au même sommet,
Et sa chaleur par-tout verse l'heureuse source
Des biens que son maître promet.

La loi du même Dieu n'est pas moins salutaire;
Elle touche, elle convertit;
Et pour les yeux du corps que le soleil éclaire,
Elle éclaire ceux de l'esprit.

Sa parole est fidele, et répand la sagesse
Dans les cœurs les plus ravalés;
Sa justice est exacte, et répand l'alégresse
Dans les cœurs les plus désolés.

C'est la sainte frayeur de ses ordres suprêmes
Qui fait vivre à l'éternité;
Ils sont tous en tous lieux justifiés d'eux-mêmes,
Tous sont la même vérité.

L'or, la perle, et l'éclat des pierres précieuses,
Sont beaucoup moins à souhaiter,

Et les douceurs du miel les plus délicieuses
Sont bien moins douces à goûter.

Aussi ton serviteur avec soin les observe;
Tu le sais, ô Dieu! tu le vois.
Oh! que grand est le prix que ta bonté réserve
Aux ames qui gardent tes lois!

Mais qui connoît, Seigneur, les péchés d'ignorance?
Épure-m'en dès aujourd'hui;
Pardonne ceux d'orgueil, de propre suffisance,
Et défends-moi de ceux d'autrui.

Si je pouvois sur moi leur ôter tout empire,
Si je m'en voyois bien purgé,
Des crimes les plus grands que tout l'enfer inspire
Je m'estimerois dégagé.

Il ne sortiroit lors aucun mot de ma bouche
Qui ne plût au grand roi des cieux;
Je ne m'entretiendrois que de ce qui le touche,
Je l'aurois seul devant les yeux.

Seigneur, qui de tous maux êtes le seul remede,
Et de tout bien l'unique auteur,
En ces pressants besoins prodiguez-moi votre aide,
Et soyez mon libérateur.

PSAUME XIX.

En ces jours dont l'issue est souvent si fatale,
Daigne ouïr le Seigneur les vœux que tu lui fais,
Et du Dieu de Jacob la vertu sans égale
Par sa protection répondre à tes souhaits!

Des célestes lambris de sa sainte demeure
Daigne son bras puissant t'envoyer du secours,
Et du haut de Sion renverser à toute heure
Sur l'orgueil ennemi les périls que tu cours!

Puisse ton cœur soumis, puisse ton sacrifice
S'offrir à sa mémoire en tous temps, en tous lieux!
Puisse ton holocauste offert à sa justice
Élever une flamme agréable à ses yeux!

Qu'un bonheur surprenant, une faveur solide
Porte plus loin ton nom que n'ose ton desir!
Que dans tous tes conseils son Esprit Saint préside,
Et leur donne l'effet que tu voudras choisir!

De tes prospérités nous aurons pleine joie,
Nous bénirons ce Dieu qui t'en fait l'heureux don;

Nous vanterons par-tout son bras qui les déploie,
Nous nous glorifîrons nous-mêmes en son nom.

Qu'il ne se lasse point de remplir tes demandes,
Lui qui t'a couronné pour régner sous sa loi,
Et que par des bontés de jour en jour plus grandes
Il fasse encor mieux voir l'amour qu'il a pour toi.

Des lumineux palais de sa demeure sainte
Il entendra tes vœux, défendra tes états,
Montrera qu'il est digne et d'amour et de crainte,
Et qu'il tient en sa main le sort des potentats.

Ceux qui nous attaquoient ont mis leur confiance,
Les uns en leurs chevaux, les autres en leurs chars;
Nous autres mieux instruits par notre expérience,
Nous l'avons mise au Dieu qui regle les hasards.

Ceux-là sont demeurés ou morts, ou dans nos chaînes,
Leurs chars et leurs chevaux les ont embarrassés;
Et ceux qui nous voyoient trébucher sous leurs haines
Nous ont vus par leur chûte aussitôt redressés.

Sauvez notre grand roi, bénissez-en la race,
Embrasez-le, Seigneur, de vos célestes feux:
Nous demandons pour lui chaque jour votre grace;
Donnez un plein effet à de si justes vœux.

PSAUME XXIII.

La terre est au Seigneur et toute son enceinte:
Il la forma lui-même en commençant le temps;
Et son globe appartient à sa majesté sainte,
Ainsi que tous ses habitants.

Tout à l'entour des mers c'est lui qui l'a posée,
C'est lui qui l'affermit au-dessus de tant d'eaux,
C'est lui qui des courants dont elle est arrosée
L'éleve sur tous les ruisseaux.

Mais comment s'élever et quel chemin se faire
A la sainte montagne où brille son palais?
Et qui s'établira dans son grand sanctuaire
Pour y demeurer à jamais?

L'homme au cœur pur et droit, à l'innocente vie
Qui n'a point de son Dieu reçu son ame en vain,
Qui par aucun serment, fourbe, ni calomnie,
N'a fait injure à son prochain.

Le Seigneur à jamais bénira sa conduite,
Le Seigneur, dont il prend la gloire pour seul but;

Oui, Dieu lui fera grace, et ses bontés ensuite
L'admettront au port de salut.

C'est là ce qu'il réserve à cette heureuse race
Qui ne cherche ici-bas que le Maître du ciel,
Et qui marche en tous lieux comme devant la face
De l'unique Dieu d'Israël.

Ouvrez, princes, ouvrez vos portes éternelles;
Portes du grand palais, laissez-vous pénétrer;
Laissez-en l'accès libre aux escadrons fideles,
Le roi de gloire y veut entrer.

Quel est ce roi de gloire? à quoi peut-on connoître
Où s'étend son empire et ce que peut son bras?
C'est un roi le plus fort qu'on ait encor vu naître;
C'est un roi puissant aux combats.

Ouvrez, encore un coup, princes, ouvrez vos portes;
Portes du grand palais laissez-vous pénétrer;
Laissez-en l'accès libre aux fideles cohortes,
Le roi de gloire y veut entrer.

Dites-nous donc enfin quel est ce roi de gloire,
Quels peuples, quels climats sont rangés sous sa loi.
C'est le roi tout-puissant, le roi de la victoire,
C'est Dieu qui lui-même est ce roi.

PSAUME XXX.

J'ai mis en vous mon espérance,
Sera-ce à ma confusion,
Seigneur? et votre bras est-il dans l'impuissance
De me faire justice en cette occasion?

Déployez-le, l'ennemi presse,
Prêtez l'oreille à mes clameurs :
Venez et hâtez-vous d'appuyer ma foiblesse;
Pour peu que vous tardiez, tout me manque, et je meurs

Je n'ai plus ni vivres ni places,
Je n'ai ni troupes ni vigueur;
Et si votre secours n'arrête mes disgraces,
Je succombe à la force, ou tombe de langueur.

Mais vous serez ma citadelle,
Vous supplérez à mes besoins;
J'aurai pour ma conduite une grace nouvelle,
J'aurai pour subsistance un effet de vos soins.

C'est en vain qu'on me dresse un piege,
C'est en vain qu'on veut m'assiéger;

Vous romprez les filets, vous confondrez le siege,
Un seul de vos regards saura me protéger.

Souffrez qu'en vos mains je remette
Une ame réduite aux abois:
O Dieu de vérité, servez-moi de retraite,
Vous qui m'avez déja racheté tant de fois.

PSAUME XXXI.

Heureux sont les mortels dont les saints artifices
Ont lavé les péchés par des pleurs assidus,
Et par le rude choix de leurs justes supplices
Les ont si bien couverts, que Dieu ne les voit plus!

Plus heureux l'homme encor dont l'innocente vie
N'a rien que Dieu lui veuille imputer à forfait,
L'homme en qui jamais fourbe et jamais calomnie
N'infecte ce qu'il dit, n'empeste ce qu'il fait!

Mon crime s'est long-temps caché sous le silence;
Mes maux en sont accrus, mon visage envieilli;
Et les cris que m'arrache enfin leur violence
Sont le fruit douloureux que j'en ai recueilli.

Mon ame en a senti ta main appesantie,
Dont le fardeau secret m'accable nuit et jour;
Mon corps en a senti sa vigueur amortie,
Et l'angoisse a plus fait sur moi que ton amour.

C'est-elle qui me force à ne te plus rien taire:
Je veux t'avouer tout, Seigneur, et hautement

Me dire un assassin, un traître, un adultere;
En accepter la honte, aimer le châtiment.

En vain, mon ame, en vain cet aveu t'effarouche,
Il faut servir à Dieu de témoin contre nous;
Vois que ces mots à peine ont sorti de ma bouche
Qu'ils m'ont rendu sa grace, et fléchi son courroux.

C'est comme en doit user une ame qui n'aspire
Qu'à rentrer au vrai calme où met la sainteté ;
Il faut qu'elle s'accuse, il faut qu'elle soupire
Tandis qu'elle a le temps d'implorer sa bonté.

Que la fureur des eaux par un nouveau déluge
Sur les plus hauts rochers ose encor s'élever;
Quand l'homme t'a choisi, Seigneur, pour son refuge,
Ces eaux jusques à lui ne sauroient arriver.

J'ai mis en toi le mien contre l'affreux ravage
Des tribulations où tu m'as vu plongé;
J'ai mis en toi ma joie: acheve et me dégage
De toutes les fureurs dont je suis assiégé.

Oui, je te donnerai, me dis-tu, la prudence,
Pour servir à tes pas de regle et de flambeau,
Je t'instruirai moi-même en ma haute science,
Et j'aurai l'œil sur toi jusque dans le tombeau.

Vous donc, si vous voulez éviter les tempêtes
Que son juste courroux roule à chaque moment,
Mortels, ne soyez pas semblables à des bêtes
Qui manquent de raison et de discernement.

Domtez avec les mors, domtez avec la bride,
Ces esprits durs et fiers, ces naturels brutaux
Qui refusent, Seigneur, de vous prendre pour guide;
Hommes, mais après tout moins hommes que chevaux.

Il est mille fléaux pour le pécheur rebelle
Qui ne veut suivre ici que son propre vouloir;
Mais la miséricorde est un rempart fidele
Pour quiconque à vous seul attache son espoir.

Faites-en éclater une pleine alégresse,
Justes, sans crainte aucune ou de trouble ou d'ennui;
Et vous, cœurs purs et droits, glorifiez sans cesse
L'auteur de votre joie, et vous-mêmes en lui.

PSAUME XXXVII.

Seigneur, quand tu voudras convaincre ma foiblesse,
Mets à part la fureur de tes ressentiments,
Et ne consulte point ton ire vengeresse
Sur le choix de mes châtiments.

Les fleches que sur moi ton bras a décochées
De leurs pointes d'acier hérissent tout mon cœur,
Et ta main enfonçant leurs atteintes cachées
S'est affermie en sa rigueur.

Je ne vois sur ma chair que blessures mortelles,
Qu'ulceres qu'à toute heure ouvrent de nouveaux traits;
Mes crimes ont pour moi des pointes éternelles
Qui de mes os chassent la paix.

Ces crimes entassés élevent sur ma tête
Des eaux de ta colere un fier débordement,
Et d'un fardeau si lourd la pesanteur m'apprête
Un long et triste accablement.

Ma folie a long-temps négligé ma blessure;
Elle en a vu sans soin la plaie et les tumeurs,

Et voit honteusement tourner en pourriture
La corruption des humeurs.

La misere m'accable et la douleur me presse;
J'en marche tout courbé, j'en vis tout abattu,
Et par-tout où je vais l'excès de ma tristesse
M'y traîne foible et sans vertu.

Ce n'est qu'illusion que l'éclat de ma vie,
Qu'un vieux songe qui flatte, et qu'on rappelle en vain;
Il fait place à l'horreur de cette chair pourrie,
Et d'un corps qui n'a rien de sain.

Dans ces afflictions et ces gênes cruelles,
Quand je crois ne pousser que des gémissements,
Je sens de nouveaux maux, et des rigueurs nouvelles
Les tourner en rugissements.

Seigneur, jetez les yeux sur ma douleur profonde:
Vous savez mes desirs, vous les connoissez tous;
Et j'ai beau déguiser ces maux à tout le monde,
Ils n'ont rien de caché pour vous.

Mon cœur est plein de trouble, et ma vigueur entiere
M'abandonne et m'expose à des ames sans foi;
Et celui qui servoit à mes yeux de lumiere
Lui-même n'est plus avec moi.

Son exemple a séduit mes amis et mes proches;
Ils ont vu ma misere, et s'en sont écartés,
Et ces lâches esprits reviennent aux approches
Sous l'étendard des révoltés.

Les plus attachés même à chercher ma présence
M'ont regardé de loin sans m'offrir de secours,
Et laissé sans obstacle agir la violence
Qui cherchoit à trancher mes jours.

De ceux qui m'ont haï les langues mensongeres
Par des contes en l'air chaque jour m'ont noirci,
Et leurs fourbes sans cesse ont forgé des chimeres
Par qui mon nom fut obscurci.

J'ai fait la sourde oreille et refusé d'entendre
Ce que de l'imposture osoit l'indigne cours,
Et ma bouche muette a dédaigné de rendre
Réponse aucune à leurs discours.

J'ai mieux aimé passer pour un homme incapable
Et de rien écouter, et de rien démentir,
Ou plutôt pour un homme ou stupide, ou coupable,
Qui n'a point de quoi repartir.

Vous répondrez pour moi, Seigneur, et je l'espere,
Moi qui n'ai jamais eu d'espérance qu'en vous:

Vous saurez, et bientôt exaucer la priere
Que je vous en fais à genoux.

Vous ne permettrez point qu'une pleine victoire
Mette au-dessus de moi ces esprits insolents,
Eux qui n'ont déja pris que trop de vaine gloire
D'avoir vu mes pas chancelants.

S'il faut souffrir encore un coup de fouet plus rude,
Je suis prêt; déployez votre sévérité:
Ma peine est au-dessous de mon ingratitude,
Et mon crime a tout mérité.

Je l'avoûrai tout haut, pour rendre mieux connue
L'infâme énormité de tout ce que j'ai fait,
J'y pense nuit et jour, et n'ai devant la vue
Que l'image de mon forfait.

Mais faut-il cependant que mes ennemis vivent
Avec tant d'avantage affermis contre moi,
Et que le nombre accru de ceux qui me poursuivent
A jamais me fasse la loi?

Vous voyez à quel point enflent leur médisance
Ceux dont l'injuste aigreur rend le mal pour le bien,
A quel point ma bonté, réduite à l'impuissance,
Les porte à ne douter de rien.

Ne m'abandonnez pas à toute ma disgrace :
Autre que vous, Seigneur, ne peut me relever ;
Ne vous éloignez pas que ce torrent ne passe,
Vous qui seul m'en pouvez sauver.

Venez, venez, mon Dieu, venez tôt à mon aide,
Contre tant de malheurs qui m'ont choisi pour but,
Vous qui de tous mes maux êtes le seul remede,
Et l'espoir seul de mon salut.

PSAUME XLIV.

Je me sens tout le cœur plein de grandes idées,
Je les sens à l'envi s'en échapper sans moi,
Je les sens vers le roi d'elles-mêmes guidées,
Dédions-les toutes au roi.

Ma langue qui s'empresse à chanter son mérite,
Suit plus rapidement l'effort de mon esprit
Que ne court une plume en la main la plus vîte
Qui puisse tracer un écrit.

Sa beauté sans égale entre les fils des hommes
Mêle une grace infuse à ses moindres discours.
Et Dieu, qui l'a béni sur tous tant que nous sommes,
L'appuie, et l'appuîra toujours.

Grand monarque, dont l'ame est sans cesse occupée
A bien remplir ce rang où le ciel vous a mis,
Vous n'avez qu'à paroître et ceindre votre épée
Pour confondre vos ennemis.

Vos attraits sont si forts, vos actions si belles,
Tant de gloire et d'amour les sait accompagner,

Que chacun se déclare et pour eux et pour elles;
Et vous faire voir, c'est régner.

La justice en votre ame et la mansuétude
Avec la vérité font un accord si doux,
Que de tant de vertus la sainte plénitude
Fait par-tout miracle pour vous.

D'un acier pénétrant la pointe de vos fleches
Percera tous les cœurs rebelles à leur roi;
Et, voyant ruisseler leur sang par tant de breches,
Les peuples tomberont d'effroi.

Comme votre grandeur s'est toujours mesurée
Sur la droiture même et la même équité,
Votre regne n'aura pour borne à sa durée
Que celle de l'éternité.

La haine des forfaits, l'amour de la justice,
Font de tous vos desseins les sacrés appareils:
Et Dieu répand sur vous une onction propice
Plus qu'il ne fait sur vos pareils.

De riches vêtements au jour de votre gloire,
D'ambre, aloés, et myrrhe, embaumés à la fois,
Seront tirés pour vous des cabinets d'ivoire
Par les filles des plus grands rois.

La reine votre épouse à votre droite assise
Brillera d'une auguste et douce majesté;
Ses habits feront voir dans leur dorure exquise
Une exquise diversité.

Mais écoute, ma fille, écoute et considere
Combien en sa personne éclatent de trésors;
Oublie auprès de lui la maison de ton pere,
Et ce cher peuple d'où tu sors.

Plus son amour pour toi se fera voir extrême,
Plus tes soumissions les doivent honorer;
Car enfin c'est ton roi, ton seigneur, ton Dieu même,
Qu'on fera gloire d'adorer.

Les princesses de Tyr te rendront leur hommage
Avec même respect qu'on t'aura vu pour lui:
Le riche avec ses dons briguera ton suffrage
Et réclamera ton appui.

Mais si l'ame au-dedans n'est encor mieux ornée,
Reine, ce sera peu que l'ornement du corps,
Bien que la frange d'or en fleurons contournée
Y borde cent divers trésors.

De cent filles d'honneur tu te verras suivie
Quand il faudra paroître aux yeux d'un si grand roi;

Et tes plus proches même y verront sans envie
Qu'on les y présente après toi.

Toutes en montreront une alégresse entiere,
Toutes y borneront leurs plus ardents souhaits,
Toutes estimeront à faveur singuliere,
Le droit d'entrer dans son palais.

Pour récompense enfin d'avoir quitté tes peres,
Il te naîtra des fils plus grands, plus braves qu'eux,
Qui feront recevoir tes lois les plus séveres
Aux peuples les plus belliqueux.

La terre, qu'on verra trembler devant leur face,
Conservera sous eux ton digne souvenir;
Et l'on respectera ton nom de race en race
Dans tous les siecles à venir.

Toutes les nations en ta faveur unies
De ce nom à l'envi publîront la grandeur:
Et les temps jusqu'au bout de leurs courses finies
En verront briller la splendeur.

PSAUME XLV.

Que Dieu nous est propice à tous!
Il est seul notre force, il est notre refuge,
Il est notre soutien contre le noir déluge
Des malheurs qui fondent sur nous.

La terre aura beau se troubler;
Quand nous verrions par-tout les roches ébranlées,
Et jusqu'au fond des mers les montagnes croulées,
Nous n'aurions point lieu de trembler.

Que les eaux roulent à grand bruit,
Que leur fureur éclate à l'égal du tonnerre,
Que les champs soient noyés, les campagnes par terre,
Que l'univers en soit détruit;

Leur fiere impétuosité,
Qui comble tout d'horreur, comble Sion de joie,
Et ne fait qu'arroser, alors que tout se noie,
Les murs de la sainte Cité.

Dieu fait sa demeure au milieu,
Dieu lui donne un plein calme en dépit des orages;
Et dès le point du jour contre tous leurs ravages
Elle a le secours de son Dieu.

On a vu les peuples troublés,
Les trônes chancelants pencher vers leur ruine,
Dieu n'a fait que parler, et de sa voix divine
Ils ont paru tous accablés.

Invincible Dieu des vertus,
Que ta protection est un grand privilege!
Quels que soient les malheurs dont l'amas nous assiege,
Nous n'en serons point abattus.

Venez, peuples, venez bénir
Les prodiges qu'il fait sur la terre et sur l'onde:
La guerre désoloit les quatre coins du monde,
Et ce Dieu l'en vient de bannir.

Il a brisé les arcs d'acier,
Tous les dards, tous les traits, tous les chars des gendarmes!
Et jeté dans le feu, pour finir vos alarmes,
Et l'épée et le bouclier.

Calmez vos appréhensions;
Voyez bien qu'il est Dieu, qu'il est l'unique maître,

Et que, malgré l'enfer, sa gloire va paroître
Parmi toutes les nations.

Encore un coup, Dieu des vertus,
Que ta protection est un grand privilege!
Quels que soient les malheurs dont l'amas nous assiege,
Nous n'en serons point abattus.

PSAUME L.

Prenez pitié de moi, Seigneur,
Suivant ce qu'a d'excès votre miséricorde;
Souffrez qu'en ma faveur son torrent se déborde,
Et désarme votre rigueur.

Au lieu de ces punitions
Que doit votre justice à mon ingratitude,
Jetez sur mon péché toute la multitude
De vos saintes compassions.

Daignez de plus en plus laver
De mes iniquités les infâmes souillures:
Vous avez commencé de guérir mes blessures;
Hâtez-vous, Seigneur, d'achever.

Je ne me trouve en aucuns lieux
Où d'un si noir forfait l'image ne me tue,
Et de quelque côté que je porte la vue
Elle frappe aussitôt mes yeux.

Je n'ai péché que contre vous;
Mais aussi j'ai péché, Seigneur, à votre face:

Ainsi vous serez juste, et si vous faites grace,
Et si vous jugez en courroux.

Que puis-je, après tout, que pécher?
Si c'est par le péché que j'ai vu la lumiere,
Et si c'est en péché que m'a conçu ma mere,
Par où puis-je m'en détacher?

C'est par cette seule bonté,
Qui tire du pécheur l'aveu de sa foiblesse,
Et qui m'a révélé ce que votre sagesse
A de plus sainte obscurité.

Jusqu'en mon sein faites couler
Ces eaux qui de blanchir ont le grand privilege;
Quand j'en serai lavé la blancheur de la neige
N'aura point de quoi m'égaler.

Parlez, et me faites ouïr
De si justes sujets de véritable joie,
Que jusque dans mes os mon oreille renvoie
De quoi toujours se réjouir.

Mais pour cela, Seigneur, il faut
Détourner vos regards de mes fautes passées,
En rendre au dernier point les taches effacées,
Et purger le moindre défaut.

Ce n'est pas tout: il faut en moi
Créer un cœur si pur, qu'il tienne l'ame pure;
Renouveler en moi cet esprit de droiture
Qui n'agit que sous votre loi.

Lorsque vous m'aurez pardonné,
Ne me rejetez pas de devant votre face;
Et ne retirez pas l'esprit de votre grace
Après me l'avoir redonné.

Rendez-moi ce divin transport
Où s'élevoit ma joie en votre salutaire;
Cet esprit tout de feu, qui s'efforce à vous plaire,
Et dont vous bénissez l'effort.

J'enseignerai ces vérités
Qui ramenent l'injuste à suivre la justice;
Et je veux qu'à son tour mon exemple guérisse
Ceux que mon exemple a gâtés.

Sur-tout préservez-moi, Seigneur,
De plus faire verser le sang de l'innocence;
Et je dirai par-tout quelle est votre clémence
A justifier un pécheur.

Ouvrez mes levres, ô mon Dieu!
Que je puisse mêler ma voix aux voix des anges;

Et je ferai comme eux de vos saintes louanges
Mon plus doux objet en tout lieu.

Sur des autels fumants pour vous,
Si vous l'aviez voulu, j'aurois mis des victimes :
Mais l'holocauste enfin n'efface pas mes crimes,
N'éteint pas tout votre courroux.

Le sacrifice qui vous plaît
C'est un esprit touché, des yeux fondus en larmes;
Le cœur humble et contrit vous arrache les armes,
Vous fait révoquer votre arrêt.

Que mes crimes n'empêchent pas
Que pour votre Sion votre bonté n'éclate;
Relevez-en les murs s'il faut qu'on les abatte,
Protégez-la dans les combats.

Vous daignerez lors accepter
Des taureaux immolés le juste sacrifice;
Et l'holocauste offert à votre amour propice
Ne s'en verra point rebuter.

PSAUME LIII.

Si vous ne voulez pas, Seigneur, que je périsse,
En votre nom faites ma sûreté;
Montrez votre puissance à me rendre justice,
Et déployez votre bonté.

Il m'en faut, Roi des rois, une assistance entiere;
Daignez ouïr la voix d'un malheureux;
Il ose jusqu'à vous élever sa priere,
Ne rejetez pas d'humbles vœux.

D'un perfide étranger l'impitoyable envie
Me va réduire à périr en ces lieux;
Un puissant ennemi cherche à m'ôter la vie
Sans vous avoir devant les yeux.

Mais le cœur me le dit, leur rage forcenée
Succombera sous de plus justes coups;
Et cette ame, Seigneur, que vous m'avez donnée,
Verra son défenseur en vous.

Renversez leurs fureurs sur leurs coupables têtes;
Exterminez ces lâches ennemis;

Écrasez leur orgueil sous leurs propres tempêtes,
Suivant que vous l'avez promis.

J'oserai vous offrir alors un sacrifice,
Et ferai voir à tout notre avenir
Combien sert votre nom à qui lui rend service,
Et combien on le doit bénir.

Je dirai hautement: de toutes mes miseres
Le Tout-Puissant m'a si bien garanti,
Que j'ai vu trébucher les haines les plus fieres
De tout le contraire parti.

PSAUME LXII.

DIEU que je reconnois pour l'auteur de mon être,
De qui dépend mon avenir,
Sitôt que la lumiere a commencé de naître,
Je m'éveille pour te bénir.

Pour appaiser l'ardeur qui desseche mon ame,
Sa soif n'a de recours qu'à toi;
Et ma chair que dévore une pareille flamme
Se fait une pareille loi.

Dans un climat sans eaux, sans habitants, sans voie,
Devant toi je me suis offert,
Pour mieux voir les vertus que ta bonté déploie,
Et ta gloire dans ce désert.

Cette bonté, Seigneur, vaut mieux que mille vies,
Que mille empires à la fois:
Nous t'en devons louer, et nos ames ravies
Y vont unir toutes nos voix.

Puissé-je de mes jours n'employer ce qui reste
Qu'aux éloges d'un Dieu si bon,

Et n'élever les mains vers la voûte céleste
Que pour en exalter le nom !

Se puisse ainsi mon ame enivrer de ta grace,
Et s'enrichir de tes présents,
Que ma joie à ma langue en confîra l'audace
Jusques à la fin de mes ans !

Au milieu de la nuit dans le fond de ma couche
J'en veux prendre un soin amoureux,
Et dès le point du jour mon esprit et ma bouche
Béniront ton secours heureux.

En l'appui de ton bras, sous l'ombre de tes ailes,
J'ai mis mon bonheur souverain ;
Et mon ame attachée à tes lois éternelles,
A reçu l'aide de ta main.

Mes ennemis ont vu dissiper leur poursuite ;
Leur sang coulera sous l'acier ;
Dans le sein de la terre ils cacheront leur fuite
Ainsi que renards au terrier.

Mon trône est raffermi, ma joie est ranimée ;
Et tes humbles adorateurs
Feront gloire de voir la bouche ainsi fermée
Aux lâches calomniateurs.

PSAUME LXVI.

Jette un œil de pitié sur toute notre race,
Seigneur, pour la bénir désarme ton courroux;
Laisse briller sur elle un rayon de ta face,
Et fais-nous grace à tous.

Afin que nous puissions connoître ici ta voie,
Qu'elle y puisse régler nos pas, nos actions,
Et que ton salutaire y répande la joie
En toutes nations.

Que des peuples unis l'humble reconnoissance
Fasse voir en tous lieux ton saint nom applaudi;
Du levant au couchant qu'aucun ne s'en dispense,
Ni du nord au midi.

Qu'en ces peuples divers regne même alégresse;
Qu'à l'envi sous tes lois ils courent se ranger,
Tes lois dont l'équité les juge avec tendresse,
Et les sait diriger.

Une seconde fois que leur reconnoissance
Fasse éclater ta gloire en tous lieux à grand bruit;

Une terre stérile a produit l'abondance,
Et nous donne son fruit.

Qu'en tous lieux à jamais ce grand Dieu nous bénisse,
Qu'en tous lieux à jamais il nous protége en Dieu,
Qu'en tous lieux à jamais sa gloire retentisse,
Qu'on le craigne en tout lieu.

PSAUME LXIX.

Des méchants à qui tout succede
Cherchent à me faire périr;
Seigneur, accourez à mon aide,
Hâtez-vous de me secourir.

Que leur haine contre ma vie
S'épuise en efforts superflus,
Que leur rage mal assouvie
Les laisse tremblants et confus.

Que leur détestable conduite,
Qui me rend le mal pour le bien,
Cherche leur salut en leur fuite,
Et me voie assuré du mien.

Que sans tarder ils en rougissent,
Pleins d'épouvante et de douleur,
Ces lâches qui se réjouissent
Du noir excès de mon malheur.

Remplissez de tant d'alégresse
Quiconque en vous s'est confié,

Qu'il ait lieu de dire sans cesse,
Le Seigneur soit magnifié.

Moi, qui ne suis qu'un misérable,
Accablé de maux et d'ennui,
Qui sans votre main secourable,
Vais trébucher faute d'appui,

Seigneur, je succombe, et je cede;
Mes ennemis me font périr:
Hâtez, mon Dieu, hâtez votre aide;
Il est temps de me secourir.

PSAUME LXXXIV.

Il vous a plu, Seigneur, bénir votre contrée,
Ce cher et doux climat choisi sur l'univers;
Et par tant de soupirs votre ame pénétrée,
A tiré Jacob de ses fers.

Vous avez répandu les bontés d'un vrai pere
Sur ce que votre peuple a commis de péchés;
Et, pour ne les plus voir d'un regard de colere,
Votre amour vous les a cachés.

Toute cette colere enfin s'est adoucie,
Vous avez détourné les traits de sa fureur,
Et de tous les excès dont nous l'avons grossie
Vous avez pardonné l'erreur.

Changez si bien nos cœurs qu'elle se puisse éteindre,
Qu'elle ne trouve point de quoi se rallumer;
La plus foible étincelle est toujours trop à craindre
A qui ne veut que vous aimer.

Pourriez-vous, Dieu tout bon, pourriez-vous sur nos têtes
Tenir le bras levé durant tout l'avenir,

Et ne quitter jamais ces foudres toujours prêtes
A vous venger et nous punir?

Non, non, ce vieux courroux fait place à la clémence;
Il s'est évanoui pour lui laisser son tour:
Vous allez rendre à tous la joie et l'assurance
De voir régner tout votre amour.

Hâtez-vous de montrer, en prince débonnaire,
Cet effet de pitié si long-temps attendu;
Faites-nous le grand don de votre salutaire;
Vous l'avez promis, il est dû.

Peuples, faites silence à cette voix secrete
Par qui le Tout-Puissant s'en explique avec moi;
Et je vais vous apprendre en fidele interprete
Quelle paix suivra votre foi.

Ce sera cette paix dont sa bonté suprême
De ses vrais serviteurs remplit la sainteté,
Et que possede un cœur qui, rentrant en soi-même,
En chasse toute vanité.

Ce divin salutaire est bien près de paroître,
De se rendre visible aux yeux de qui le craint:
Oui, sa gloire est bien près de se faire connoître
A ce que la terre a de saint.

La rencontre s'est faite, après tant de colere,
De la miséricorde avec la vérité;
La justice et la paix, par un baiser sincere,
Marquent notre félicité.

Je vois naître déja d'une terre sans vice
La même vérité pour qui nous soupirons,
Et du plus haut du ciel cette même justice
Descendre sur nos environs.

Je ne m'en dédis point, le grand Maître du monde
Fait briller tout l'éclat de sa bénignité;
La terre, par lui seul et pour lui seul féconde,
Va donner le fruit souhaité.

La justice en tous lieux lui servira de guide;
Elle lui tracera ses routes ici-bas,
Et mettra dans la voie où le vrai bien réside
Quiconque s'attache à ses pas.

PSAUME LXXXVI.

Le Seigneur a fondé sur les saintes montagnes
Ce temple et ce palais qui s'élevent aux cieux;
Et tout ce qu'Israël a peuplé de campagnes
N'a rien de si cher à ses yeux.

Cité du Dieu vivant, cité pleine de gloire,
Sion, où l'Éternel daigne dicter sa loi,
Oui, pour faire à jamais honorer ta mémoire,
On dit par-tout du bien de toi.

On y vient de Rahab, on vient de Babylone
Apprendre dans tes murs quelles sont ses bontés;
Et les rois quitteront les douceurs de leur trône
Pour mieux y voir ses vérités.

Elles y sont aussi toutes comme en leur source;
Et des bords étrangers, et du milieu de Tyr,
Et de l'Éthiopie où le Nil prend sa course,
Ils y viennent se convertir.

Sion, qui les voit tous s'habituer chez elle,
Et comme nés chez elle aime à les regarder,

Fait de son peuple et d'eux une cité fidele
Qu'au Très-Haut il plaît de fonder.

Dieu les écrira tous dans son livre de vie;
Ils ne mourront ici que pour revivre mieux;
Et cette heureuse loi qu'en terre ils ont suivie
Les réunira dans les cieux.

Du Seigneur cependant attachés à la voie,
Dans les glorieux murs de la sainte cité,
Tous marquent à l'envi par l'excès de leur joie
Celui de leur félicité.

PSAUME XC.

Sous l'appui du Très-Haut quiconque se retire,
Et de tout se confie en lui,
Sous sa protection jusqu'au bout il respire,
Et n'a point besoin d'autre appui.

Il dira hautement: Vous êtes mon refuge,
Seigneur, vous me tendez la main;
C'est en vous que j'espere, et je n'aurai pour juge
Que mon protecteur souverain.

Sous un bras si puissant je suis en assurance
Contre les pieges des chasseurs,
Et le plus noir venin de l'âpre médisance
Ne m'imprime aucunes noirceurs.

Espérez tous en lui; l'ombre de ses épaules
Vous tiendra par-tout à couvert,
Et son vol étendu jusque sous les deux poles
Vous servira d'asyle ouvert.

En cet heureux état sa vérité suprême
Vous fait par-tout un bouclier,

Et dans l'obscurité la frayeur elle-même
N'a point de quoi vous effrayer.

L'attentat en plein jour, les négoces infâmes
Qui ne se traitent que de nuit,
Du démon du midi les pestilentes flammes,
De tout cela rien ne vous nuit.

Un million de traits, un million de fleches,
Tomberont à vos deux côtés,
Sans que fleches ni traits fassent aucunes breches
Sur ce que gardent ses bontés.

Considérez d'ailleurs comme agit sa colere
Sur qui se plaît à l'offenser;
Vous verrez les pécheurs recevoir leur salaire,
Et les foudres les terrasser.

Espérez tous en lui, j'aime à vous le redire,
Et ne puis vous le dire assez;
C'est prendre un haut refuge, et le plus vaste empire
N'a point de forts si bien placés.

L'asyle que nous font sa grace et sa justice
Est inaccessible à tous maux;
Et sous quelque fléau que la terre gémisse
Vous n'en craindrez point les assauts.

Ses anges par son ordre auront soin de vos routes
Quelque part qu'il vous faille aller,

Et tout autour de vous ils seront aux écoutes
Dès qu'il vous faudra sommeiller.

Dans ces âpres sentiers qu'à peine ouvre la terre
Ils vous porteront en leurs mains,
De peur que votre pied heurtant contre la pierre
Ne fasse avorter vos desseins.

Des plus hideux serpents l'affreuse barbarie
Vous laissera marcher sur eux;
Vous foulerez aux pieds le lion en furie,
Le dragon le plus monstrueux.

C'est en moi qu'il a mis toute son espérance,
Dira de vous ce Dieu tout bon,
Et je protégerai par-tout son innocence,
Puisqu'il a reconnu mon nom.

Il n'aura qu'à parler, j'entendrai sa priere,
Je prendrai part à ses douleurs;
Je ferai succéder ma gloire à sa misere,
Et mon bonheur à ses malheurs.

A la longueur du temps que je veux qu'il me serve
Je joindrai mon grand avenir;
Et je lui ferai voir quel bonheur je réserve
A ceux qui savent me bénir.

PSAUME XCII.

Le Seigneur pour régner s'est voulu rendre aimable,
Il s'est revêtu de beauté;
Il s'est armé de force, en prince redoutable,
Ceint de gloire et de majesté.

Ses ordres sur un point ont affermi la terre
Pour y répandre son pouvoir;
Et, s'il veut qu'elle tremble à l'éclat du tonnerre,
Il lui défend de se mouvoir.

Il prépara pour siege à sa grandeur suprême
Dès-lors ces globes éclatants,
D'où, comme avant le temps il régnoit en lui-même,
Il voulut régner dans le temps.

Tous les fleuves dès-lors lui rendirent hommage,
Ils éleverent tous la voix;
Tous les fleuves dès-lors, par un commun suffrage,
Accepterent toutes ses lois.

Pour le voir de plus près de leurs grottes profondes
Tous surent élever leurs flots;

Tous surent applaudir par le bruit de leurs ondes
A qui les tiroit du chaos.

Les enflures des mers sont autant de miracles
Qu'enfante leur sein orgueilleux;
Et ce Maître de tout dans ses hauts tabernacles
Se montre encor plus merveilleux.

Tes paroles, Seigneur, n'en sont que trop croyables;
Et, tant que dureront les jours,
La sainteté doit luire en ces lieux vénérables
Où nous implorons ton secours.

PSAUME XCIV.

Venez, peuple, venez; il est honteux de taire
Les merveilles du Roi des rois;
Élevons avec joie et nos cœurs et nos voix
Au vrai Dieu, notre salutaire;
Que la louange de son nom
Puisse en notre faveur préoccuper sa face,
Nos concerts mériter sa grace,
Nos larmes obtenir pardon!

Il est le Dieu des dieux, il en est le grand Maître,
Aussi fort, aussi bon que grand;
Il ne dédaigne point l'hommage qu'on lui rend;
Il conserve ce qu'il fait naître;
Il est de tout l'unique auteur;
Il enferme en sa main les deux bouts de la terre;
Des monts plus hauts que le tonnerre
D'un coup-d'œil il voit la hauteur.

Du vaste sein des mers les eaux les plus profondes
Sont à lui, prennent loi de lui;
Il est seul de la terre et l'auteur et l'appui,
Il la soutient contre tant d'ondes.

Venez, pleurons à ses genoux;
Il nous a faits son peuple, il aime ses ouvrages,
Et dans ses heureux pâturages
Il n'admet de troupeaux que nous.

Oyez, oyez sa voix qui répond à vos larmes;
Mais n'endurcissez pas vos cœurs,
Comme alors qu'au désert contre vos conducteurs
Il s'élevoit tant de vacarmes:
Vos peres y voulurent voir
Jusques où s'étendoit le pouvoir d'un tel Maître;
Et l'épreuve leur fit connoître
Par leurs yeux mêmes ce pouvoir.

Quarante ans, vous dit-il, j'ai conduit cette race,
Quarante ans j'ai sondé leurs cœurs,
Sans y voir que murmure, et qu'orgueil, et qu'erreurs,
Sans y trouver pour moi que glace:
Ces vieux ingrats à tous propos
Ne vouloient plus savoir les chemins de me plaire;
Et je jurai dans ma colere
De leur refuser mon repos.

PSAUME XCV.

Qu'on fasse résonner dans un nouveau cantique
Les éloges du Roi des rois;
Formez, terre, à sa gloire un concert magnifique,
Unissez-y toutes vos voix.

Exaltez son grand nom, vantez ce qu'il opere,
Faites-le bénir hautement;
Annoncez chaque jour son digne Salutaire,
Annoncez-le chaque moment.

Que toutes nations apprennent de vos bouches
Ses merveilles et ses grandeurs;
Qu'il ne soit cœurs si durs, ni peuples si farouches
Qui n'en admirent les splendeurs.

A sa juste louange aucun ne peut atteindre,
Aucun la porter assez haut;
Par-dessus tous les dieux il est lui seul à craindre,
Seul tout-puissant, seul sans défaut.

Ce ne sont que démons que les gentils adorent
Sous un titre usurpé de dieux;

Et c'est l'unique Dieu que nos besoins implorent
Qui d'un mot a fait tous les cieux.

La gloire et la beauté qui suivent sa présence
Couronnent ses perfections;
La sainteté suprême et la magnificence
Parent toutes ses actions.

Portez donc au Seigneur, gentils, portez vous-même
De quoi lui rendre un plein honneur;
Exaltez son grand nom par des respects suprêmes,
Portez-y la bouche et le cœur.

Entrez dedans son temple, et prenez des victimes
Pour les immoler au vrai Dieu;
Adorez avec nous de ses grandeurs sublimes
Le saint éclat en ce saint lieu.

Que la terre s'émeuve à l'aspect de sa face
De l'un jusques à l'autre bout,
Et qu'elle fasse dire à toute votre race
Que le Seigneur regne par-tout.

Le monde qu'il corrige et remet dans la voie
N'aura plus d'instabilité;
Et quelques jugements que sur tous il déploie,
Ils n'auront que de l'équité.

Qu'une alégresse entiere en tous lieux épandue
Remplisse la terre et les mers;
Que tout le ciel l'étale en sa vaste étendue,
Que tous les champs en soient couverts!

Des bois mêmes, des bois l'écorce et les feuillages
Marqueront leurs ravissements,
Comme s'ils avoient part à ces hauts avantages
Qui naissent de ses jugements.

Aussi jugera-t-il les vertus et les vices
Selon la suprême équité;
Et pas un ne doit craindre aucunes injustices
Des regles de sa vérité.

PSAUME XCVI.

Enfin le Seigneur regne, enfin il a fait voir
Son absolu pouvoir:
Terre, fais voir ta joie en tes cantons fertiles;
Et toi, mer, en tes isles.

Quelque nuage épais qui de sa majesté
Couvre l'immensité,
L'heureux prix des vertus et la peine du vice
Font briller sa justice.

Le feu qui le précede et par-tout lui fait jour
Se répand tout autour;
Et de ses ennemis, qu'enveloppe sa flamme,
Il brûle jusqu'à l'ame.

Ses foudres éclatants ont semé l'univers
De prodiges divers;
On les vit sur la terre, on en vit ébranlées
Montagnes et vallées.

Les rochers les plus hauts fondirent devant Dieu
Comme la cire au feu,

Et virent sous le bras qui lançoit le tonnerre
Trembler toute la terre.

Le ciel annonça lors à tous les éléments
Ses justes jugements;
Et les peuples, voyant ce qu'ils n'auroient pu croire,
Reconnurent sa gloire.

Soient confus à jamais les vains adorateurs
Du travail des sculpteurs,
Et cet impie orgueil qui rend de vrais hommages
A de fausses images!

Anges, que dans le ciel vous vous faites d'honneur
D'adorer le Seigneur!
Sion, que de douceurs sitôt que ses merveilles
Frapperent tes oreilles!

Les filles de Juda dans toutes leurs cités
Bénirent ses bontés,
Et tous ses jugements à leurs ames ravies
Semblerent d'autres vies.

Aussi, Seigneur, aussi vous êtes le Très-Haut,
Et le seul sans défaut;
Tous les dieux près de vous sont dieux aussi frivoles
Que leurs froides idoles.

Vous qui de son amour portez un cœur touché,
Haïssez le péché ;
Dieu, qui hait les pécheurs, garantit l'ame sainte
De leur plus rude atteinte.

Sa bonté pour le juste aime à se déclarer ;
Elle aime à l'éclairer ;
Et sur l'homme au cœur droit les graces qu'il déploie
Ne répandent que joie.

Justes, prenez en lui, prenez incessamment
Un plein ravissement ;
Et de sa sainteté consacrez la mémoire
Par des chants à sa gloire.

PSAUME XCVII.

Sion, encore un coup, par un nouveau cantique
Des bontés du Seigneur bénis les hauts effets;
Fais régner dans tes murs l'alégresse publique
Pour les miracles qu'il a faits.

Rien n'a pu te sauver que sa dextre adorable,
Qui t'a fait un triomphe après tant de combats;
Et tu n'en dois enfin l'ouvrage incomparable
Qu'à la sainteté de son bras.

Son divin Salutaire a paru dans le monde,
Et dégagé la foi des révélations;
Lui-même a dévoilé sa justice profonde
A la face des nations.

Il n'a point oublié quelle miséricorde
Aux enfants d'Israël promit sa vérité:
L'effet à sa promesse heureusement s'accorde,
On voit ce qu'on a souhaité.

Oui, tout ce qu'a de bon l'un et l'autre hémisphere,
Ceux où regne le jour, ceux où regne la nuit,

Tout a vu du grand Dieu le sacré Salutaire,
Et les merveilles qu'il produit.

Chantez, peuples, chantez, et par toute la terre
Exaltez la vertu de son bras tout-puissant;
Montrez par votre joie au Maître du tonnerre
L'effort d'un cœur reconnoissant.

N'épargnez point les luths à votre psalmodie,
De la plus douce harpe ajoutez-y les tons,
Joignez-y l'éclatante et forte mélodie
Des trompettes et des clairons.

A l'aspect du Seigneur éclatez d'alégresse;
Que la mer en résonne en tout son vaste enclos!
Et que la terre entiere avec chaleur s'empresse
A mieux retentir que ses flots!

Les fleuves suspendront leurs courses vagabondes
Pour applaudir au Roi qui nous vient protéger;
Les montagnes suivront l'exemple de tant d'ondes,
Voyant comme il vient tout juger.

Aussi jugera-t-il les vertus et le vice
Sur la justice même et la même équité,
Sans faire soupçonner de la moindre injustice
Sa plus haute sévérité.

PSAUME XCIX.

Terre, que ton enclos tout entier retentisse
Des louanges de ton Seigneur!
Ne songe à lui rendre service
Que l'hymne dans la bouche, et l'alégresse au cœur.

Paroître, en le servant, chagrin devant sa face,
C'est ne le servir qu'à regret:
Entrons, et que la joie efface
Ce qu'attire d'ennuis le mal le plus secret!

Vous, son peuple, apprenez qu'il est roi, qu'il est maître,
Que tout empire est sous le sien,
Que sa parole a tout fait naître,
Et que sa main sans nous nous a formés de rien.

Nous sommes ses brebis à qui ses pâturages
En tous lieux sont toujours ouverts:
Portons chez lui de saints hommages,
Et courons dans son temple entonner nos concerts.

Adorons tous son nom; sa douceur adorée
Fait revivre à l'éternité;
Et telle sera la durée
De sa miséricorde et de sa vérité.

PSAUME CI.

Seigneur, écoutez ma priere,
Laissez-lui désarmer votre juste courroux,
Et permettez aux cris que pousse ma misere
De pénétrer le ciel pour aller jusqu'à vous.

Ne détournez plus votre face
Des mortelles douleurs qui m'ont percé le sein,
Et dès le premier coup, dès leurs moindres menaces,
Penchez vers moi l'oreille, et retirez la main.

A quelque heure que ma souffrance
Implore votre appui, réclame votre nom,
Ne regardez mes fers que pour ma délivrance,
Ne regardez mes maux que pour leur guérison.

Mes jours ne sont que la fumée
D'un tronc que vos fureurs viennent de foudroyer;
Ils vont s'évanouir, et ma chair consumée
Couvre à peine des os aussi secs qu'un foyer.

Le foin sur qui le soleil frappe
A moins d'aridité que le fond de mon cœur;

Ma languissante vie à toute heure m'échappe,
Et faute de manger je nourris ma langueur.

En vain je pleure et me tourmente;
Ce n'est que me hâter de courir au tombeau:
A force de gémir mon supplice s'augmente,
Et mes os décharnés s'attachent à ma peau.

Le pélican est moins sauvage
Au fond de son désert que moi dedans ma cour;
Et comme si le jour me faisoit un outrage,
Je fuis comme un hibou les hommes et le jour.

Tel qu'un passereau solitaire,
J'ai peine à supporter mon ombre qui me suit;
Et tout le long du jour si je ne puis me taire,
Je repose encor moins tout le long de la nuit.

Mais ce qui plus enfin me touche,
C'est que mes ennemis déclament contre moi,
Et que ceux qui n'avoient que ma gloire à la bouche
Conspirent avec eux pour me faire la loi.

Tandis qu'ils apprêtent leurs armes,
La cendre en mes repas se mêle avec mon pain;
Et comme mon breuvage est trempé dans mes larmes,
L'amertume rebute et ma soif et ma faim.

Vôtre colere est légitime;
Vos bontés m'ont fait roi, j'en ai trop abusé:
Mais ne m'éleviez-vous qu'à dessein que mon crime
Me fît choir de si haut que j'en fusse écrasé?

L'ombre, plus elle devient grande,
Se perd d'autant plutôt dans celle de la nuit:
C'est là de mes grandeurs ce qu'il faut que j'attende;
Mon crime est leur ouvrage, et ma perte est leur fruit.

Vous êtes seul que rien n'efface,
Toute une éternité ne change rien en vous;
Et vous vous souviendrez, Seigneur, de race en race
Que vous nous devez grace après tant de courroux.

Votre serment nous l'a promise:
Hâtez-vous, par pitié, de secourir Sion;
Seigneur, il en est temps, le mal est à sa crise;
Il est temps d'exercer votre compassion.

De ses murailles fracassées
Le débris est si cher à vos vrais serviteurs,
Que sa poussiere allume en leurs ames pressées
L'ardeur d'en voir les maux tourner sur leurs auteurs.

Par tous les climats de la terre
Les peuples aussitôt trembleroient sous vos lois;

Et ce coup merveilleux serviroit de tonnerre
A jeter l'épouvante au cœur des plus grands rois.

Ce qu'ils ont refusé de croire
Ils le verroient alors, et diroient hautement:
Le Seigneur dans Sion a rétabli sa gloire,
Et rebâti ses murs jusqu'à leur fondement.

Nous leur dirions pour repartie:
C'est ainsi que de l'humble il écoute les cris,
Et que jetant les yeux sur l'ame convertie,
Il en reçoit l'hommage et les vœux sans mépris.

Qu'à toute la race future
On laisse par écrit qu'il est et juste et bon:
Les peuples qu'après nous produira la nature
Feront dès le berceau l'éloge de son nom.

Sur-tout que l'histoire leur marque
Comme assis dans son trône il voit de toutes parts,
Et que du haut du ciel ce tout-puissant monarque
Daigne jusque sur terre abaisser ses regards.

C'est de là qu'il entend la plainte,
Que des tristes captifs il descend au secours
Pour retirer des fers la race heureuse et sainte
De ceux qui pour sa gloire ont prodigué leurs jours.

Il veut qu'après leur esclavage
Ils courent annoncer cette gloire en tous lieux,
Et qu'en Jérusalem un plus entier hommage
Le respecte, l'exalte, et le connoisse mieux.

Leurs ames, des ses biens comblées,
A de sacrés transports se laisseront ravir;
Les peuples en son nom feront des assemblées,
Et les rois s'uniront exprès pour le servir.

Mais, cependant que je m'emporte
A prévoir les chemins que tiendra sa vertu,
Dis-moi ce qui me reste à vivre de la sorte,
Et combien doit languir mon esprit abattu.

Ne borne point sitôt ma course,
Recule encore un peu le dernier de mes jours:
Les tiens ont de la vie une immortelle source;
Tu peux m'en faire part sans qu'ils en soient plus courts.

Au moment que tout prit naissance
Tu préparas la terre en faveur des humains,
Et, ces vastes miroirs de ta toute-puissance,
Les cieux furent, Seigneur, l'ouvrage de tes mains.

Tandis que tu vivras sans cesse,
Ils céderont au feu qui les doit embraser;

Comme ce qui respire ils auront leur vieillesse,
Et comme un vêtement on les verra s'user.

Cette brillante couverture
N'attend que ton vouloir à perdre son éclat:
Toi seul n'es point sujet à changer de nature,
Et tout le cours des ans te voit en même état.

Mais dans notre peu de durée
Du moins tes serviteurs revivent en leurs fils;
Ils habitent par eux la terre desirée,
Et passent dans leur race aux siecles infinis.

PSAUME CIX.

Le Seigneur vient de dire à son Verbe ineffable,
Qui n'est pas moins que lui mon souverain Seigneur;
Viens te seoir à ma dextre, et rends-toi redoutable
Par ce dernier comble d'honneur.

Cependant mon courroux aura soin de descendre
Sur ceux qui t'accabloient de leurs inimitiés;
J'en confondrai l'audace, et je saurai les rendre
Tels qu'un escabeau sous tes pieds.

Je ferai de Sion partir l'éclat suprême
Du sceptre universel qu'à tes mains j'ai promis:
Comme je regne au ciel, tu régneras de même
Au milieu de tes ennemis.

Au jour de ta vertu tu leur feras connoître,
Par les saintes splendeurs de tes droits éclatants,
Que mes regards féconds de mon sein t'ont fait naître
Avant la naissance des temps.

Je te l'ai trop juré pour m'en vouloir dédire,
Selon Melchisédech tu seras prêtre et roi;

Et je joindrai moi-même un éternel empire
Au sacrifice offert par toi.

Oui, Seigneur, oui, grand Dieu, ce divin Salutaire
Qui se sied à ta dextre et nous donne tes lois,
Viendra briser lui-même au jour de sa colere
Les plus fermes trônes des rois.

Parmi les nations ses lois autorisées
Feront tant de ruine et de tels châtiments,
Qu'en mille et mille lieux les têtes écrasées
Publîront ses ressentiments.

L'eau trouble du torrent lui servit de breuvage
Tant qu'il lui plut traîner son exil ici-bas;
Et sa gloire en reçoit d'autant plus d'avantage
Que rudes furent ses combats.

PSAUME CX.

J'AURAI, Seigneur, toute ma vie
Votre éloge à la bouche, et votre amour au cœur;
Et les plus gens de bien auront l'ame ravie
D'unir à mes efforts leur plus sainte vigueur.

Dans la grandeur de vos ouvrages,
Je vois l'impression de toutes vos bontés;
Et dans ce qu'ont d'éclat leurs plus hauts avantages,
Le prompt et plein effet qu'ont eu vos volontés.

La gloire et la magnificence
Sont des trésors brillants qu'un mot seul a produits;
Et de votre justice on verra l'abondance
Tant qu'on verra les jours fuir et suivre les nuits.

Le souvenir de vos merveilles
S'affermit à jamais par cet illustre don
Que fit votre pitié de viandes sans pareilles
A ce peuple choisi pour craindre votre nom.

Cette mémoire invariable
Du grand pacte qu'ont fait vos bontés avec nous

Vous fera déployer votre bras secourable,
Et pour un si cher peuple en montrer les grands coups.

Par eux vous le rendrez le maître
Des plus riches terroirs de tant de nations;
Et tous vos jugements lui feront reconnoître
Ce qu'ont de sainteté toutes vos actions.

Vous avez des ordres fideles
De qui la fermeté jamais ne se dément;
Ils ont tous pour appui des regles éternelles,
Et la vérité même en est le fondement.

Peuple, adore son bras propice
Qui nous envoie à tous de quoi nous racheter;
Mais sache qu'en revanche il veut que sa justice
A toute éternité se fasse respecter.

Son nom est saint, il est terrible;
S'il le faut adorer il le faut craindre aussi;
Et des routes du ciel la science infaillible
Ne sauroit commencer que par sa crainte ici.

Leur plus parfaite intelligence
N'est utile qu'autant qu'on observe ses lois;
Et la louange due à sa magnificence
Durant tout l'avenir doit occuper nos voix.

PSAUME CXI.

Heureux qui dans son ame a fortement gravée
La crainte du Seigneur;
Sa loi sans chagrin observée
Tourne en plaisirs pour lui ce qu'elle a de rigueur.

De sa postérité, tant qu'elle suit ses traces,
Le nom devient puissant,
Et tout ce qu'il obtient de graces
Passe de pere en fils en son sang innocent.

Il voit en sa maison la gloire et la richesse
Fondre de toutes parts;
Et sa justice fait sans cesse
Un amas de trésors au-dessus des hasards.

Il voit pour les cœurs droits une vive lumiere
Naître en l'obscurité,
Et de Dieu la faveur entiere
A sa miséricorde enchaîner l'équité.

Il prend à son exemple une ame pitoyable,
Prête au pauvre, et s'y plaît;

Se prépare au jour effroyable,
Et se juge trop bien pour craindre un dur arrêt.

La mémoire du juste, éclatante et bénie,
Percera l'avenir,
Sans que jamais la calomnie
Dans sa plus noire audace ait de quoi le ternir.

Son cœur est prêt à tout; en Dieu seul il espere
Dans ses calamités,
Et se tient ferme en sa misere
Jusqu'à ce qu'il ait vu ses ennemis domtés.

Aux pauvres cependant il départ, il prodigue
Son bien sans s'émouvoir;
Et le ciel, que par eux il brigue,
Le comble à tout jamais de gloire et de pouvoir.

Le pécheur le verra dans ce haut avantage,
Et séchera d'ennui;
Son cœur en frémira de rage,
Et ses desirs jaloux périront avec lui.

PSAUME CXII.

Enfants, de qui les voix à peine encor formées,
Ne font que bégayer,
C'est à louer le nom du Seigneur des armées
Qu'il les faut essayer.

Que ce nom soit béni dans toute l'étendue
Que les siecles auront!
Que la gloire en soit même au-delà répandue
De ce qu'ils dureront!

De climat en climat ainsi que d'âge en âge
Il est à respecter,
Et du nord au midi, de l'Inde jusqu'au Tage
Il le faut exalter.

Sa gloire, qui s'éleve au-dessus des monarques,
Est seule sans défaut:
Et bien qu'on voie au ciel en briller mille marques,
Elle est encor plus haut.

Quel roi fait sa demeure au-dessus du tonnerre
Comme ce Dieu des dieux,

Qui voit du haut en bas et tout ce qu'a la terre
Et tout ce qu'ont les cieux?

Il dégage le pauvre et la pauvreté même
Du plus épais bourbier,
Et tire le plus vil par son pouvoir suprême
Du plus sale fumier.

Il les place lui-même à côté de leurs princes,
Parmi les potentats;
Il leur donne lui-même à régir leurs provinces
Et régler leurs états.

Il fait plus, il répand sur la femme stérile
La joie et le bonheur,
Et faisant de sa couche une terre fertile,
Il la met en honneur.

PSAUME CXIII.

Du fidele Âbraham race heureuse et chérie,
Quand de tes premiers fers ton Dieu te garantit,
Que du fond de l'Égypte et de sa barbarie
La maison de Jacob sortit.

Il voulut en Judée étaler l'abondance
De sa miséricorde et de sa sainteté,
Et choisit Israël pour siege à sa puissance,
Et pour objet à sa bonté.

De ce peuple fuyant, loin d'arrêter sa course,
La mer fuit devant lui sitôt qu'elle le vit;
Et les eaux du Jourdain, rebroussant vers leur source,
Lui céderent leur propre lit.

Soudain les plus hauts monts de joie en tressaillirent
Comme un troupeau sur l'herbe au son des chalumeau
Soudain tout à l'entour les collines bondirent
Comme bondissent les agneaux.

O mer, qui t'obligeoit de prendre ainsi la fuite?
Indomtable élément, quel bras t'a déplacé?

Par quel ordre, Jourdain, et sous quelle conduite
Tes eaux ont-elles rebroussé?

Qui vous fit tressaillir, orgueilleuses montagnes,
Comme au son du pipeau tressaillent les troupeaux?
Collines, qui servez de ceinture aux campagnes,
Qui vous fit bondir comme agneaux?

Qui l'eût pu que ce Dieu qui fait trembler la terre,
Qui n'a qu'à le vouloir, et tout change de lieu,
Qui nous gouverne en paix, qui nous couronne en guerre,
Qui de Jacob est le seul Dieu?

C'est lui qui convertit les rochers en fontaines,
Qui de leurs flancs pierreux tire des torrents d'eaux,
Qui des vastes déserts en arrose les plaines,
Qui les y sépare en ruisseaux.

Ce n'est point aux mortels à prendre aucune gloire,
Le cœur qu'elle surprend la doit désavouer;
C'est ton nom, qui fait seul plus qu'on n'eût osé croire,
C'est lui, Seigneur, qu'il faut louer.

Fais de tes vérités briller si bien l'empire,
Et rends de ta pitié le pouvoir si connu,
Qu'entre les nations on ne puisse nous dire:
Votre Dieu, qu'est-il devenu?

Aveugles mal guidés qui courez vers la chûte,
Sachez que pour séjour c'est le ciel qui lui plaît,
Que son moindre vouloir hautement s'exécute,
Que tout est par lui ce qu'il est.

Vos dieux n'ont point de bras à lancer le tonnerre,
Gentils, ils ne sont tous que simulacres vains;
C'est de l'or, de l'argent, du bois, et de la pierre,
Qui tient sa forme de vos mains.

Vous leur faites des yeux, vous leur faites des bouches,
Qui ne savent que c'est de voir ni de parler;
Et leurs plus vifs regards sont benins ou farouches
Comme il vous plaît les ciseler.

Les oreilles chez eux sont de si peu d'usage,
Qu'autour d'elles le son frappe inutilement;
Et le nez que votre art plante sur leur visage
Ne leur y sert que d'ornement.

Enfin ils n'ont des mains que pour faire figure;
Leurs pieds, s'il faut marcher, n'y sauroient consentir;
Et s'ils ont un gosier, il n'a point d'ouverture
Par où leur voix daigne sortir.

Deviennent tous pareils à ces vaines idoles
Ceux qui leur donnent l'être et les font adorer!

Devienne tout semblable à tous ces dieux frivoles
Quiconque en eux veut espérer !

La maison d'Israël a mis son espérance
Aux suprêmes bontés du souverain Auteur ;
Et son bras tout-puissant l'a mise en assurance,
Il s'en est fait le protecteur.

La famille d'Aaron y met son espérance,
Elle n'attend secours ni faveur que de lui ;
Et son bras tout-puissant la met en assurance,
Il lui sert d'invincible appui.

Tous ceux qui craignent Dieu mettent leur espérance
Au suprême pouvoir de son bras souverain ;
Et ce Dieu juste et bon les met en assurance,
Et pour appui leur tend la main.

Il nous tient à tel point gravés dans sa mémoire
Qu'il ne peut oublier nos bonnes actions,
Et nous comble ici-bas, en attendant sa gloire,
De mille bénédictions.

Aux enfants d'Israël il prodigue ses graces,
Il entend leur priere, il bénit leurs ferveurs ;
Et sur les fils d'Aaron qui marchent sur ses traces
Il verse les mêmes faveurs.

Il en est libéral par toutes nos provinces
A ceux dont l'ame sainte exalte et craint son nom;
Aux petits comme aux grands, aux bergers comme aux princ
Il départ ce précieux don.

Puisse de jour en jour sa bonté souveraine,
Qui vous attache à lui par des liens si doux,
Et redoubler ce don, et l'épandre à main pleine
Sur vos fils ainsi que sur vous!

Entre les nations dont il peuple le monde
Il lui plut vous bénir comme ses bien-aimés;
Et quand il a formé le ciel, la terre, et l'onde,
C'est pour vous qu'il les a formés.

Ce créateur de tout, ce maître du tonnerre,
S'est réservé là-haut le ciel pour habiter;
Mais se le réservant, il vous donne la terre;
C'est de là qu'il y faut monter.

Cependant chez les morts il n'est aucune flamme
Qui ranime, Seigneur, ton sacré souvenir,
Et sous un froid tombeau qui couvre un corps sans ame
On n'apprend point à te bénir:

C'est à nous qui vivons à te rendre un hommage
De louange et de gloire aussi-bien que d'encens;
C'est à ceux qui vivront à t'offrir d'âge en âge
Un tribut de vœux innocents.

PSAUME CXVI.

Nations qui peuplez le reste de la terre,
Bénissez toutes le Seigneur;
Peuples que la Judée en ses cantons resserre,
Louez comme elles sa grandeur.

Vous voyez, nations, sa grace descendue,
Et vous, peuples, sa vérité:
Toutes deux sont pour nous d'une égale étendue,
Et durent à l'éternité.

PSAUME CXIX.

Dans les ennuis qui m'ont pressé
J'ai toujours au Seigneur élevé ma priere,
Et n'ai point réclamé son aide en ma misere
Qu'il ne m'ait exaucé.

De lâches calomniateurs
Font que tout de nouveau, Seigneur, je la réclame:
Daigne m'en garantir, et délivre mon ame
Des perfides flatteurs.

Il n'est point de contre-poisons
Contre le noir venin des langues médisantes,
Et ce sont tout autant de blessures cuisantes
Que toutes leurs raisons.

Les traits que lance un bras puissant
Portent bien moins de morts que ceux de leur parole,
Et les pointes d'un feu qui ravage et désole
N'ont rien de si perçant.

Que mon exil me fait d'horreur!
J'y vis comme en Cédar je vivrois sous des tentes,

Et ne vois que brutaux, dont les mœurs insolentes
N'étalent que fureur.

Plus j'ose leur parler de paix,
Plus j'aigris contre moi leur haine et leur colere,
Et la vaine douceur de nuire et de mal faire
Forme tous leurs souhaits.

PSAUME CXX.

Près d'être accablé de misere,
Jusqu'au plus haut des cieux j'ai levé mes regards,
Et recherché de toutes parts
D'où pourroit me venir le secours nécessaire.

Mais, dans une si rude guerre,
Je n'ai vu que mon Dieu qui pût me secourir;
C'est à lui qu'il faut recourir,
A ce Dieu qui de rien fit le ciel et la terre.

Ne craignons ni faux pas ni chûte,
Puisque ce Dieu des dieux s'abaisse à nous garder:
C'est un crime d'appréhender
Qu'un œil si vigilant se ferme ou se rebute.

Il veille, Israël, il te veille,
Il voit tous les périls qui s'ouvrent sous tes pas;
Marche sans trouble, et ne crains pas
Que jamais il s'endorme, ou même qu'il sommeille.

Il est ta garde en tes alarmes,
Il te guide et protege en ta calamité;

Et puisqu'il marche à ton côté,
Ta main pour te couvrir n'a point à chercher d'armes.

Le soleil qui commence à luire
Ne te brûlera point dans la chaleur du jour;
Et quand la lune aura son tour,
Ses rais les plus malins ne pourront plus te nuire.

Contre le fer, contre la flamme,
Contre tous les assauts du malheur qui te suit,
Il te gardera jour et nuit;
Il fera plus encore, il gardera ton ame.

Daigne en la mort comme en la vie
L'excès de sa bonté répondre à tes souhaits,
Et de tes desseins à jamais
Favoriser l'entrée et bénir la sortie!

PSAUME CXXI.

Oh, l'heureuse nouvelle!
Le grand mot qu'on m'a dit! Nous irons, peuple aimé,
Nous entrerons, troupe fidele,
Dans la maison du Dieu qui seul a tout formé.

Nous reverrons encore
Les murs, les murs sacrés de la sainte Sion,
Où le Dieu qu'Israël adore
Fait briller tant d'effets de sa protection.

Cette reine des villes,
Qu'il doit faire durer même au-delà des temps,
Ne craint point de guerres civiles,
Tant l'union est forte entre ses habitants.

Ces nombreuses lignées
Qui du sang d'Israël portent si haut l'honneur,
Des terres les plus éloignées
Y viennent rendre hommage au grand nom du Seigneur.

Dans ses tours les plus fortes
La pudeur, l'équité, le saint amour revit,

Et la justice entre ses portes
Tient le haut tribunal des enfants de David.

Montrez-lui votre zele,
Peuple; à vœux redoublés souhaitez-lui la paix;
Ce que vous obtiendrez pour elle
Entretiendra chez vous l'abondance à jamais.

Qu'à jamais ta puissance,
Sion, à cette paix force tes ennemis,
Et qu'à jamais cette abondance
Du sommet de tes tours coule chez tes amis!

J'ai chez toi tant de freres,
Mes proches avec toi m'ont fait de si doux nœuds,
Que tant de liaisons si cheres
Pour ce bienheureux calme unissent tous mes vœux.

Ce temple où Dieu lui-même
Fait éclater souvent toute sa majesté
Sur-tout oblige un cœur qui t'aime
A des vœux assidus pour ta prospérité.

PSAUME CXXII.

Auteur de l'univers, qui choisis pour demeure
Les immenses palais des cieux,
A toute rencontre, à toute heure,
Jusque-là, jusqu'à toi j'ose élever mes yeux.

Ainsi le serviteur sur la main de son maître
A tous moments porte les siens,
Lorsqu'il tremble, et veut reconnoître
Ce qu'il doit en attendre ou de maux ou de biens.

La servante inquiete aux mains de sa maîtresse
N'attache pas mieux ses regards
Que ma douloureuse tendresse
Ramene à toi, Seigneur, les miens de toutes parts.

Jette un œil de pitié sur mon ame accablée
Et d'opprobres et de mépris;
La honte dont elle est comblée
De ses plus durs travaux chaque jour est le prix.

Le riche me dédaigne, et l'orgueilleux m'affronte.
Mais enfin jette ce coup-d'œil;
Le riche recevra la honte,
Et tu renverseras l'opprobre sur l'orgueil.

PSAUME CXXIII.

Si le Dieu d'Israël ne m'avoit garanti
De l'insolente audace et de la perfidie,
Qu'Israël lui-même le die,
Si le Seigneur n'eût pris notre parti:

Des ennemis couverts les pieges décevants,
Des ennemis connus les bras faits au carnage,
Auroient si bien uni leur rage,
Qu'elle nous eût engloutis tout vivants.

Le barbare complot de tant de conjurés
Qui s'enivrent de sang et se gorgent de crimes
Nous eût plongés en des abymes,
Où leur fureur nous auroit dévorés.

De leurs plus fiers torrents les orgueilleux ruisseaux
N'ont fait en dépit d'eux que bondir sur nos têtes,
Où, sans lui, mille autres tempêtes
Auroient roulé d'insupportables eaux.

Béni soit le Seigneur, béni soit le secours
Que sa faveur départ, que sa bonté déploie!

Il leur vient d'arracher leur proie,
Et de leurs dents il a sauvé nos jours.

Ils nous avoient poussés sur les bords du tombeau,
Ils y tenoient déja notre ame enveloppée;
Mais elle s'en est échappée,
A l'oiseleur comme échappe un oiseau.

On a brisé les lacs qu'ils nous avoient tendus,
De notre liberté nous recouvrons l'usage;
Et nous triomphons de leur rage
Dans le moment qu'on nous croyoit perdus.

Peuple, n'en doute point, c'est le Seigneur, c'est lui
Dont le bras invincible a pris notre défense;
Et son adorable puissance
A qui le sert aime à servir d'appui.

PSAUME CXXIV.

QUICONQUE met en Dieu toute sa confiance
A même fermeté que le mont de Sion,
Rien ne peut l'ébranler; et dans sa patience
Il est assez armé contre l'oppression.

Si pour Jérusalem l'enceinte des montagnes
Forme des bastions qu'on a peine à forcer,
Ce Dieu, qui d'un coup-d'œil les réduit en campagnes,
Sert aux siens d'un rempart qu'on ne peut renverser.

Non, il ne souffre point aux méchants un empire
Sous qui l'homme de bien soit long-temps abattu,
De peur qu'à cette amorce une ame qui soupire
Ne prenne goût au crime, et quitte la vertu.

Hâtez-vous donc, Seigneur, hâtez-vous de répandre
Sur qui s'attache à vous quelques prospérités;
Versez-y des faveurs qui nous fassent comprendre
Quels biens suivent un cœur qui suit vos vérités.

Quant à ceux qui ne sont que détours et que ruses,
Rangez-les avec ceux qui ne sont que forfaits;
Ne faites point de grace à leurs folles excuses;
Et par-là d'Israël établissez la paix.

PSAUME CXXV.

Dès qu'il plut au Seigneur mettre fin à nos peines,
Sitôt qu'il eut brisé nos fers,
Nous traitâmes de songe et de chimeres vaines
Les maux que nous avions soufferts.

Un plein ravissement de tout notre visage
Bannit les marques du passé,
Et jusqu'au souvenir d'un si dur esclavage
Tout cessa, tout fut effacé.

Toutes les nations qui voyoient notre joie
Se disoient d'un air sourcilleux:
Il faut que le bonheur où leur Dieu les renvoie
Soit bien grand et bien merveilleux!

Oui, leur répondions-nous, c'est le Dieu des merveil
C'est lui qui nous tire d'ici;
Et comme ses bontés sont pour nous sans pareilles,
Notre alégresse l'est aussi.

Favorisez, Seigneur, des mêmes privileges
Ces restes pour qui nous tremblons;

Comme vent du midi faites fondre les neiges
Qui fertilisent leurs sablons.

Ils ont semé leurs bleds, mais sous des lois séveres
Que leur imposoient leurs malheurs;
Leur douleur égaloit l'excès de leurs miseres,
Autant de pas, autant de pleurs.

Mais s'ils les ont semés avec pleine tristesse,
Accablés d'ennuis et de maux,
Ils reviendront, Seigneur, avec pleine alégresse
Chargés du fruit de leurs travaux.

PSAUME CXXVI.

Que sert tout le pouvoir humain?
A bâtir un palais qu'en sert tout l'artifice?
Hommes, vous travaillez en vain,
A moins que le Seigneur avec vous ne bâtisse.

Des soldats les plus courageux
Qui veillent jour et nuit à garder une ville,
Si Dieu ne la garde avec eux,
Toute la vigilance est pour elle inutile.

C'est en vain que pour amasser
Un avare inquiet se leve avant l'aurore,
Il ne fait que se harasser
Pour du pain de douleur qu'à regret il dévore.

Dieu joint pour ses enfants chéris
Un paisible sommeil à la sainte abondance;
Pour siens il adopte leurs fils,
Et leurs moindres travaux portent leur récompense.

Tels que des guerriers généreux
Qui s'arment en faveur d'un pouvoir légitime,

Ces fils, qu'il donne aux moins heureux,
Soutiennent puissamment un pere qu'on opprime.

Heureux qui les voit bien agir,
Qui trouve en leur secours un assuré refuge!
Il n'a jamais lieu de rougir
Quand il lui faut répondre au tribunal d'un juge.

PSAUME CXXVII.

Oh que votre bonheur vous doit remplir de joie,
Vous tous qui craignez le Seigneur,
Qui ne marchez que dans sa voie,
Et lui donnez tout votre cœur!

Des travaux de vos mains il fait la nourriture
Nécessaire à votre soutien;
Point pour vous de bien qui ne dure,
Point de mal qui ne tourne en bien.

Vos femmes, tout ainsi que ces fécondes vignes
Qui des maisons parent le tour,
Vous rendront les fruits les plus dignes
Que promette un parfait amour.

Vos fils se rangeront autour de votre table
Comme des jeunes oliviers,
Et leur concorde inviolable
Suivra vos plus heureux sentiers.

Voilà comme ce Dieu bénira par avance
Un cœur pour lui vraiment atteint,

Et ce qu'aura pour récompense
Dès ici l'homme qui le craint.

Que du haut de Sion ses bontés vous bénissent,
Et n'étalent dans sa cité,
Jusqu'à ce que vos jours finissent,
A vos yeux que félicité!

Qu'elles vous fassent voir prospérer votre race
Dans les enfants de vos enfants,
Israël toujours sans disgrace,
Et tous ses peuples triomphants!

PSAUME CXXVIII.

Dès mes plus jeunes ans les pécheurs ont sans cesse
Par d'injustes complots attaqué ma foiblesse:
Jacob, qu'ils ont poussé long-temps si vivement,
A droit de dire hautement:

Dès mes plus jeunes ans les pécheurs ont sans cesse
Par d'injustes complots attaqué ma foiblesse;
Ils ont voulu me perdre et me faire la loi,
Mais ils n'ont rien pu contre moi.

Ces méchants ont forgé sur mon dos plus de crimes
Qu'au désert tous les ans n'en portent nos victimes,
Et n'ont fait, pour tout fruit de leur méchanceté,
Qu'augmenter leur iniquité.

Le Seigneur a sur eux renversé leurs tempêtes;
Son bras, juste vengeur, a foudroyé leurs têtes:
Ainsi soient terrassés à leur confusion
Tous les ennemis de Sion!

Qu'ils deviennent pareils à ce foin inutile
Qui sur le haut des toits pousse un tuyau débile,

Et ne se montre aux yeux que pour le voir sécher
Avant qu'on l'en puisse arracher!

Qu'ils deviennent pareils à ces méchantes herbes
Dont jamais moissonneur n'a ramassé de gerbes,
Que tient le glaneur même indignes de sa main
Et n'en daigne remplir son sein!

Les passants qui sauront quelle est leur injustice
Ne leur diront jamais, Le Seigneur vous bénisse,
Le Seigneur vous appuie, ainsi que notre cœur
Vous bénit au nom du Seigneur!

PSAUME CXXIX.

Des abymes profonds où mon péché me plonge
Jusqu'à toi j'ai poussé mes cris:
Tu vois mon repentir et l'ennui qui me ronge,
Seigneur; ne reçois pas mes vœux avec mépris.

Prête à mes longs soupirs cette oreille attentive
Qui n'entend point sans secourir;
Jette sur les élans d'une douleur si vive
Cet œil qui ne peut voir de maux sans les guérir.

Pour grands que soient les miens, je le dis à ma honte
Seigneur, je les ai mérités;
Mais qui subsistera, si tu demandes compte
De tout l'emportement de nos iniquités?

Auprès de ta justice il est une clémence
Que souvent tu choisis pour loi;
Elle est inépuisable, et c'est son indulgence
Qui m'a fait jusqu'ici subsister devant toi.

Je me suis soutenu, Seigneur, sur ta parole,
Dans ce que je n'ai su parer:

Un Dieu n'afflige point qu'ensuite il ne console;
C'est ce que tes bontés m'ordonnent d'espérer.

Espere ainsi que moi, peuple de la Judée;
Fils de Jacob, espérez tous,
Et du matin au soir gardez la sainte idée
D'espérer en sa grace en craignant son courroux.

A sa miséricorde il n'est point de limites,
Il en a des trésors cachés;
Et prépare lui-même un excès de mérites
A racheter bientôt l'excès de nos péchés.

Attends donc, Israël, attends avec courage
L'effet de ce qu'il a promis;
Il paîra ta rançon, rompra ton esclavage,
Et brisera les fers où ton péché t'a mis.

PSAUME CXXX.

Je n'ai point soupiré pour cette indépendance
Où veut monter l'orgueil par des droits usurpés;
Vers elle aucuns regards ne me sont échappés,
Non pas même par imprudence.

Vous le savez, Seigneur, ma plus vaste pensée
Ne m'a jamais enflé d'aucune ambition,
Ni recherché l'éclat d'une illustre action
Pour voir ma fortune haussée.

Si j'ai manqué d'avoir ce mépris de moi-même,
Cet humble sentiment que vous m'avez prescrit,
Si j'ai jamais laissé surprendre mon esprit
A la splendeur du diadême,

Puisse votre rebut se rendre aussi sévere,
Aussi rude à mon cœur mortellement navré,
Qu'est sensible à l'enfant nouvellement sevré
Le refus du lait de sa mere!

Porte, porte au Seigneur ta pleine confiance,
Israël, peuple élu qu'il a daigné bénir,
Et depuis ce moment jusqu'à tout l'avenir
Dédaigne toute autre espérance.

PSAUME CXXXIII.

Ministres du Seigneur, bénissez à l'envi
Sa main toute-puissante,
Qu'aucun ne s'en exempte;
Montrez tous ce grand cœur dont vous l'avez servi.

C'est vous, qui demeurez dans sa sainte maison,
Que ce devoir regarde,
Vous qui l'avez en garde,
Et qui pour tout le peuple offrez votre oraison.

Quand ce peuple, accablé de travaux et d'ennui,
Paisiblement sommeille,
Qu'autre que vous ne veille,
Levant les mains au ciel bénissez-le pour lui.

Dites sur Israël, Que le grand Dieu des dieux
Par sa bonté propice
A jamais vous bénisse,
Lui qui créa d'un mot et la terre et les cieux!

PSAUME CXLII.

EXAUCE-MOI, Seigneur, suivant ta vérité:
Il est temps que ta fureur cesse;
Exerce ta justice à remplir ta promesse,
Ou ta justice aura trop de sévérité.

Ne demande point compte, ou souffre à ta pitié
Que ce soit elle qui l'entende:
S'il faut qu'à la rigueur chacun de nous le rende,
Qui pourra devant toi se voir justifié?

Ne te suffit-il point qu'un ennemi cruel
Persécute ma triste vie,
Que l'opprobre en tout lieu me suive et m'humilie,
Que je sois du mépris l'objet continuel?

Cette obscure demeure où je me tiens caché
Comme si j'étois mort au monde,
Ma noire inquiétude, et ma douleur profonde,
Mes troubles, mes sanglots, ne t'ont-ils point touché?

Je rappelle en mon cœur le souvenir des jours
Où tu faisois tant de merveilles;

Je rappelle à mes yeux tant d'œuvres sans pareilles,
Tant de soins amoureux, et tant de prompts secours.

J'éleve à tous moments mes foibles mains vers toi,
Et jamais la campagne aride
Ne fut des eaux du ciel si justement avide
Que l'est tout mon esprit des bontés de mon Roi.

Hâtez-vous, ô mon Dieu, hâtez-vous, Roi des rois:
Je suis sur le bord de la tombe;
Pour peu que vous tardiez, c'en est fait, je succombe,
Et l'haleine me manque aussi-bien que la voix.

De mes jours presque éteints rallumez le flambeau,
Chassez la mort qui les menace;
En l'état où je suis détourner votre face,
C'est achever ma perte et m'ouvrir le tombeau.

Montrez dès ce moment comme votre courroux
Cede à votre miséricorde;
Montrez comme au besoin votre bonté l'accorde
Aux ames dont l'espoir ne s'attache qu'à vous.

Daignez faire encor plus, montrez-moi le sentier
Qu'à me rétablir je dois suivre:
C'est de vous que j'attends la force de revivre,
Moi qui dans tout mon corps ne vois plus rien d'entier.

Arrachez-moi des mains qui m'ont persécuté;
J'ai mis en vous tout mon refuge:
Vous êtes mon Dieu seul, et serez mon seul juge;
Réglez mes actions sur votre volonté.

Vous porterez plus loin vos célestes faveurs,
Votre Esprit Saint sera mon guide;
Et me rendant ce trône où votre nom préside,
Vous y ranimerez mes premieres ferveurs.

Vous passerez l'effet que je me suis promis;
Et m'ayant tiré de misere,
Vous la renverserez sur le parti contraire;
Et vos bontés pour moi perdront mes ennemis.

Oui, vous disperserez tous mes persécuteurs,
Vous vous en montrerez le maître,
Et leur ferez à tous hautement reconnoître
A quel point votre bras soutient vos serviteurs.

PSAUME CXLVII.

Louez, Jérusalem, louez votre Seigneur,
Montagne de Sion, exaltez votre maître;
Honorez-le de bouche, adorez-le de cœur,
C'est de lui que vous tenez l'être.

De vos portes c'est lui qui soutient les verroux,
C'est lui qui dans vos murs tient tout en assurance,
Il y bénit vos fils, il les y comble tous
De richesses et d'abondance.

Par lui de tant de vœux la paix est le doux fruit;
Par lui de vos confins elle s'est resaisie;
Du bled le mieux nourri que la terre ait produit
C'est lui seul qui vous rassasie.

Pour se faire obéir dans les plus grands états
Il n'a du haut des cieux qu'à dire une parole,
Ses ordres sont portés aux plus lointains climats
Plus vîte qu'un oiseau ne vole.

C'est lui seul qui répand la neige à pleines mains;
Comme flocons de laine il l'oblige à descendre;

La bruine à son choix s'épart sur les humains
Comme s'épartiroit la cendre.

En perles de cristal que lui-même endurcit
Il seme la froidure et laisse choir la glace;
Et quand cette froidure une fois s'épaissit
Qui peut tenir devant sa face?

D'un seul mot qu'il prononce il la résout en eaux;
A peine il a parlé qu'elle devient liquide,
Et d'un souffle il la fait couler à gros ruisseaux
A travers la campagne humide.

Il choisit Israël pour lui donner sa loi,
Il lui daigne lui-même annoncer ses justices;
C'est de lui qu'il se plaît à se dire le roi,
Et recevoir les sacrifices.

Il n'en fait pas de même à toutes nations;
Non, ce n'est pas ainsi qu'avec tous il en use,
Et de ses jugements les saintes notions
Sont des graces qu'il leur refuse.

PSAUME CXLVIII.

Louez, pures intelligences,
Le Dieu qui vous commet à gouverner les cieux,
Et du plus haut séjour de ses magnificences
Donnez l'exemple à ces bas lieux.

Louez-le tous, esprits célestes,
Ministres éternels de ses commandements;
Puissances, qui rendez ses vertus manifestes,
N'y refusez aucuns moments.

Soleil, à toi seul comparable,
Lune, à qui chaque nuit fait changer de splendeur,
Astres étincelants, lumiere inépuisable,
Louez à l'envi sa grandeur.

Vastes cieux, prisons éclatantes,
Qui renfermez les airs, et la terre, et les eaux;
Réservoirs suspendus, mers sur le ciel flottantes,
Imitez ces brillants flambeaux.

Quand il lui plut vous donner l'être
Le rien fut sa matiere, et l'ouvrier sa voix;

Il ne fit que parler, et ce grand tout pour naître
N'en attendit point d'autres lois.

Il égala votre durée
A celle que dès-lors il choisit pour le temps;
Il prescrivit à tous une borne assurée,
Il vous fit des ordres constants.

Louez-le du fond de la terre,
Abymes dans son centre à jamais enfoncés;
Exaltez ainsi qu'eux ce Maître du tonnerre,
Fiers dragons, et le bénissez.

Bénissez-le, foudres, orages,
Frimas, neiges, glaçons, grêles, vents indomtés,
Qui ne mutinez l'air et n'ouvrez les nuages
Que pour faire ses volontés.

Vous, montagnes inaccessibles,
Vous, gracieux coteaux qui parez les vallons;
Arbres qui portez fruit, cedres incorruptibles,
Qui bravez tous les aquilons;

Vous, monstres, vous, bêtes sauvages,
Serpents qui vous cachez aux lieux les plus couverts;
Animaux qui peuplez nos champs et nos bocages,
Volages habitants des airs;

Peuples et rois, soldats et princes,
Citadins, gouverneurs, souverains, et sujets,
Juges qui maintenez les lois dans vos provinces,
Louez Dieu dans tous ses projets.

Louez tous, sexes et tous âges,
Louez ce Dieu vivant, réclamez son appui;
Et sachez qu'aucun Dieu ne mérite d'hommages,
Ni des vœux, ni d'encens que lui.

Suppléez aux bouches muettes;
L'air, la terre, les eaux, les cieux même en sont pleins:
Soyez, fils de Jacob, soyez les interpretes
De tant d'ouvrages de ses mains.

Il vous a donné la victoire,
Vos tyrans sont défaits et vos malheurs finis;
Il a pris soin de vous, prenez soin de sa gloire,
Vous qu'à sa gloire il tient unis.

PSAUME CXLIX.

Ames des dons du ciel comblées,
Par un nouveau cantique exaltez le Seigneur;
Que de son peuple aimé les saintes assemblées
Y portent la voix et le cœur.

Que tous les cœurs s'épanouissent,
Qu'au Dieu qui les a faits ils fassent d'humbles vœux;
Que les fils de Sion en lui se réjouissent
Du roi qu'il a choisi pour eux.

Que le plein chœur de leur musique
Exalte son grand nom, adore son secours,
Et marie aux accords de ce nouveau cantique
Ceux des harpes et des tambours.

Sur le penchant de la ruine
Il aime à relever son peuple favori;
Plus il le voit soumis, plus sa bonté divine
Protege ce qu'il a chéri.

Elle appuie, elle glorifie
Ceux qui font pour sa gloire un ferme et saint propos;

Quel qu'il soit, jour ou nuit, l'homme qui s'y confie
Veille en joie, ou dort en repos.

Ses saints n'ont que lui dans la bouche;
Sa louange est l'objet qui remplit tous leurs chants;
Et leurs mains, pour domter l'orgueil le plus farouche,
Auront un glaive à deux tranchants.

C'est ainsi qu'ils prendront vengeance
De tant de nations qui les ont opprimés,
Et leur reprocheront la barbare insolence
Dont les peuples se sont armés.

...

Nous verrons leurs rois dans nos chaînes,
Ces rois dont la fureur étonnoit l'univers;
Et tout ce qui sous eux servit le mieux leurs haines
Tombera comme eux dans nos fers.

...

Telle est l'éclatante justice
Qu'a résolu ce Dieu d'en faire par nos mains,
Et le triomphe heureux que sa bonté propice
Dès ici prépare à ses saints.

PSAUME CL.

Louez l'inconcevable essence,
La majesté d'un Maître admirable en ses saints,
Louez l'auguste éclat de sa magnificence,
Louez-le dans tous ses desseins.

Louez-le de tant de merveilles
Qu'en faveur des mortels prodigue sa bonté;
Louez incessamment ses grandeurs sans pareilles,
Louez leur vaste immensité.

N'épargnez hautbois ni trompettes
Pour lui faire à l'envi des concerts plus charmants;
Employez-y clairons, harpes, luths, épinettes,
N'oubliez aucuns instruments.

Unissez en votre musique
La flûte à la viole, et la lyre aux tambours;
Que l'orgue à tant de sons mêle un son magnifique,
Prête un harmonieux secours.

Joignez-y celui des cymbales;
Et de ces tons divers formez un tel accord,
Que pour vanter son nom leurs forces inégales
Ne semblent qu'un égal effort.

CANTIQUE

DES TROIS ENFANTS.

Ouvrages du Très-Haut, effets de sa parole,
Bénissez le Seigneur,
Et jusqu'au bout des temps de l'un à l'autre pole
Exaltez sa grandeur.

Anges, qui le voyez dans sa splendeur entiere,
Bénissez le Seigneur;
Cieux, qu'il a peints d'azur et revêt de lumiere,
Exaltez sa grandeur.

Eaux, sur le firmament par sa main suspendues,
Bénissez le Seigneur;
Vertus, par sa clémence en tous lieux répandues,
Exaltez sa grandeur.

Soleil, qui fais le jour, Lune qui perces l'ombre,
Bénissez le Seigneur;
Étoiles, dont mortel n'a jamais su le nombre,
Exaltez sa grandeur.

Féconds épanchements de pluie et de rosée,
Bénissez le Seigneur;
Vents, à qui la nature est sans cesse exposée,
Exaltez sa grandeur.

Feux, dont la douce ardeur ouvre et pare la terre,
Bénissez le Seigneur;
Froids, dont l'âpre rigueur la ravage et resserre,
Exaltez sa grandeur.

Incommodes brouillards, importunes bruines,
Bénissez le Seigneur;
Frimas, triste gelée, effroyables ravines,
Exaltez sa grandeur.

Admirables trésors de neiges et de glaces,
Bénissez le Seigneur;
Jour, qui fais la couleur, et toi, nuit, qui l'effaces,
Exaltez sa grandeur.

Ténebres et clarté, leurs éternels partages,
Bénissez le Seigneur;
Armes de la colere, éclairs, foudres, orages,
Exaltez sa grandeur.

Terre, que son vouloir enrichit ou désole,
Bénissez le Seigneur;
Et jusqu'au bout des temps de l'un à l'autre pole
Exaltez sa grandeur.

Monts sourcilleux et fiers, agréables collines,
Bénissez le Seigneur;
Doux présents de la terre, herbes, fruits, et racines,
Exaltez sa grandeur.

Délicieux ruisseaux, inépuisables sources,
Bénissez le Seigneur;
Fleuves, et vastes mers qui terminez leurs courses,
Exaltez sa grandeur.

Poissons, qui sillonnez la campagne liquide,
Bénissez le Seigneur;
Hôtes vagues des airs, qui découpez leur vuide,
Exaltez sa grandeur.

Animaux, que son ordre a mis sous notre empire,
Bénissez le Seigneur;
Hommes, qu'il a fait rois de tout ce qui respire,
Exaltez sa grandeur.

Israël, qu'il choisit pour unique héritage,
Bénissez le Seigneur,
Et d'un climat à l'autre, ainsi que d'âge en âge,
Exaltez sa grandeur.

Prêtres, de ses secrets sacrés dépositaires,
Bénissez le Seigneur;
Du monarque éternel serviteurs exemplaires,
Exaltez sa grandeur.

Ames justes, esprits en qui la grace abonde,
Bénissez le Seigneur;
Humbles, qu'un saint orgueil fait dédaigner le monde
Exaltez sa grandeur.

Mais sur tous, Misaël, Ananie, Azarie,
Bénissez le Seigneur;
Et tant qu'il lui plaira vous conserver la vie
Exaltez sa grandeur.

CANTIQUE

DE LA SAINTE VIERGE.

Après un si haut privilege
Dont il plaît au Seigneur de me gratifier,
Je me dois tout entiere à le magnifier,
Et mon silence ingrat seroit un sacrilege.

Quand même je voudrois me taire,
Un doux emportement parleroit malgré moi;
Et cet excès d'honneur m'est une forte loi
D'épanouir mon ame en Dieu mon Salutaire.

Il a regardé ma bassesse,
Il a du haut des cieux daigné s'en souvenir;
Et depuis ce moment tout le siecle à venir
Publîra mon bonheur par des chants d'alégresse.

La merveille tant attendue
De son pouvoir en moi fait voir l'immensité;

Et je dois de son nom bénir la sainteté
Dont la vive splendeur sur moi s'est répandue.

De sa miséricorde sainte
L'effort de race en race enfin tombe sur nous;
Il en fait part à ceux qui craignent son courroux,
Et je porte le prix d'une si digne crainte.

Son bras a montré sa puissance;
Les projets les plus vains, il les a dispersés;
Les desseins les plus fiers, il les a renversés,
Et du plus haut orgueil abattu l'insolence.

Les plus invincibles monarques
Se sont vus par sa main de leur trône arrachés;
Et ceux que la poussiere avoit tenus cachés
Ont reçu de son choix les glorieuses marques.

Par des faveurs vraiment solides
Il a rempli de biens ceux que pressoit la faim;
Et ceux qui puisoient l'or chez eux à pleine main,
Sa juste défaveur les a renvoyés vuides.

C'est ce qui nous donne assurance
Qu'il a pris Israël en sa protection,

Et n'a point oublié la grace dont Sion
Avoit droit de flatter son illustre espérance.

Il la promit avec tendresse,
Abraham et ses fils en eurent son serment;
Tout ce qu'il leur jura paroît en ce moment,
Et ce miracle enfin dégage sa promesse.

CANTIQUE

DE ZACHARIE.

Qu'à jamais soit béni le Maître du tonnerre,
Le Souverain des rois, le grand Dieu de Sion,
Qui pour nous visiter descend du ciel en terre,
Et commence à nos yeux notre rédemption!

Pour relever nos cœurs d'une chûte mortelle
Avec notre bassesse il unit sa hauteur;
Et du sang de David, son serviteur fidele,
Du salut tant promis il a formé l'auteur.

Ainsi l'avoient prédit les célestes oracles
Qu'on vit de siecle en siecle illuminer les temps;
Il en vient dégager la foi par ses miracles,
Et changer la promesse en effets éclatants.

Ils nous ont de sa part laissé pleine assurance
Que tous nos ennemis par lui seroient domtés,
Qu'il réduiroit pour nous leur haine à l'impuissance,
Et guériroit les coups qu'ils nous auroient portés.

Ils avoient répondu de sa grace à nos peres,
Qu'il en seroit prodigue et pour eux et pour nous,
Et qu'il se souviendroit, au fort de nos miseres,
Du pacte qu'il posa pour borne à son courroux.

Tout ce qu'ils en ont dit il l'a juré lui-même;
Abraham en reçut un solennel serment
Que la haute faveur de sa bonté suprême
Pour descendre sur nous choisiroit son moment.

Il promit de nous mettre au-dessus de l'atteinte
De la fureur jalouse, et des fers ennemis;
De nous mettre en état de le servir sans crainte,
Et vient de nous donner ce qu'il avoit promis.

Nous lui rendrons hommage avec cette justice,
Avec la sainteté qui le sait épurer,
Et nous ferons durer ce zele à son service
Autant qu'auront nos jours ici-bas à durer.

Et toi, qu'ont vu nos yeux en tressaillir de joie,
Enfant, qui l'as connu du ventre maternel;
Tu seras son prophete à préparer sa voie,
Et l'annoncer à tous pour monarque éternel.

Son peuple aura par toi l'heureuse connoissance
Qu'il lui vient applanir les routes du salut,

Remettre ses péchés, et rendre l'espérance
A ceux qui choisiront sa gloire pour seul but.

C'est par cette pitié qui regne en ses entrailles
Que va le saint des Saints sanctifier ces lieux;
C'est avec ces bontés que le Dieu des batailles
Pour nous rendre visite est descendu des cieux.

Ceux qu'arrête la mort dans ses fatales ombres
Se verront par lui-même éclairés à jamais;
Leurs pas démêleront les détours les plus sombres,
Et l'auront pour leur guide aux sentiers de la paix.

CANTIQUE
DE SIMÉON.

ENFIN suivant votre parole
Vous me laissez aller en paix,
Seigneur; et mon ame s'envole
Au sein d'Abraham pour jamais.

Vous avez daigné satisfaire
De mes yeux le plus doux souci;
Ils ont vu votre Salutaire,
Et n'ont plus rien à voir ici.

C'est le Salutaire suprême
Que vos saintes prénotions
Vous ont fait préparer vous-même
Devant toutes les nations.

Par cette lumiere adorable
Les gentils seront éclairés,
Et d'une gloire incomparable
Vos peuples seront honorés.

FIN DES POÉSIES DIVERSES.

LETTRE

DU CITOYEN

FRANÇOIS (DE NEUFCHATEAU),

MEMBRE DU SÉNAT,

A L'EDITEUR.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

Cette lettre *, que le citoyen François de Neuf-Château a bien voulu nous adresser, annonce le volume qui va suivre, et qui contiendra, pour compléter les œuvres de Corneille, sa traduction en vers de l'Imitation de Jésus-Christ; ouvrage dont on desiroit la réimpression, et qui n'avoit jamais été réuni à aucune édition de ce grand poëte.

Les recherches curieuses dont cette lettre est remplie, non seulement sur cette traduction, mais sur Corneille lui-même, ne peuvent manquer de la rendre intéressante au public; et, sous le rapport de l'ancienne amitié qui nous lie depuis plus de trente ans à son auteur, elle ne l'est pas moins pour nous.

---

* Nous l'eussions portée au tome suivant; mais nous avons craint d'en augmenter le volume, déja très considérable, tandis qu'il nous restoit de l'espace dans celui-ci.

Le livre d'Akempis a toujours été regardé, chez les chrétiens de toutes les communions, comme un des ouvrages qui approchent le plus de la beauté morale de l'Évangile; et ceux même qui sont le plus détachés des idées religieuses n'ont pu s'empêcher d'en parler avec une sorte de respect. Fontenelle, qu'on n'accusera pas de superstition, l'appeloit *le plus beau livre qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'Evangile n'en vient pas.*

Mais, en nous bornant au mérite de la traduction que Corneille en a donnée, nous pensons, et la lettre du citoyen François de Neuf-Château prouvera par plusieurs exemples, qu'il n'a pas épuisés, qu'on y retrouve souvent le génie de son auteur; et les vrais connoisseurs en poésie le savoient assez. Nous avouons cependant avec Fontenelle que la pompe et même la mesure des vers y font disparoître en grande partie le principal charme de l'original, la simplicité, et la naïveté.

LETTRE

DU CITOYEN

FRANÇOIS (DE NEUFCHATEAU),

Membre du Sénat-Conservateur, et de l'Institut national, à l'Editeur.

Mon cher et ancien ami, je vous ai promis des remarques que j'ai faites dans ma jeunesse sur la traduction en vers de l'Imitation de Jésus-Christ par le grand Corneille : cette traduction doit entrer dans l'édition complete que vous préparez, et que vous voulez rendre digne du héros qui en a reçu la dédicace. Vous pouvez dire de vos notes ce que Virgile dit de ses forêts :

Sint consule dignæ.

Tout bon François doit prendre un intérêt national à ce monument qu'attendoit le premier de

nos poëtes tragiques. Je ne puis vous payer à cet égard qu'une bien foible contribution ; mais, puisque votre amitié l'exige, voici ces notes que j'ai retrouvées. J'y joindrai quelques autres remarques sur Corneille qui peuvent être prises en considération par son éditeur.

Fontenelle, dans la vie de ce grand homme, ne parle pas avec beaucoup d'estime de la traduction de l'Imitation de Jésus-Christ : Corneille lui-même, dans son avis au lecteur, et dans sa dédicace de cet ouvrage au pape, s'exprime avec une excessive modestie ; on diroit que la tâche de traduire l'Imitation n'ait été pour lui qu'une sorte de pénitence, et que cet esprit si supérieur ait voulu se punir de ses succès dramatiques en se rabaissant à dessein dans une entreprise ingrate et sans espérance de gloire. C'est à cette modestie que Louis Racine fait allusion dans ces vers de son épître à J. B. Rousseau :

Couronné par les mains d'Auguste et d'Émilie,
A côté d'Akempis Corneille s'humilie.

On désigne en effet sous le nom d'Akempis

l'auteur de l'Imitation; mais Akempis n'est qu'un surnom, tiré de Kempen, près Cologne; c'est là que naquit Thomas Hamerken, chanoine régulier, mort plus que nonagénaire en 1471, à qui l'on attribue le plus communément ce livre de l'Imitation de Jésus-Christ. Nul autre livre, après la Bible, n'a été plus souvent traduit et imprimé: Luther le mettoit au-dessus des ouvrages de tous les peres, hormis ceux de saint Augustin. Ce n'est qu'un très petit volume; mais les ames pieuses le regardent comme un trésor préférable aux plus grands ouvrages. Fontenelle en a fait d'un mot un éloge sublime. Je ne sais cependant si les dévots ont eu raison de prendre ce mot à la lettre, et de croire que Fontenelle ait admis sérieusement l'inspiration de la Bible. Quoi qu'il en soit, Voltaire s'est bien gardé de comprendre la traduction de l'Imitation dans son édition de Corneille: cependant cet ouvrage eut dans le temps un succès prodigieux; il s'en est fait une multitude d'éditions, dont la plus belle est celle qui fut donnée à Nancy, sous le regne de Léopold, par le célebre imprimeur Cusson. Les étrangers connoissent sur-tout le

grand Corneille par cette traduction. Vous seriez étonné de lire à cet égard le Nomenclateur Littéraire de Saxius, ouvrage savant, écrit en latin par un professeur d'Utrecht. Ce nomenclateur est, comme son titre l'annonce, un catalogue chronologique des hommes célebres dans tous les temps et chez tous les peuples. Pierre Corneille y est cité seulement sous l'année 1657; l'auteur regarde cette année comme l'époque de la premiere illustration de Corneille, parceque ce fut alors qu'on réimprima à Bruxelles la traduction de l'Imitation. Voici les propres termes du Nomenclateur Littéraire : *Circa hoc tempus jam inclarescere cœpit, quoniam Thomam Kempisium de Imitatione Jesu Christi iterum francicis versibus loqui hoc anno Bruxellis jussit.* (Christoph. *Saxi* Onomasticon Litterar. pars quinta 1785.)

Il est assez singulier qu'un savant moderne ne date que de 1657 et de l'Imitation de Jésus-Christ la premiere renommée de l'homme qui avoit donné dès 1634 cette fameuse tragédie du Cid, traduite dans toutes les langues de l'Europe.

Mon objet n'est pas de relever cette erreur, un

peu étonnante cependant de la part d'un érudit qui nous reproche assez durement, à nous autres François, de négliger l'histoire littéraire; j'ai voulu seulement prouver, par cette citation, la célébrité de l'Imitation de Corneille, quoiqu'elle n'ait aujourd'hui que bien peu de lecteurs.

Il n'est peut-être pas inutile de remarquer les termes dans lesquels est conçu le privilege donné par le roi (Louis XIV), le 30 décembre 1653, pour l'impression de cet ouvrage : ce privilege est motivé par une phrase qui n'est pas du protocole ordinaire; on y fait dire au roi qu'il permet cette impression *pour reconnoître en quelque sorte le mérite dudit sieur Corneille, dont les excellentes productions d'esprit sont desirées par tout le royaume, et même dans les pays étrangers.*

L'affoiblissement des idées religieuses est sans doute la principale cause du discrédit actuel de cet ouvrage; mais considéré sous le rapport de la littérature et du style, il offre encore beaucoup de choses remarquables, et entre autres des modeles de stances de plusieurs especes de vers, dont quelques unes n'ont point été imitées. Vous en

jugerez par cette strophe du chapitre 33, livre 3 *de l'instabilité de notre cœur:*

Mon fils, tantôt la joie et tantôt la tristesse
De ton cœur, malgré lui, s'emparent tour-à-tour;
Tantôt la paix y regne, et dans le même jour
Mille troubles divers surprennent sa foiblesse.
La ferveur, la tiédeur, ont chez toi leur instant;
Ton soin le plus actif n'est jamais si constant
Qu'il ne cede la place à quelque nonchalance;
Et le poids qui souvent regle tes actions
Laisse en moins d'un coup-d'œil emporter la balance
A la légèreté de tes affections.

Je ne sais si je me trompe, mais il me paroît que la forme de cette stance s'appliqueroit heureusement au genre le plus élevé, et qu'elle est d'ailleurs d'une harmonie remarquable. Dans les derniers vers de celle-ci la rapidité du style, conforme à celle de la pensée, lui donne en quelque sorte une perfection imitative, qui ne doit jamais être recherchée, mais qui se présente d'elle-même aux bons poëtes. Les strophes en dix vers de huit syllabes sont plus communes; mais il est des cas où

l'on pourroit, je pense, employer avec succès celles de dix vers alexandrins.

Il est d'autres stances, ou d'autres coupes de vers, dont cet ouvrage a pu, même après les odes de Malherbe, fournir d'heureux modeles à nos poëtes lyriques. Jugez-en, mon ami, par la traduction de ce verset sur l'oubli qui suit la mort des grands, §. *in vita sua aliquid esse videbantur, et modo de illis tacetur:*

Tant qu'a duré leur vie ils sembloient quelque chose;
Il semble, après leur mort, qu'ils n'ont jamais été:
Leur mémoire avec eux sous leur tombe est enclose;
Avec eux y repose
Toute leur vanité.

Etes-vous de mon avis? ne trouvez-vous pas que ces vers ont quelque chose de malherbien, et qu'ils paraphrasent heureusement le *tacetur*, un peu barbare, qui finit le verset latin?

Voyez encore cette stance sur le néant de la gloire :

Joins au mépris des biens celui des dignités;
Joins au mépris du rang celui des vanités

D'une inconstante renommée.
On condamne demain ce qu'on loue aujourd'hui;
Et cette gloire enfin dont l'ame est si charmée,
Comme le monde l'a formée,
S'éclipse et passe comme lui.

Le mérite particulier d'Akempis consiste dans une sorte d'onction et de douceur mystique, qu'il n'étoit pas aisé de faire passer dans notre poésie : comment y transporter ce langage particulier aux auteurs ascétiques, et qui n'a de charme que pour eux! comment familiariser les muses avec oes maximes austeres de la foi chrétienne, qui détruisent toutes les illusions, retranchent toutes les images, et ramenent sans cesse le lecteur à ce mot unique, *Dimitte omnia, et invenies omnia,* ou comme Corneille lui-même l'a très fidèlement rendu :

Hors ce qui vient de Dieu, tout passe, tout s'envole,
Tout en son vrai néant aussitôt se résout;
Et, pour te dire tout d'une seule parole,
Quitte tout, mon enfant, et tu trouveras tout.

Mais, malgré ces difficultés, la traduction de

Corneille a souvent la couleur et le ton du latin, avec la clarté du françois. Quelques morceaux suffiront pour vous en convaincre. Voyez (chap. 12 du troisieme livre) ces réflexions sur la fausse apparence du bonheur du siecle :

Crois-tu les gens du monde exempts d'inquiétude ?
Ne vois-tu rien pour eux ni d'amer ni de rude ?
Va chez ces délicats qui n'ont soin que d'unir
Le choix des voluptés aux moyens d'y fournir ;
Toutes ces voluptés sont courtes et menteuses,
Toutes n'ont que désordre et toutes sont honteuses ;
Elles vont rarement sans mélange d'ennuis,
Leurs jours les plus brillants ont les plus sombres nuits, etc.

Voyez presque tout le chapitre 48 du même livre, trop long pour le citer ici, mais qui mérite d'être mis en parallele avec le latin.

Je ne crois pas qu'on puisse peindre la distraction mieux qu'elle ne l'est dans ces vers :

L'ombre d'un faux plaisir follement retracée
S'empare à tous moments de toute ma pensée ;
Je ne suis pas toujours où se trouve mon corps,
Souvent j'occupe un lieu dont mon cœur est dehors ;

Et mon extravagance emportant l'infidele,
Je suis bien loin de moi quand il est avec elle.

Vous savez, mon ami, qu'un seul trait sublime peut racheter bien des défauts. Malgré ce que Corneille dit lui-même, dans sa préface, du *peu de disposition que les matieres* de l'Imitation *ont à la poésie*, et de l'extrême simplicité qu'il a voulu garder par-tout, son génie l'emporte quelquefois sur la sécheresse de son modele. Quand l'auteur parle à Dieu ou fait parler Dieu même, on sent que c'est le grand Corneille qui lui sert d'interprete. Je ne puis résister au plaisir de transcrire cette apostrophe à Dieu (chap. 21, liv. 3.)

Toi seul suffis à tout, toi seul en toi contiens
L'immense plénitude où sont tous les vrais biens;
Toi seul portes en toi ce noble et vaste abyme
Qui t'environne seul de gloire légitime;
Enfin, c'est en toi seul que vont se réunir
Le passé, le présent, avec tout l'avenir;
En toi qu'à tout moment s'assemblent et s'épurent
Tous les biens qui seront, et qui sont, et qui furent;

En toi que tous ensemble ils ont toujours été,
Qu'ils sont et qu'ils seront toute l'éternité.
Ainsi tous tes présents autres que de toi-même,
N'ont point de quoi suffire à cette ame qui t'aime;
Elle n'y trouve point à se rassasier;
Quelque chose lui manque où tu n'es pas entier.

Mais c'est sur-tout dans les paroles que le poëte prête à Dieu que son ton s'agrandit, et que son style s'éleve bien au-dessus de son original. Akempis fait dire à Dieu tout simplement, *Cogita peccata tua cum displicentia magna et mœrore:* Corneille traduit bien ces mots; mais il ajoute ce beau vers:

Le repentir du cœur me tient lieu de victime.

Dans le latin Dieu dit encore, *Fili, nunquam securus es in hac vita,* etc.; mais dans Corneille son discours commence par ce vers:

Ta vie est un torrent d'éternelles disgraces.

Le quatrieme livre de l'Imitation, qui ne roule que sur la communion et la messe, étoit sur-tout

très difficile à rendre ; on voit que Corneille avoit désespéré d'y réussir : cependant lisez cette strophe où Dieu explique comment, dans l'Eucharistie, il descend aux mots prononcés par le prêtre :

Ma voix toute-puissante, à qui tout est soumis,
Moi-même me soumet à ce que j'ai promis,
M'assujettit aux lois de mon ordre suprême ;
Et ma divinité ne croit point se trahir
A descendre du ciel, pour donner elle-même
L'exemple d'obéir.

On est assez surpris de rencontrer de temps en temps, dans l'Imitation de Jésus-Christ, quelques traits satiriques. En voici un sur la vocation intéressée des ecclésiastiques et des religieux coureurs de bénéfices :

Un peu de revenu fait tondre les cheveux,
Chercher sur les autels les intérêts des vœux,
Prendre un habit dévot pour en toucher les gages, etc.

Les gages de l'habit dévot, et les intérêts des vœux cherchés sur les autels, sont des traits qui auroient

pu trouver place dans une satire de Regnier. Dans un autre endroit l'étourderie de l'indiscrétion me semble assez bien caractérisée :

Par une impertinente et fausse confidence
Quelqu'un me dit un jour, Écoute, sois discret,
Et conserve en ton cœur dans un profond silence
Le fruit de mon secret :
A peine je promets de cacher le mystere,
Qu'il trouve de sa part le silence fâcheux,
Me quitte, va conter ce qu'il m'oblige à taire,
Et nous trahit tous deux.

Ce qu'on pourroit détacher de mieux de cet ouvrage de Corneille c'est un grand nombre de quatrains, où une morale pure est rendue avec une précision rigoureuse, et quelquefois élégante, tels que ceux-ci, par exemple :

Trouve à t'humilier même dans ta doctrine :
Quiconque en sait beaucoup en ignore encor plus ;
Et qui, sans se flatter, en secret s'examine
Est de son ignorance heureusement confus.

La médiocrité suffit au nécessaire
D'un esprit sagement borné,
Et tout ce qui la passe augmente la misere
Dont le riche est environné.

Ne faut-il pas enfin chacun s'entre-quitter?
Pour aller tous au terme, on n'y va pas ensemble;
Et devant ce grand juge, où le plus hardi tremble,
Le roi le plus suivi va seul se présenter, etc.

Au surplus, dans la lecture de cet ouvrage, je cherchois sur-tout ce qui a rapport au style de Corneille et aux progrès de notre langue : on ne peut parvenir à la bien connoître qu'en lisant successivement et dans le même esprit tous les grands écrivains qui ont contribué à la former et à l'enrichir. Considérés sous ce point de vue, les écrits de ceux de nos auteurs que l'on peut regarder comme classiques sont des mines fécondes, qui n'ont pas encore toutes été fouillées. Si, pour en donner quelques exemples, on vouloit réunir tous les termes énergiques hasardés pour la premiere fois en vers par Corneille, et qu'il seroit

possible de reproduire avec succès, on feroit en ce genre une moisson assez riche dans la traduction de l'Imitation. Je ne rappellerai à cet égard que les mots soulignés dans les stances suivantes. La premiere est tirée du chapitre 20 du livre 3, *des miseres de cette vie:*

Qu'une affliction passe, une autre lui succede;
Souvent elle renaît de son propre remede,
Et rentre du côté qu'on vient de la bannir:
Un combat dure encor que mille autres surviennent;
Et, par l'enchaînement dont ils *s'entre-soutiennent*,
Font un cercle de maux qui ne sauroient finir.

S'entre-soutiennent est un mot dont Montaigne s'est souvent servi. Dans cette strophe de Corneille il fait image, et semble aggraver en quelque sorte la chaîne de malheurs dont notre vie est surchargée.

La seconde strophe est tirée du chapitre 50:

Dieu! j'apprends à trembler sous l'abyme *inscrutable*
Que présente à mes yeux ton profond jugement,
Lorsque je vois ton bras frapper également
Sur le juste et sur le coupable.

Inscrutable est un mot sonore et précis qui peut être heureusement employé. *Se déprendre* est un autre terme que Corneille a encore très bien placé dans cette strophe du chapitre 37 :

Je te l'ai déja dit, je te le dis encor,
Quitte, résigne-toi, *déprends*-toi de toi-même,
Et tu posséderas ce précieux trésor,
Ce calme intérieur, ennemi de qui s'aime.

Voilà peut-être beaucoup trop de citations; mais on a dû remarquer, dans ces différents passages, avec quel abandon le cœur du poëte s'associe au pieux enthousiasme de l'auteur qu'il traduit. Peut-on, d'après cela, ne pas s'étonner que Baillet et Goujet reprochent si durement à Corneille de n'avoir présenté nulle part, dans ses œuvres, aucune trace de renoncement à soi-même ni d'humilité chrétienne? L'abbé Goujet, en parlant de cet illustre écrivain dans sa Bibliotheque françoise, s'est contenté de dire avec sécheresse : « Suivant « mon plan, je n'entrerai dans aucun détail sur

« toutes ses pieces de théâtre, *où j'aimerois beaucoup mieux voir le chrétien que le grand poëte* ». Si la traduction de l'imitation ne fait pas preuve pour le *grand poëte*, elle auroit dû obtenir grace pour le *chrétien:* mais les jansénistes ne pouvoient louer qu'avec répugnance un ouvrage inspiré et prôné par les jésuites; en revanche, les jésuites ne manquoient aucune occasion de relever Corneille dans des paralleles, où ils étoient quelquefois très injustes envers Racine.

Corneille a été négligé par les biographes, et maltraité par les critiques. Baillet ose dire de l'abbé d'Aubignac, *qu'il sembloit être destiné pour avoir inspection sur les ouvrages de Corneille, pour l'obliger à marcher droit, le tenir en haleine, et dans des précautions continuelles*, etc: voilà ce qu'on trouve dans les *jugements des savants.* Quels savants et quels jugements, bon Dieu! Peut-on faire un pareil éloge d'un pédant comme ce d'Aubignac, qui prétend, dans sa Pratique du théâtre, que Théodore est la piece la plus accomplie, et en propres termes *le chef-d'œuvre de Corneille?*

N'est-ce pas bien ici le lieu de s'écrier avec J. B. Rousseau :

Or maintenant, veillez, graves auteurs,
Mordez vos doigts, ramez comme corsaires,
Pour mériter de tels admirateurs,
Ou pour trouver de pareils adversaires.

Vous donnez sans doute dans votre édition la vie de Corneille par Fontenelle? Peut-être n'est-il pas inutile d'observer, 1°. qu'il faut prendre cette vie dans l'édition des œuvres de Fontenelle même *, où elle est beaucoup plus ample que dans l'Histoire de l'académie française; 2°. que d'Olivet a eu le mérite de rétablir, dans cette histoire de l'académie, un fait assez curieux, que Pélisson avoit rapporté d'abord, et qu'on avoit ensuite retranché: il s'agit de la peine extrême qu'eut le grand Corneille à avoir entrée dans cette acadé-

* Quand mon ami me donnoit ce conseil, la vie de Corneille par Fontenelle étoit déja imprimée telle qu'elle se trouve dans l'édition de Voltaire. Je l'ai lue depuis dans les œuvres de Fontenelle, et ce qu'elle contient de plus ne m'a pas laissé de regret. *Note de l'Editeur.*

mie. Il essuya deux refus consécutifs, déguisés à la vérité sous le prétexte que l'auteur du Cid résidoit habituellement à Rouen; on lui préféra MM. Salomon et Duryer, parcequ'ils avoient l'avantage d'être bourgeois de Paris.

L'article du P. Niceron sur Corneille renferme plusieurs particularités qui ne sont pas dans Fontenelle; on y voit que l'on feroit une bibliotheque des pieces qui parurent à l'occasion du Cid.

Corneille communiquoit ses pieces de théâtre à madame Dupont, femme d'un maître des comptes de Rouen, qu'il avoit connue long-temps avant son mariage, dans le temps que lui-même étudioit chez les jésuites. Il avoit composé pour elle beaucoup de pieces galantes qu'il n'a jamais voulu rendre publiques; il brûla ces pieces deux ans avant sa mort. Corneille avouoit qu'il étoit redevable aux critiques judicieuses de cette dame de plusieurs endroits de ses premieres pieces. C'est elle dont il parle dans son excuse à Ariste :

Je ne vois rien d'aimable après l'avoir aimée :
Aussi n'aimé-je plus, et nul objet vainqueur
N'a possédé depuis ma veine ni mon cœur.

Il paroît que cette dame de Rouen est celle qui fut surnommée Mélite, parceque ce fut chez elle que Corneille eut, dans sa jeunesse, l'aventure qui lui donna le sujet de sa premiere piece. On trouve ailleurs que ce grand homme communiquoit également ses tragédies à sa sœur, madame de Fontenelle, mere du célebre historien de l'académie des sciences.

Dès 1632 Corneille avoit donné, à la suite de *Clitandre*, *des mélanges de poésies*; c'est un petit recueil de sonnets, de madrigaux, et de pieces galantes. Ces premiers essais de sa muse offrent quelques plaisanteries d'un goût peu délicat, et des traits de galanterie que l'abbé Granet a cru devoir supprimer dans le recueil des œuvres diverses de Corneille, qu'il a donné en 1738; il en a également rejeté quelques pieces du même caractere, insérées dans le recueil de Sercy.

Ce même abbé Granet a ramassé en deux volumes in 12 un assez grand nombre de dissertations sur les tragédies de Corneille et de Racine. Le commentaire de Voltaire et vos notes rendent aujourd'hui ce recueil inutile.

On trouve dans le Spectateur Anglois (tom. 1, discours 32) un jugement sur la tragédie des Horaces, et, dans le Mercure de France du mois de juillet 1748, une dissertation sur ce vers de la même tragédie :

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

Ce vers fut alors le sujet d'une fameuse controverse : les uns blâmoient le vers et toute la tirade, comme trop au-dessous du fameux *qu'il mourût*, et propres seulement à en gâter l'effet sublime : les autres s'attachoient à justifier la tirade. Duclos soutint qu'on pouvoit enchérir sur le *qu'il mourût* par un vers sur la même rime. Selon lui l'interlocuteur auroit pu dire au vieil Horace :

Mais il est votre fils !

et le vieil Horace répondre :

Lui, mon fils ! il le fut ! *

Je ne crois pas que ce trait-là soit imprimé nulle

* Il est plaisant de voir le bel-esprit de Duclos osant lutter avec le génie de Corneille. *Note de l'Editeur.*

part. Au reste il n'est pas plus aisé de refaire les vers de Corneille que de suppléer les hémistiches qui manquent aux vers de Virgile. Cette difficulté s'est toujours opposée au projet qu'on a eu de rajeunir le style de Corneille dans plusieurs de ses pieces qu'on croyoit susceptibles de reparoître plus souvent et avec plus de faveur au théâtre, si l'on en corrigeoit les mots et les tournures vieillis, et si on les *réparoit à neuf.* C'est ce que vous aurez eu occasion de discuter, et sur quoi je ne peux mieux faire que de m'en rapporter à un goût aussi pur et aussi exercé que le vôtre.

Je finis par un mot : les François ne feront-ils pas pour leur grand Corneille ce que les Anglois ont eu le mérite de faire pour leur Shakespeare? Vous savez jusqu'où va pour lui leur enthousiasme, quel monument ils lui ont consacré, quelle fête ils ont célébrée en son honneur; on peut dire qu'ils en ont fait l'apothéose; et chez nous, le créateur du théâtre est enterré à Saint-Roch, sans mausolée. Votre superbe édition le vengera de cet oubli, en attendant que l'admiration et la reconnoissance publiques érigent

enfin à sa mémoire un monument sur lequel on peut graver des paroles françoises vraiment dignes de lui, puisqu'on peut y inscrire le magnifique éloge du grand Corneille, prononcé à l'académie par Racine.

Je souhaite, mon cher ami, que vous trouviez dans cette lettre quelques lignes à employer dans votre belle édition. Je suis accoutumé depuis mon enfance à joindre mes idées et mes sentiments aux vôtres, et rien ne sera plus agréable pour moi que de voir notre amitié consacrée dans le monument immortel que vous élevez sous l'auspice des noms les plus célebres parmi les noms françois.

Adieu, mon cher ami; je vous salue et vous embrasse.

FRANÇOIS (de Neufchâteau.)

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE TOME ONZIEME.

Résumé de l'éditeur sur Corneille et sur son commentateur, page 5
Extrait du discours de Racine, 14
Eloge de P. Corneille, par M. Gaillard, 19
Avis de l'éditeur, 68
Extrait des Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature, par le citoyen Palissot, 71
Poésies diverses de P. Corneille, 77
Avis de l'éditeur, 79
A monsieur D. L. T., 83
Ode sur un prompt amour, 87
A monseigneur le cardinal de Richelieu ; sonnet, 89
Sonnet pour M. D. V., envoyant un galant à Mme L. C. D. L., 90
Epitaphe de Didon, imitée du distique d'Ausone, 91
Sonnet, 92
A monseigneur de Guise ; sonnet, 93
Vers sur le cardinal de Richelieu, 94

Avis de l'éditeur, page 95
Inscriptions mises sous des estampes qui représentoient les évènements glorieux du regne de Louis XIII, 97
Epitaphe sur la mort de damoiselle Elisabeth Ranquet, femme de M. du Chevreul ; sonnet, 106
La Poésie à la Peinture, en faveur de l'académie des peintres illustres, 107
Sur la contestation entre le sonnet d'Uranie et celui de Job ; sonnet, 112
Sonnet, 113
La Tulipe, madrigal ; au soleil, 114
La fleur d'orange, madrigal, 115
L'immortelle blanche, madrigal, 116
Jalousie, 117
Sur le départ de madame la marquise de B. A. T. 119
Pour une dame qui représentoit la Nuit en la comédie d'Endymion ; madrigal, 123
Elégie, 124
Sonnet, 129
Sonnet, 130
Stances, 131
Sonnet, 132
Sonnet perdu au jeu, 133
Madrigal à mademoiselle Serment, 134
Réponse de mademoiselle Serment, 135
Imitation d'une ode latine qui fut adressée à monsieur Pélisson, 136
Défense des fables dans la poésie ; imitation du latin de Santeuil, 139

Billet à monsieur Pélisson, page 143
Discours prononcé par P. Corneille lorsqu'il fut reçu à l'académie françoise, 145
Lettre de P. Corneille à M. de Saint-Evremond, 151
Réponse de M. de Saint-Evremond à M. P. Corneille, 155
Ode au R. P. Delidel, de la compagnie de Jésus, sur son traité de la Théologie des saints, 158
Remerciement au Roi, 161
Au Roi, sur son retour de Flandre, 165
Les victoires du Roi en l'année 1667, imitées du latin du P. de La Rue, jésuite, 169
Traduction et imitation de l'épigramme latine de M. de Montmor, 182
Au Roi, sur la conquête de la Franche-Comté, 183
Idem latine, 184
Sur le canal du Languedoc pour la jonction des deux mers; imitation d'une piece latine d'un avocat de Toulouse, nommé Parisot, 185
Au Roi, sur le rétablissement de la foi catholique en ses conquêtes de Hollande, 186
Les victoires du Roi sur les états de Hollande, en l'année 1672, imitées du latin du P. de La Rue, 188
Sonnet, sur la prise de Mastricht, 204
Au Roi, sur sa libéralité envers les marchands de la ville de Paris, 205
Au Roi, sur son départ pour l'armée, en 1676; piece imitée d'une ode latine du P. Lucas, jésuite, 210
Vers présentés au Roi sur sa campagne de 1676, 213
Au Roi, sur Cinna, Pompée, Horace, Sertorius,

Oedipe, Rodogune, qu'il a fait représenter de suite devant lui à Versailles, en octobre 1676, page 216
Sur les victoires du Roi en l'année 1677, 218
Au Roi, sur la paix de 1678, 221
A Monseigneur, sur son mariage, 1680, 225
Louanges de la Sainte Vierge, composées en rimes latines par saint Bonaventure, et mises en vers françois par P. Corneille. — Au lecteur, 231
Traduction de plusieurs psaumes. — Psaume IV, 269
Psaume VI, 272
Psaume VIII, 274
Psaume XVIII, 276
Psaume XIX, 279
Psaume XXIII, 281
Psaume XXX, 283
Psaume XXXI, 285
Psaume XXXVII, 288
Psaume XLIV, 293
Psaume XLV, 297
Psaume L, 300
Psaume LIII, 304
Psaume LXII, 306
Psaume LXVI, 308
Psaume LXIX, 310
Psaume LXXXIV, 312
Psaume LXXXVI, 315
Psaume XC, 317
Psaume XCII, 320
Psaume XCIV, 322

Psaume XCV, page 324
Psaume XCVI, 327
Psaume XCVII, 330
Psaume XCIX, 332
Psaume CI, 333
Psaume CIX, 339
Psaume CX, 341
Psaume CXI, 343
Psaume CXII, 345
Psaume CXIII, 347
Psaume CXVI, 352
Psaume CXIX, 353
Psaume CXX, 355
Psaume CXXI, 357
Psaume CXXII, 359
Psaume CXXIII, 360
Psaume CXXIV, 362
Psaume CXXV, 363
Psaume CXXVI, 365
Psaume CXXVII, 367
Psaume CXXVIII, 369
Psaume CXXIX, 371
Psaume CXXX, 373
Psaume CXXXIII, 374
Psaume CXLII, 375
Psaume CXLVII, 378
Psaume CXLVIII, 380
Psaume CXLIX, 383
Psaume CL, 385

Cantique des trois enfants, page 386
Cantique de la Sainte Vierge, 390
Cantique de Zacharie, 393
Cantique de Siméon, 396
Lettre du citoyen François (de Neuf-Château) à l'éditeur, 397
Avis de l'éditeur, 399

FIN DU TOME ONZIEME.

00099821

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015